

**AFRIQUE ET
DEVELOPPEMENT
AFRICA
DEVELOPMENT**

Vol. XIX, No. 3, 1994



AFRICA DEVELOPMENT AFRIQUE & DEVELOPPEMENT

Editor/Rédacteur en Chef
Tade Akin Aina

Editorial Assistants/Assistants d'édition
Abdoul Aziz Ly / Jacob Jaygbay

Editorial Board/Comité de Rédaction

Memel Fote - Amina Mama - Henri Ossebi - Yusuf Adam
Mahmoud Ben Romdhane - Thandika Mkandawire

CODESRIA acknowledges the support of a number of African Governments, the Swedish Agency for Research Cooperation with Developing Countries (SAREC), the International Research Development Centre (IDRC), the Rockefeller Foundation, Ford Foundation and DANIDA.

Le CODESRIA exprime sa gratitude à certains gouvernements africains, à l'Agence suédoise pour la Coopération en matière de Recherche avec les Pays en voie de Développement (SAREC), le Centre de Recherche pour le Développement International (CRDI), la Fondation Rockefeller, la Fondation Ford et DANIDA.

Typeset and Printed by CODESRIA
Cover designed by Aissa Djonne

AFRICA DEVELOPMENT AFRIQUE & DEVELOPPEMENT

A Quarterly Journal of the Council for the
Development of Social Science Research in Africa

Revue Trimestrielle du Conseil pour le Développement de la
Recherche en Sciences Sociales en Afrique

Editor/Rédacteur en Chef
Tade Akin Aina

Vol. XIX, No. 3, 1994

Africa Development is the quarterly bilingual journal of CODESRIA. It is a social science journal whose major focus is on issues which are central to the development of society. Its principal objective is to provide a forum for the exchange of ideas among African scholars from a variety of intellectual persuasions and various disciplines. The journal also encourages other contributors working on Africa or those undertaking comparative analysis of Third World issues.

Africa Development welcomes contributions which cut across disciplinary boundaries. Articles with a narrow focus and incomprehensible to people outside their discipline are unlikely to be accepted.

The journal is abstracted in the following indexes: *International African Bibliography*; *Documentatieblad*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Documentationseliensst Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*

Afrique et Développement est un périodique trimestriel bilingue du CODESRIA. C'est une revue de sciences sociales consacrée pour l'essentiel aux problèmes de développement et de société. Son objectif fondamental est de créer un forum pour des échanges d'idées entre intellectuels africains de convictions et de disciplines diverses. Il est également ouvert aux autres chercheurs travaillant sur l'Afrique et à ceux se consacrant à des études comparatives sur le Tiers-monde.

Afrique et Développement souhaite recevoir des articles mobilisant les acquis de différentes disciplines. Des articles trop spécialisés ou incompréhensibles aux personnes qui sont en dehors de la discipline ne seront probablement pas acceptés.

Les articles publiés dans le périodique sont indexés dans les journaux spécialisés suivants: *International African Bibliography*; *Documentatieblad*; *Abstracts on Rural Development in the Tropics*; *Documentationseliensst Africa*; *A Current Bibliography on African Affairs*.

All editorial correspondence and manuscripts should be sent to:

Tous les manuscrits et autres correspondances à caractère éditorial doivent être adressés au:

The Editor/Rédacteur en Chef
Africa Development/Afrique et Développement
CODESRIA, B.P. 3304, Dakar, Senegal.

Tel: 25-98-22 / 25-98-23 - Telex: 61339 CODES SG - Fax: 24-12-89

Subscriptions/Abonnements

- | | |
|--|---------|
| (a) African Institutes/Institutions africaines: | \$32 US |
| (b) Non African Institutes/Institutions non africaines | \$45 US |
| (c) Individual/Particuliers | \$30 US |
| - Current individual copy/Prix du numéro | \$ 7 US |
| - Back issues/Volumes antérieurs | \$10 US |

Claims: Undelivered copies must be claimed no later than three months following month of publication. CODESRIA will supply missing copies when losses have been sustained in transit and where the reserve stock will permit.

Les réclamations: La non réception d'un numéro doit être signalée dans un délai de trois mois après la parution. Nous vous ferons alors parvenir un numéro de remplacement dans la mesure du possible.

ISSN 0850 3907

Contents / Sommaire

George J Sefa Dei

The Challenges of Anti-racist Education Research
in the African Context.....5

Hakim Ben Hammouda

Théories de la régulation et développement:
La formation du sous-développement au Burundi.....27

John Makumbe

Bureaucratic Corruption in Zimbabwe: Causes and
Magnitude of the Problem.....45

Tola Olu Pearce

Population Policies and the 'Creation' of Africa.....61

Nadir A L Mohammed

The Recent Militarisation Trends in Sub-Saharan Africa.....77

Florent Valère Adegbidi

Stratégie d'industrialisation et voie africaine du développement.....97

Boubacar Barry

Regards croisés sur la crise africaine.....117

Book Reviews

Jean-Emmanuel Pondi

*L'urgence de la pensée: Réflexion sur une précondition du
développement en Afrique*, Yaoundé:
éditions Mandara, 1993, 209 pages.....135

Tiyambe Zeleza

Z A Konczacki, J L Parpart and T M Shaw, *Studies in the
Economic History of Southern Africa*, Vol. One:
The Front-line States, London, Frank Cass, 1990, 228pp.....137

Publications Received.....141

THE NOMA AWARD FOR PUBLISHING IN AFRICA

MALAWIAN AUTHOR OF CODESRIA BOOK WINS 1994 NOMA AWARD

Oxford, 19 September, 1994 — An outstanding new academic book is this year's winner of the Noma Award for Publishing in Africa. The jury chose Paul Tiyambe Zeleza's, *A Modern Economic History of Africa. Volume 1: The Nineteenth Century*, published in 1993 by the Dakar-based Council for the Development of Social Science Research in Africa (CODESRIA), as the winner of the 1994 Noma Award, citing the book as 'an ambitious, skilfully written, and exhaustively researched synthesis of African economic history in the 19th century'. The book is an output of the **CODESRIA/Rockefeller Foundation** 'Reflections on Development' fellowship.

The jury citation goes on to say that 'the book is an exercise in historical reconstruction, and its strength and distinction lies above all in its bold and convincing challenge to hitherto accepted orthodoxies, terminologies, and interpretations, about the nature and development of African societies and economies. The book is an outstanding, pioneering work, destined to become highly influential, and providing such a wealth of information and detail as to elevate the study of African economic history to a new pedestal'. The jury considered a further achievement of the book to be its 'successful, continent-wide approach' and 'its thorough accessibility'. The very full documentary apparatus in the book, 'which also makes it an extremely useful work of reference', was similarly praised by the jury. The publisher, **CODESRIA**, was commended for 'having shown great enterprise in identifying and supporting their author and finding him the necessary resources'.

Over 140 titles, from 55 African publishers, in 17 countries were submitted for this year's competition. The five-member Noma Award jury, chaired by Professor Abiola Irele, met in Oxford on 10-11 September to select the 1994 winner, together with a number of titles which were singled out for 'Special Commendation' or 'Honourable Mention'. In selecting the Award-winning title each year, the jury proceeds with the help of independent opinion and assessments secured from subject specialists.

LE PRIX NOMA DE LA PUBLICATION EN AFRIQUE

UN CHERCHEUR MALAWITE GAGNE LE PRIX NOMA 1994

Oxford, 19 septembre, 1994 - Un ouvrage académique remarquable, paru récemment, gagne cette année le Prix Noma de la Publication en Afrique. Le jury a désigné comme lauréat du Prix Noma 1994, *A Modern Economic History of Africa. Volume 1: The Nineteenth Century* de Paul Tiyambe Zeleza, publié en 1993 par le Conseil pour le Développement de la Recherche Economique et Social en Afrique (CODESRIA), qui a son siège à Dakar. Pour le jury, cet ouvrage constitue «une synthèse de l'histoire économique africaine du XIX^{ème} siècle, un ouvrage ambitieux, bien fouillé et rédigée avec beaucoup de talent».

Toujours selon le jury: «l'ouvrage représente un travail de reconstruction dont la force et l'originalité reposent sur le fait qu'il bat en brèche certains conformismes, terminologies et interprétations admis jusque-ici, concernant la nature et le développement des sociétés et économies africaines. Ce livre constitue un travail remarquable, une oeuvre féconde, une mine d'informations et de détails qui place l'histoire économique africaine sur un nouveau piédestal». Autre qualité du livre décelée par le jury, c'est son «son approche heureuse qui embrasse tout le continent» et «son accessibilité». Le jury a, par ailleurs, loué la plénitude de l'arsenal documentaire contenu dans le livre «qui en fait une oeuvre de référence extrêmement utile». L'éditeur, en l'occurrence le CODESRIA, a été félicité pour «avoir fait preuve de beaucoup d'initiatives dans son choix et dans le soutien qu'il a apporté à l'auteur en mettant les moyens nécessaires à sa disposition».

Plus de 140 titres en provenance de 55 éditeurs africains établis dans 17 pays avaient été déposés dans le cadre du concours de cette année. Le jury du Prix Noma qui est composé de cinq membres et présidé par le Professeur Abiola Irele, s'est réuni à Oxford les 10-11 septembre pour la sélection du lauréat 1994. Ce fut également l'occasion de décerner une «Mention Spéciale» ou une «Mention Honorable» à un certain nombre de titres qui se sont fait distinguer. En désignant le lauréat de cette année, le jury a eu recours à l'avis et aux appréciations de spécialistes en la matière.

The Challenges of Anti-racist Education Research in the African Context*

George J Sefa Dei**

Résumé: Cet article traite des défis auxquels la recherche et l'éducation anti-racistes doivent faire face dans le contexte africain. L'auteur y indique les points sur lesquels l'attention des étudiants, éducateurs et chercheurs intéressés à poursuivre une éducation anti-raciste et à mener une recherche dans l'environnement social africain doit se porter en priorité. Parmi ces points figurent le changement des programmes, le discours et la pédagogie à l'intérieur de la classe, le caractère approprié de la recherche ainsi que les rapports entre les problèmes d'égalité des thèmes par l'éducation, de liberté universitaire, de droits de l'homme et d'éducation anti-raciste. La contribution de l'auteur est de montrer comment une éducation anti-raciste peut éclairer les intérêts académiques et de recherche des éducateurs et participer ainsi à la lutte pour le pouvoir politique la justice sociale et le développement social de tous les peuples africains.

Introduction

The main objective of this paper is to examine the role of anti-racist education and research in a contemporary new epoch, one which is remarkably different in its celebration of cultural fragmentation and pluralism as against '... the universalising, homogenising effects of rationality and scientism' (Lash and Urry 1987:4; Smith 1991:7): I would not attempt to argue that there is a consensus out there on what constitutes anti-racist education and anti-racist research. I only draw attention to certain basic challenges for those interested in the conduct of anti-racist work in the African social setting.

Africa Development Vol. XIX, No. 3, 1994, pp5-25

* A draft of this paper dealing with anti-racist education in the Canadian context was first presented at the annual meeting of the Society for Applied Anthropology in Memphis, Tennessee, on March 25-29, 1992. Then in the month of May, 1992, I presented the revised draft at the 21st annual meeting of the Canadian Association of African Studies held at the Université de Montréal and the Université du Québec à Montréal. I acknowledge the comments, suggestions and criticisms of the conference participants in the re-writing of the paper for the African context. I also acknowledge the constructive comments and the ideas of Handel Kashope Wright of the Department of Curriculum, Ontario Institute for Studies in Education (O.I.S.E.), University of Toronto. I also thank the students in my graduate level course at O.I.S.E.: 1948F 'Sociology of Race and Ethnic Relations' whose ideas and comments in class influenced my thoughts as I wrote this paper.

To begin with the paper raises the question of whether one can talk about anti-racist education in the African context in the same way others, for example, have discussed anti-racism concerns for Canadian or North American society. In this regard I would stress that this is a theoretical paper intended to solicit ideas on how anti-racist and anti-sexist education can be approached in the African context in a way that draws on the discussions in North American society.

One of the problems of theorising on anti-racist education generally is that not much work has been done in the area (at least until recently). Anti-racist education issues are just beginning to be articulated in a comprehensive manner. Nevertheless, it is important we recognise from the onset that scholars like Fanon (1968), Memmi (1965), Du Bois (1965a, b), Rodney (1972), Cabral (1973), Nkrumah (1970), Said (1979), wa Thiong'o (1986), Amin (1989), and Freire (1990) have to varying degrees raised the issue of education of the human mind that would recognise the variety of experiences and the history and achievements of all peoples. The confines of what should constitute anti-racist education in any setting be it in North America or in Africa is open to further debate and discussion.

The discussion of anti-racism is complicated by the fact that terms, concepts and conceptualisations such as race, racism, ethnicity and ethnic boundaries which are essential to a theoretical discourse on anti-racist education are themselves usually subjected to different interpretations and analyses. This is usually the case with the use of conceptual and analytical categories which are themselves social constructs (Samuels 1991:2). The race concept, for example, does not carry a social significance in itself unless it is systematically paired with social rewards and penalties. In the context of Africa the issues can be complicated further because of the view held by some (rightly or wrongly) that race is not as significant a social category in African social analysis. Many see the issue of ethnicity as more relevant than race in the African context given the diversity of cultural groups and the ethnic and religious conflicts that occasionally flare up between these groups in some societies.¹

However, the discussion of anti-racism encompasses the issues of race, ethnicity, class and gender in every society. First and foremost, it is important to see anti-racist education in the African context as a critique of the ideas and practices within the schools and the wider social order that

1 The race concept has generally been defined by socially selected physical traits, while ethnicity, on the other hand, is seen as determined by socially selected cultural traits. But I should caution from the onset that the theoretical exercise of defining concepts can be painful for the student who has lived the experiences been discussed. I am reminded by one of my doctoral student who pointed out to me in my graduate course on 'The Sociology of Race and Ethnic Relations' that when we as academics engage in such theoretical exercises must do well to remember that, for some people, we are talking about their lived experiences.

establish, promote and perpetuate white hegemony over black and non-white peoples. Anti-racist education and research both constitute attempts to develop ways for African educators and researchers to critique and dismantle white hegemony. The major task of anti-racist education in terms of the decolonisation of the human mind should be conceived in political terms. White hegemony has been maintained through colonialism and neo-colonialism, cultural, political and military imperialism and now, through a so-called new world order without responsibility and accountability. The purpose of anti-racist education is for 'black racial upliftment' and to 'recover' Africa from the hands of foreign exploiters and their internal accomplices or allies (Garvey 1986:52, 80-82).

But anti-racist education is also a critique and an indictment of ethnic and patriarchal hegemonies in society, and those institutional practices that have engendered differential sharing and distribution of power and privilege along race, ethnic, gender and class lines.² It can be argued that racism as an ideology has historically supported the system of exploitation and oppression of one ethnic group by another. Likewise certain classes in society have internalised a racial ideology of superiority providing a rationale for their continued domination and exploitation of other people (Bolaria and Li 1988). Viewed in the African context then, the relevance of a term like 'race' in the discussion of anti-racist education lies in its socio-historical construction as relations of power among individuals and groups in society.

The starting point for anti-racist work in Africa is for the educator to problematise Eurocentrism, male privilege, ethnic privilege and prejudice, as well as the social inequities among groups in society (Walcott 1992). To begin with antiracist education in African schools must emphasise the necessity of developing Afrocentric world views/perspectives as a legitimate body of knowledge to counter the Eurocentrism that still permeates intellectual debates or discourse analysis in some circles in Africa.

Anti-racist education is also a discourse about the social reality of ethnic minorities and women within African schools and the wider social order against discrimination, prejudice, oppression, domination and relative economic deprivation of certain segments of society. An anti-racist discourse therefore relates to the experiences of students in multi-ethnic schools and gendered communities and how these students contend with prejudice, discrimination, conflicts and alienation within the education system. The broad issues of anti-racist

2 In this discussion of anti-racist education and research in the context of continental Africa I include discrimination by ethnicity, class, gender and sexual orientation and to some extent race. For those interested in the theoretical connections between race, ethnicity, gender, and class oppression, see Stasiulis (1991), King (1988), Hooks (1990), Collins (1989, 1990), Mullings (1992), and also Ng (1991) among others. Although these scholars focus on North America their discussions have some relevance for Africa.

education apply to most multi-ethnic and multi-racial societies that have to contend with racial and ethnic dictatorships as well as cultural alienation.

This general view of anti-racist education recognises the theoretical inadequacies of any hegemonic discourse that does not correspond to the variety of human experiences that have shaped human growth and development and does not lead to a deeper understanding of ethnic, gender and class relations in society (Buck 1991:23). The social construction of reality does not take place in a vacuum. The world is experienced differently according to race, ethnicity, gender, sexual preference, and one's place in the world's economic system.

The pedagogical approach to anti-racist education in the schools would relate individual and group experiences of students to the power structure and institutions of society. The school is a site where differential levels of influence and power imbalances can be clearly exhibited. Anti-racist education should expose how such power imbalance on students' learning in terms of identity with and alienation from the school. Such form of education should also focus classroom discourse on how existing socio-economic inequities in society impact upon students' learning, sense of connectedness and belonging to the community.

In the African context, anti-racist education and research would interrogate African indigenous cultures as primary vehicles for social transformation. Anti-racist research in Africa must realise that the sources and uses of data are not apolitical. To do anti-racist work therefore is to develop a sensitivity to the context of data gathering in a way that acknowledges and contributes to the resolution of tensions, needs and wants of all people in society. It involves creating an academic atmosphere where ideas can be sensitised to the environmental demands and needs in a creative, adaptive and productive way. It also involves sensitising educators and researchers to the plight of other colleagues who have had their freedoms taken away because of their political activism and their professional involvement in democratic issues and processes (Lawuyi 1991).

In effect anti-racist education must be presented as political education in order to raise the level of individual and group consciousness, develop critical political thinking and to encourage activism among all students, teachers and staff for meaningful change in society. Instead of reifying power, anti-racist education should seek to question power and its rationality for domination (Thornhill 1984; Hooks 1988; Freire 1990; Walcott 1992)³ This approach to

3 For example, anti-racist education must critique the alliance that some of Africa's political leaders have forged with the international financial community and foreign governments leaving white hegemony intact in Africa. It is no secret that part of African leadership no longer stands with the people in the struggle for sovereignty. The state has become an instrument serving external interests and agents who continually 'bully' the local peoples of Africa (see also the 'Editorial' Ngoma Ya Mano, January 1992, p. 4. A quarterly issue of the African Association for Literacy and Adult Education, Nairobi, Kenya).

anti-racist education should begin with a call for a fundamental restructuring of power and power relations in the school community and the wider society (Thomas, 1984, 1987; Lee, 1985).

Anti-racist education and research must recognise the need to universalise knowledge, but on respectable and mutually beneficial terms to all parties. Anti-racist education must challenge any monopoly over what constitutes valid knowledge. It should also challenge some positivist beliefs and notions about our social world. It should question mainstream scientism and rationality of Western society and the positivist world view that represents social science research and social analysis as an unbiased reflection of reality. Such notions of positivism, as Askins (1991:28) points out, serve to mask bourgeois class bias in mainstream social thought and praxis. It also assumes the superiority of Western society.

The Problem of Racist Education

Only few scholars today would deny that colonial education in Africa was Eurocentric and ignored the achievements and contributions of the indigenous populations and their ancestries. Colonial education for the most part did not cultivate the African student's self-esteem and pride. Education in Africa today is still struggling to rid itself of this colonial legacy. Even today, in many circles, Western education and research are alive and well and continue to distort, misappropriate and misinterpret African peoples lives and subjective experience. This situation is adding to a long history of Euro-American dominance of what constitutes valid knowledge and how such knowledge should be produced and disseminated internally and internationally. Fortunately, such dominance is being challenged in the postmodernist call for the introduction, validation, and interrogation of 'other' voices and ways of knowing in order to provide other and perhaps more complete accounts of the history of ideas and events that have shaped human growth and development. In the new cultural politics of difference, there is emphasis on the importance and contributions of diversity, multiplicity and heterogeneity of ideas while rejecting the homogenous and monolithic (West 1991).

Anti-racist education and research can make significant contributions to the search for a more inclusive body of knowledge. Among the areas in which anti-racist education in Africa can contribute to this task is the development of an Afrocentric world view as an alternative, non-exclusionary system of knowledge (Asante 1980, 1987, 1990). Afrocentricity can provide a framework and a rallying point for black identity and unity and the liberation of all people oppressed primarily for reasons of their race and cultural heritage (Henry 1991; Dei 1992a). Anti-racist education and research must de-mystify the myths about the continent and help to recover and restore the sense of pride in continental and diasporan Africans. Through anti-racist education the existing curricula in the schools can be reformed and education could be made to address issues of

social discrimination and justice as well as serve local needs rather than those of white hegemony and its allies who control power.

The Challenges of Anti-racist Education and Research

The School Curriculum and Anti-Racist Education

One of the greatest challenges to anti-racist education in Africa lies in the area of curriculum reform and development. Educators must be aware of the critical role of teaching materials in effective learning (Farrell, 1989). There is an urgent need for a comprehensive curriculum reform at all levels of the school system in Africa. The goal is to ensure that education serves the needs of local peoples by addressing issues of social justice rather than helping to perpetuate white, ethnic, and patriarchal hegemonies and class biases. The issue of educating the human mind in a manner that recognises the variety of human experiences and the history and achievements of all peoples is fundamental to any anti-racist work in the schools. Certain questions have to be asked about educational texts in Africa and the messages being conveyed by the texts and instructors in the schools, and the current state of research been conducted on the continent. For example, how much about Africa and the achievements and contributions of her peoples to world civilisation is taught in the schools? How much of the existing African system of education is developed to seek legitimacy from the 'outside'? Should we be using the language of the oppressor in education (wa Thiong'o 1986)? How do the schools take up the issues of ethnicity and/or ethnic differences in society and provincialism? How much of the discourse on African development has changed over the years? Why do we continue to make both the colonial and post-colonial periods our points of academic references as if Africa had no history before the coming of the white person? Do we as African scholars have to write back?⁴ And, given current economic constraints how much are we (as African educators and researchers) actively engaged in creation of analytical systems based on indigenous African concepts and their interrelationships?

Classroom Pedagogy and Anti-Racist Education

Anti-racist education means training people in the true meaning of equality and justice through a critical teaching praxis which addresses issues of social inequality, ethnic oppression and sex discrimination in the classrooms and

4 I will like to acknowledge the ideas of Handel Kashope Wright of the Department of Curriculum, Ontario Institute for Studies in Education, in this regard which formed the basis of a panel session on: 'Why Write Back: Going Beyond Post-Coloniality' that I have organised at the Learned's Conference at the University of Prince Edward Island, Charlottetown, May 29 - June 4, 1992.

schools. The method for anti-racist education should seek to provide students and teachers with a lens through which to examine society. Through the lens we will all be able to understand what we think we know about others, and more importantly, what we all do not know about ourselves (Buck and D'Amico-Samuels 1991:2). To this end, anti-racist educators must arm themselves with the relevant knowledge in order to adequately prepare students against all forms of discrimination, and to deal with the institutional structures that foster social inequities (Llanusa-Castro 1991:34).

It is extremely important that anti-racist education seek to enhance the development of a counter-hegemonic discourse in the academy by insisting on the representation of alternative viewpoints in the writing and teaching of history, social science, and other academic disciplines. It should start with the unmasking and deconstruction of hegemonic ideologies facilitating the exercise of power in society. It should encourage all students to challenge any existing Eurocentric and patriarchal knowledges about their own societies and communities (Casey 1991:9).

The observation that culture or tradition can be used as a means to perpetuate and legitimise certain practises that may be exploitative and disempowering for certain groups in society (e.g., women and children) is correct particularly in the context of Africa. Many scholars find the term 'tradition' very problematic (Hountondji 1983; Ranger 1983; Smith 1987; Minha-ha 1989:106). However, we must be careful not to allow the problems one may have over 'tradition' to justify any calculated attempts to negate or denigrate African cultures wholesale (Wright 1992; Muteshi 1992). As Scalon (1964) long ago pointed out, tradition is inescapable whether one reaffirms or repudiates it. Anti-racist education in Africa should encourage students to challenge the on-going problem of the systematic negation and denigration of African cultures both inside and outside the continent. This has roots in the justification of slavery and in the colonial process in general, and in colonial education in particular (Wright 1992).

Another area of challenge from anti-racist scholars and students is in Women/Gender/Feminist Studies in Africa and the segments of that scholarship dominated by colonial discourses (Mohanty 1991a, b; Amadiume 1987). There is ample evidence to support a contention that in traditional African societies varied forms of domination, exploitation, and gender inequalities existed and continue to exist today. However, as Wright (1992:3) points out, attempts by some scholars to '....perpetuate or establish male advantage and dominance in African societies through selective recapturing or misreadings of traditional African cultures' must be questioned or challenged. Anti-racist education must equip students with the necessary intellectual and cultural capital to do so. The complete rejection of feminism by some African scholars or even the African state in the name of

maintaining tradition or on the basis that it is Western is problematic. Equally problematic, as Wright (1992) goes further to argue, is the uncritical acceptance of feminist analysis of traditional African societies in the name of women's upliftment and solidarity. While social movements are necessary in order to deal with some of the major problems of humanity today, we must also caution against trivialising the issues through a simplistic comparison of the social injustices been suffered by poor women and men in developing societies and their counterparts in the so-called developed societies. The misguided attempts to dichotomise the sexes in the African social setting and to see the opposite sex as the 'other' is very problematic. Anti-racist education should help African students reclaim the positive elements of their culture and cultural values in favour of a preoccupation with the 'negatives' as sites of empowerment and for developing a collective consciousness (Steady 1990).

Anti-racist education should incorporate the individual and group lived experiences of students and teachers into critical pedagogical practises in the schools so as to understand social reality (Henry 1991). Anti-racist educators must use relevant and critical teaching materials in their curricula and also secure institutional attention focused on ethnic bias, classism, and sexism in the schools (Higginbotham 1990:15). Efforts to tackle issues of ethnicity, class and gender oppression in the schools are inexorably linked to the need for an alternative curriculum. Educators must reassess their pedagogical practises so that they cease to reproduce inequality and instead draw on student's lived experiences as well as alternative worldviews to Eurocentric perspectives to develop an empowering, non-alienating curriculum for their schools (Prince 1991:37).⁵

Anti-racist education should also encourage students to examine their own educational 'histories/herstories', their roles as beneficiaries of ethnic, class and gender privileges or how they have been disadvantaged in the context of existing structures of inequality (Freire 1990; Bolles 1991:7). Classroom pedagogy should focus on the examination of the ways in which ethnicity, class and gender have differentially shaped the experience of being African for different groups at different points in time (Francis-Okongwu and Pflaumm 1991:25; Collins 1986, 1990). It should discuss power and privilege across race, ethnic, class, gender lines, as well

5 It is important that the concern with the introduction of alternative perspectives and curriculum in the schools is not based on exclusionary politics. This can have the danger of alienating many groups. Anti-racist education can accent the individual and collective group identities and agendas of racial minority students without losing touch of the humanness or the universalism that ultimately binds us all as one humanity. To this end, anti-racist educators must also be concerned about the implications of alternative pedagogical practices for all students.

as across other differences. It should acknowledge and 'educate' that an important aspect of institutionalised discrimination is the systematic misinformation about our own group and members of other groups, including both the privileged and the oppressed (Cannon 1990:130; Higginbotham 1990:19): Anti-racist educators must make it 'safe' for students to challenge the status quo and to equip students with the intellectual and cultural capital to do so.

Casey (1991:12) pointed to another challenge for the anti-racist educator when he argued that the nurturing aspect of a teacher's role in recent years has expanded to include respect for and sensitivity to cultural and ethnic differences. Some teachers in their pedagogical practices emphasise this aspect of avoiding conflict in the classroom. The idea apparently is to try as much as possible not to hurt anyone's feelings. This can pose a problem for the anti-racist teacher if s/he is to confront and engage the hurt, pain, anger and confusion that can ensue in a classroom discussion in response to expressions of sexism, ethnic and anti-working class bias. It is important the teacher makes students aware about the legitimacy of taking the issues that bring pain to students, particularly minority students in the class.

Through a dialectical pedagogy of anti-racist education the teacher could tap students' anger and rage to rupture preconceived ideas or notions and stimulate critical analysis of the entrenched status quo and rigid orthodoxies (Casey 1991:12). For the anti-racist educator, the challenge is to structure an environment of trust and respect in the classroom that would be conducive to a productive discussion of all forms of social discrimination. It is only through such a process that students can be equipped with a language⁶ and the intellectual capital to argue against those in the wider society who take discriminatory positions. Students can be collectively empowered from the engagement of these issues, particularly when teachers combine their anti-racist work with the need to provide students with valuable resources in terms of leadership skills and energy for human development.

Given the many issues that the anti-racist teacher has to deal with, institutional support for anti-racist work is extremely important. If as change agents anti-racist educators do not have the support of institutional resources, as well as the full and enthusiastic endorsement of anti-racist education by school authorities their work will remain incomplete. The schools will only continue to offer truncated responses to the problem anti-racist education hopes to address. This is why it is important that the state gets actively involved in anti-racist education in the schools.

6 I use the term 'language' in the poststructuralist sense to connote how meaning is socially constructed, specifically, the means by which actors perceive themselves and their social relationships to others.

Educational Equity, Academic Freedom, Human Rights and Anti-Racist Education

In discussing anti-racist education in the schools, the issues of educational equity, academic freedom, free speech and fundamental rights of individuals are extremely important. These issues present some basic challenges for the anti-racist educator. For example in the area of educational equity a fundamental question can be raised. How can anti-racist education achieve some of the key goals of social justice and a radical transformation of the power relations and institutional structures within which learning, teaching, and the administration of education take place in the schools? A starting point to accomplishing this goal is making our institutions of learning more accessible to the disadvantaged in society, particularly, women and those from poor economic backgrounds, as well as those ethnic minorities who have been marginalised in the distribution of political power in society. The greatest threat to educational accessibility in Africa can be found in the educational reforms currently underway in a number of countries inspired by the World Bank and the International Monetary Fund's (IMF), Structural Adjustment Policies (Moock and Harbison 1988). African educational systems are being privatised as the state cuts down on its subsidies for social services (health and education). As more costs are shifted to parents, the poor are finding it extremely difficult to provide for their childrens' education. The most affected are the rural people and particular women and young girls who are passed over for boys when parents have to make a determination as to which child to educate given the financial constraints (Dei 1992d).

Other basic challenges relating to academic freedom and human rights can be posed in the form of questions for us to ponder over. The school community, particularly the institution of higher learning, prides itself on the right to free speech and expression. The issue is how do anti-racist educators protect this right and also preserve respect and recognition for the basic human rights of all ethnic minority members? As Ramcharan (1991:22) recently pointed out, the values of liberalism and tolerance arguably are the theoretical hallmarks of our educational institutions and yet the practical experiences for many students remain one of prejudicial attitudes and discriminatory behaviour. At issue, as far as developing a favourable environment for the conduct of anti-racist pedagogy is concerned, is whether the proof of intent to discriminate or show racial bias should be allowed to flourish under the cloak of academic rights to freedom of expression? Anti-racist educators must question whether such ideals or concepts as 'truth' and 'freedom' are meaningful at all in the abstract without an understanding of the concepts in relation to the human experience.

The institution and enforcement of critical standards in the selection and evaluation of all teaching materials utilised in pedagogical practices in the

schools is not tantamount to a closure of academic enquiry or the human mind (Bloom, 1990).⁷ No one should have the right to falsify 'history/herstory' or degrade racial and ethnic minority groups and women all in the name of academic freedom. Fortunately, many educators while upholding the principles of intellectual freedom would also support the promotion of non-discriminatory teaching materials and non-racist and non-sexist discourse. Many educators agree that for every earned right is married a responsibility or an appropriate duty. It is for this reason that any piece of academic research should be seen as political. Therefore any academic work that ignores the political implications for society ought to be faulted.⁸

Human dignity is critical to freedom and every youth has the right to grow up with positive self-esteem and an accurate image of the humanity of others. Ethnic and class bias as well as sexism within the schools inhibit the development of a positive self image and human dignity, as well as the pursuit of personal happiness and liberty.

Freedom of expression is crucial for the survival of any democracy. Democracy could also sow the seeds of its own destruction if the rights of some segments of society (e.g., the poor, women) continue to be abused and peoples do not have fair access to the valued goods of society (e.g., health, education, jobs). Certain limitations are necessary to prevent the abuse of individuals whose action trample on the rights of others. There are also the collective rights to society to protect its ethnic minorities, as well as the poor, women and children. It is a challenge to the anti-racist educator and researcher to make his/her students aware of the contrast between the

7 For those so hung up on the issue of academic censorship, it should be argued, as Taxel (1979:67) long ago pointed out, public schools and other educational institutions generally transmit a body of knowledge and set of values shared by the members of the community. Therefore, some measure of public regulation of classroom pedagogy is inherent in the very provision of public education. A challenge for anti-racist education then is for the schools to redesign teaching and learning styles not typical of the ideas and thoughts of the groups that hold power in society and define institutional practises (Moore 1983:3; Bolles 1991:7).

8 In North American scholarship, an example of this can be seen in the work of Professor Philippe Rushton of the Department of Psychology, University of Western Ontario, who in 1989 argued that Blacks were the least intelligent compared to Whites and Asians (Rushton 1990). It is very unfortunate that there are even some 'liberal' minded intellectual prepared to defend such racist scholarship on the grounds of academic freedom. Groups such as the Society for Academic Freedom and Scholarship whose membership include some faculty members in some Ontario Universities have recently argued that sexual harassment policies, employment equity and the suppression of even racist research are damaging to academic freedom (Varsity, Volume 112, Number 49, March 23, 1992, University of Toronto, p.1).

promise of equality offered by the school system and the actual production of inequality through the structures of schooling and how all should work together for social transformation. Anti-racist teaching and research should be education for radical change.

Other Personal Challenges of Pursuing Anti-Racist Education and Research

The pursuit of anti-racist work presents a number of basic challenges for every educator, administrator, non-teaching staff or student engaged in the African context. I want to end this discussion by examining some of these personal challenges. As an African teacher and researcher, a basic challenge in pursuing anti-racist work is to present the histories and cultures of African peoples (e.g., Afrocentric pedagogy) in a positive light while at the same time not idealising or romanticising the past. In other words, the challenge is to present the truth about the past contributions of African societies to world civilisation and in doing so not to gloss over some unpleasant aspects of Africa's cultural histories and experiences (e.g., political repression, slavery, gender exploitation, and ethnic conflicts).

Another personal challenge has to do with the emerging role and place of subjectivity in the academic discourse on anti-racist education and trying to define one's politics within the academy. I share postmodernist calls for the introduction, validation, and interrogation of 'other' voices and ways of knowing in order to provide a more complete account of the history of ideas and events that have shaped human growth and development (Francis-Okongwu and Pflaum 1991:25; Dei 1992a). I believe this objective can be achieved if researchers can undertake the task of presenting those human experiences that have so far been silenced in the discourses on Africa.

However, there is another side to these personal challenges. As Casey (1991:9) points out lived experiences by themselves cannot generate a comprehensive corrective. Such experiences are insufficient to transform social science discourse since personal accounts are developed within the narrative structure and received categories of bourgeois ideology. To me this raises the question of how much anti-racist work one can do in the area of developing an alternative, non-exclusionary Afrocentric pedagogy or perspective and carrying out anti-racist work within the medium of Western hegemonic discourse and language. I want to briefly discuss on the personal challenges of doing anti-racist work in the context of both my previous and on-going research work and academic interests.

African Studies and Anti-racist Research

For a while now I have been concerned with the issues of African development, the need to decolonise research on the continent, and more recently, the need to develop an Afrocentric perspective that speaks to

African realities and experiences. I have come to realise that the discourse on Africa's development among the public in the West is generally plagued or shaped by colonial and neo-colonial Eurocentric biases. By reproducing Eurocentric knowledge, all African scholars and other Africanists must share the blame for this situation having prevailed to this day. The need to decolonise research is imperative if the Eurocentric biases that have historically characterised the search for knowledge about Africa is to be corrected. Such Eurocentrism one must admit is in part a consequence of racism. One could contend, in fact that the racist attitudes to Black peoples all over the globe is related in part to the negative images and views that some Europeans hold about Africa.

It is not an overstatement to say that Africans still do not control nor shape their destiny. Africa is still at the periphery of the development discourse that is taking place in the Western centres. Africans are yet to fully occupy the roles of subjects rather than objects of Western development strategies (Taylor 1992:257). The African agenda (research and development) continues to be set and reshaped by powerful external forces. This is reflected in the wide array of policy experts and their prescriptions under the cloak of modernisation, and recently, neo-modernisation and recolonisation, in the form of structural adjustment programs (SAPs) of the World Bank and the International Monetary Fund (IMF).⁹ SAPs have literally been forced down the throats of African peoples without the due consideration of indigenous historical conditions. The main development agenda under which much of contemporary research is conducted in the context of foreign inspired programs is to promote an export-led development strategy for African countries. Even if one does not have to question the motives behind the pursuit of this development strategy, it should be asked: whose primary interests have so far been served? And, as Asante (1988, 1990) would also ask: is it in the best interest of Africans?

9 Since the 1980s, the World Bank and the IMF have been advising Africa and other developing countries to embark upon a form of national economic restructuring as a conditionality for receiving new international loans. The specific economic policies that have been imposed include currency devaluation, high interest rates to fight inflation, strict control on money supply, cuts in government spending for social services, removal of trade and exchange control, deregulation of prices of goods and services, including labour, privatisation of public sector enterprises, and indiscriminate export promotion. SAPs is seen as a form of recolonisation of Africa because the World Bank virtually dictates the monetary, trade and fiscal policies of governments. The Bank's officials have to approve national budgets, foreign exchange budgets, as well as give clearance certificates before countries can negotiate with other foreign lending agencies. Since the mid-1980s there has been net capital outflow from developing countries to the developed world (Ecumenical Coalition for Economic Justice, Canada 1990 *Recolonisation or Liberation: The Bonds of Structural Adjustment and Struggles for Emancipation*, p.12).

The few studies conducted on the impact of SAPs in Africa provide some account of the hardships that many rural peoples, particularly women and children are experiencing since the introduction of the World Bank/IMF economic policies (Elabor-Idemudia 1991; Gladwin 1991; Dei 1992b; C.E.G. 1989; Onimode 1989). Unfortunately, these consequences of SAPs have been glossed over in the attempts to prioritise certain knowledge over others in the research process. Anti-racist education must begin to question why certain voices and lived experiences are being silenced and begin to discuss the consequences of the loss of such knowledge for the understanding of the modern African reality. Contemporary world events do not provide any strong evidence to the contrary that the race structure of oppression and exploitation which slavery and colonialism initiated in Africa still continues to be perpetuated today (Taylor 1989:16).

It is not surprising that some African leaders in proposing an African Alternative Framework (AAF)¹⁰ to SAPs have steadfastly maintained that SAP was designed with the primary goal of achieving debt repayment from developing countries rather than any genuine concern for human development. SAPs have placed African and many developing countries in the Caribbean and Latin America further into dependency status with Western economies. The African state, transnational corporations, and the international financial community are literally forcing local peoples to commit ecocide by mortgaging their environments in order to pay the interests on external debts. The internationalisation of the African natural environment and its productive resources affect men, women, and the rural poor in different ways (MacNeill Cox and Runnalls 1989; Mackenzie 1992). Yet research on these very issues have not been supported by the powers within the international financial community. It has become fashionable for some foreign 'experts' on Africa's development to blame the rural poor for the problem of environmental degradation as if poverty is an independent variable (Dei 1990a, 1992c). Other scholars in their sincere attempts at building coalitions of social movements across the so-called North-South

10 In 1989, the Economic Commission for Africa (ECA) proposed the African Alternative Framework (AAF) as an alternative strategy of development to SAPs (ECA 1989). AAF gives priority to meeting basic human needs over creditors' demand to introduce policies aimed at extracting debt repayments. AAF policies focus on women as a significant equation in the development process and social change. AAF calls for a human centred development strategy for economic recovery that will involve the full mobilisation and participation of the local populace in the formulation, implementation, and monitoring of the development process. In a nutshell, AAF calls on African governments to utilise the available local resources and talents for internal development and to address questions of social justice in their communities.

have inadvertently trivialised the pain, hurt and suffering of African peoples, particularly the poor, women, and children.

The new buzzword in Africa today is 'political democracy' and many European scholars and some Africans openly show their glee and thanks to the World Bank and the IMF for 'promoting' local democratisation processes. Multipartyism is presented as if it is a panacea to Africa's problems. It is actually a ploy to take the blame away from external meddling in the continent's affairs. While I do not deny that democracy and human rights are essential to the development of every society, certain facts should also be pointed out. For example, the on-going democratisation processes in Africa should be 'democracy' as understood by African peoples and not dictated by transnational corporations and foreign governments.¹¹ Also, there are basic contradictions in the pursuit of adjustment policies of the World Bank on the one hand and the initiatives towards political democracy. Democracy and human rights are not simply one person one vote and free speech. It must include women children and the poor having rights and opportunities to satisfy their basic human needs. Cuts in social spending (health and education) deny fundamental human rights to the poor. Privatisation of social services and the impact on the poor in terms of access to fundamental needs (water, electricity, education, health) may prove in the long run to be the test of the morality of World Bank policies in Africa.

There has to be a positive discourse on Africa in the academic circles, particularly, at a time when SAPs are reaping untold hardships on the rural poor majority. There is the need to decolonise research on the continent in order to push through an alternative development and research agenda free from racist and ethnocentric biases. This agenda should have as its primary goal addressing needs determined by the local peoples themselves. It should reclaim Africa's cultural history and learn from past indigenous solutions to basic human problems. It is no secret that the cultural resource base of African peoples has been the least analysed for its contributions to the development process (Dei 1990; Brokensha et al. 1980; Richards 1985). The root for this bias can be traced to colonial and post-colonial contempt for Africa's cultural traditions and indigenous systems of knowledge held by some European administrators and international development agencies. The work of early British social anthropologists and some historians greatly contributed to this reality. Pioneer European scholars of the African

11 The reader is also referred to a discussion on the on-going debate on 'Democracy and Multipartyism in Africa' that appeared in *Africa Demos*, Volume 1, Number 1 (November, 1990), and also Molaria Ogundipe Leslie's piece on: 'In Search of Citizenship: African Women and the Myth of Democracy' *Index on Censorship*, 1992.

continent gave tacit approval to colonial attempts to diminish many aspects of African culture and traditions on the ethnocentric assumption that these contributed very little to 'development' and human advancement.

The rich cultural heritage, histories and civilisations of African peoples were suppressed or minimised under the pretext that they made no contributions to world civilisations, academic scholarship and learning. Africa, it was conveniently argued, had no history before the first Europeans came to salvage the human souls from self destruction. As Banton (1987:9) pointed out such paternalism carried over into serious academic scholarship that was developed and provided the context of a continued mistrust and ethnocentric contempt for Africaness. Such ethnocentric and paternalistic biases have endured both consciously and unconsciously certain discourses on Africa's development 'crisis' to this day.

In recent works on Africa, there has been an overemphasis on the cases of failures and disaster on the continent. Some of those responsible for the failures have shied away from admitting blame. Meanwhile the reported failures have only reinforced the negative images about Africa in the West. But there are also success cases, for example, at the local levels of village communities. No one gets to hear about these. Village studies have not been intensely pursued by modern research in Africa. There is now the need to combine the search for general solutions to human problems with the search for some specificities (Taylor and Mackenzie 1992). The many generalised studies about the continent have inadvertently also served to perpetuate stereotypes about African societies. An even handed research focus on Africa's failures and her successes may provide additional lessons on how local communities can utilise their own creativity and resourcefulness to address contemporary problems of social development. Such research agendas can be undertaken while at the same time we bring attention to the abuse of human rights and the denial of social justice that continue to be perpetrated by brutal regimes in many parts of the continent.

Fortunately, the discourse within the continent itself is gradually changing. Some scholars have been pioneering new analytical systems based on indigenous concepts and their interrelationships (Nyerere 1974 1979; Pradervand 1989, Lawuyi 1991). As one of the strategies of anti-racist education, African schools must strive to develop and maintain their own internal structures of research with the available resources at their disposal so as to loosen the dependence on the North. The schools must lead the way and provide creative strategies to halt the dissipating of African riches by foreigners and repossess Africa's wealth for the development of the continent and her peoples. Anti-racist education and research must contribute to a strategy of development that seeks to break out of the system of oppression and exploitation of minority groups in society and the world community by dominant and more powerful groups. It must assist in

creating a new social order in which the individual, the community and the society as a whole can fulfil their potential.

Conclusion

The search for true equality and social justice for ethnic minorities, the poor and women in Africa is tempered by the realisation that the principle of equal opportunity in an unequally structured society can be an illusion without a fundamental restructuring of society and its institutions. Educators and researchers must search for creative ways to pursue anti-racist education and research in the schools and the African social setting so as to uphold the social, cultural, political and economic rights of all.

In particular, educators in Africa must do more than merely admit to the Eurocentric nature of mainstream knowledge. As Paraschak (1991) has pointed out for all educators, we need to question existing concepts for their appropriateness to non-white peoples, and to reflect on our methodologies, the nature of knowledge, the weaknesses of existing literature and what our appropriate roles as educators and researchers should be. We need to re-examine our classroom pedagogical styles that may alienate any students, including women and other disadvantaged groups in society and which may also be helping to distort a student's perception of reality, promoting a false sense of superiority over other peoples of different sex, class, race or ethnic background (Moore 1983:6). We need to question these discriminatory educational practices that negatively impact upon the ethnic minority students' sense of connectedness and identification with the school, and the development of a positive self-esteem. It is also important that we critically re-evaluate those institutional practices or structures within the educational settings that represent the maximum concentrations of power.

Anti-racist education must challenge the structures of power in society that control the educational system to make the system fair to all students. For all those who are concerned, the issue of improving the quality of education cannot be fully addressed without resolving the fundamental problem of equity and fairness. Social equity must not become a dream for others in society. Anti-racist education must work to give 'voice' to or create a 'space' for the silenced and marginalised. But more importantly, it must challenge power. It should develop strategies to hold people in positions of power and the institutions of society accountable for their actions. It must question privilege and challenge the beneficiaries to take the initiatives in addressing the issues of social inequities.

The pursuit of anti-racist education and research in the African context would ensure that the African identity is not constructed in Western ideology. Anti-racist education and research in Africa can make a definite contribution to the upliftment of African peoples everywhere by becoming part of the struggle for political power, social justice and development for

black peoples and the so-called peoples of colour. For one thing the anti-racist discourse on the continent does not have to be overly sensitive to the context of its production. But, perhaps much more important, anti-racist education in Africa should work towards the unity of all African peoples by linking up with the struggles of Africans in the diaspora who are also trying to rid themselves of the yoke of an imperialistic white hegemony.

References

- Amadiume, I, 1987, *Male Daughters, Female Husbands*, London, Zed Books.
- Amin, S, 1989, *Eurocentrism: Critique of an Ideology*, New York, Monthly Review Press.
- Asante, M, 1980 'Afrocentricity and Culture', in M, Asante and K, W, Asante (eds), *African Culture: The Rhythms of Unity*, Trenton, N.J., Africa World Press, pp. 3-12.
- , 1987, *The Afrocentric Idea*, Philadelphia, Temple University Press.
- , 1988, *Afrocentricity*, Trenton, N.J., Africa World Press.
- , 1990, *Kemet, Afrocentricity and Knowledge*, Trenton, N.J., Africa World Press.
- Askins, W, 1991, 'Teaching Within an Anti-Racist Framework: Unwrapping the American Museum of Natural History', *Transforming Anthropology* 2(1): 28-30.
- Banton, M, 1987, *Racial Theories*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bloom, A, D, 1987, *The closing of the American Mind: How Higher Education Has Failed Democracy*, New York, Simon and Schuster.
- Bolaria, B, S, and P, S, Li, 1988, *Racial Oppression in Canada*, Toronto, Garamond Press.
- Bolles, A, L, 1991, 'Missionary Work Among Heirs of Privilege: Anthropology as Experiential Learning', *Transforming Anthropology*, 2(1) : 6-8.
- Brokensha, D, W, D, W, Warren and D, Werner, 1980, *Indigenous Knowledge Systems and Development*, Lanham, Md: University Press of America, Inc.
- Buck, P, D, 1991, 'The View From Under the Sink: Can you Teach Anthropology Up When You Aren't Down?' *Transforming Anthropology*, 2(1) : 22-24; 41.
- Buck, P, D, and D, D'Amico-Samuels, 1991, 'Introduction', *Transforming Anthropology*, Volume 2, Number 1 (Special issue: Teaching as Praxis: Race and Ideologies of Power).
- Butler, J, 1981, *Black Studies, Pedagogy and Revolution*, Washington, University of America Press.
- Cabral, A, 1973, *Return to the Source*, New York, Africa Information Service.
- Cannon, L, W, 1990, 'Fostering Positive Race, Class and Gender Dynamics in the Classroom', *Women Studies Quarterly*, 2: 126-134.
- Casey, G, 1991, 'Racism, Anger, and Empowerment: Teaching Anthropology in a Multi-Racial Working Class Environment', *Transforming Anthropology*, 2(1) 9-15.
- Collins, P, H, 1986, 'Learning from the Outsider Within: The Sociological Significance of Black Feminist Thought', *Social Problems*, 33(16): 14-32.
- , 1989, *Toward a New Vision: Race, Class and Gender as Categories of Analysis and Connection*, Centre for Research on Women, Memphis State University.
- , 1990, *Black Feminist Thought*, London, Harper Collins Academic.
- Commonwealth Expert Group (CEG) on Women and Structural Adjustment, 1989, *Engendering Adjustment for the 1990s*, London, Commonwealth Secretariat.
- Dei, G, J, S, 1990a, 'Deforestation in a Ghanaian Rural Community', *Anthropologica*, 32(1): 3-28.
- , 1990b, 'Indigenous Knowledge and Economic Production', *Ecology of Food and Nutrition*, 24(1): 1-20.
- , 1992a, 'Afrocentricity and Critical Pedagogy' (Submitted for consideration for publication, Interchange).

- , 1992b. *Hardships and Survival in Rural West Africa*. Dakar: CODESRIA.
- , 1992c. 'A Forest Beyond the Trees', *Tropical Geography*.
- , 1992d. 'Learning in the Time of Structural Adjustment Policies: The Ghanaian Experience', (Submitted for consideration for publication, *Canadian Journal of Development Studies*).
- Du Bois, W, E, B, 1965a (1927), *The Souls of Black Africa*. New York: Avon Books.
- , 1965b (1946), *The World and Africa*, New York, International Publishers.
- Economic Commission for Africa (ECA), 1989, *African Alternative Framework to Structural Adjustment Programmes for Socio-Economic Recovery and Transformation*, Addis Ababa.
- Elabor-Idemudia, P, 1991, 'The Impact of Structural Adjustment Programs on Women and Their Households in Bendel and Ogun States, Nigeria', in C. Gladwin (ed.), *Structural Adjustment and African Women Farmers*, Gainesville, University of Florida Press, pp. 128-50.
- Fanon, F, 1963, *The Wretched of the Earth*, New York, Grove Weidenfeld.
- Farrell, J, 1989, 'International Lessons for School Effectiveness: The View from the Developing World', in M. Holmes, et al., *Educational Policy for Effective Schools*, Toronto, O.I.S.E. Press, pp. 53-70.
- Francis-Okongwu, A, and S. Pflaumn, 1991, 'The Importance of Including Scholarship by People of Colour in Teacher Preparation', *Transforming Anthropology*, 2(1): 25-27.
- Freire, P, 1990, *Pedagogy of the Oppressed*, New York, Continuum.
- Garvey, A, J, 1986 (1923), (ed.), *Philosophy and Opinions of Marcus Garvey*, New York, Atheneum Press.
- Gladwin, C, 1991, (ed.), *Structural Adjustment and African Women Farmers*, Gainesville, University of Florida Press.
- Henry, A, 1991, 'Taking Back Control: Toward a Black Woman's Afrocentric Standpoint on the Education of Black Children', Unpublished Ph.D. dissertation, Department of Curriculum, Ontario, Institute for Studies in Education, Toronto, Canada.
- Higginbotham, E, 1990, 'Designing and Inclusive Curriculum: Bringing all Women into the Core', *Women's Studies Quarterly* 1:7-23.
- Hooks, B, 1988, *Talking Back: Thinking Feminist, Thinking Black*, Toronto, Between the Lines.
- , 1990, *Learning: Race, Gender and Cultural Politics*, Toronto, Between the Lines.
- Hountondji, J, E, 1983, *African Philosophy: Myth and Reality*, London: Hutchinson.
- King, D, 1988, 'Multiple Jeopardy, Multiple Consciousness: The Context of a Black Feminist Ideology', *Signs* 14(1): 42-72.
- Lash, J, and J. Urry, 1987, *The End of Organised Capitalism*, Oxford, Polity Press.
- Lawuyi, T, 1991, Personal Communication on: 'Maintaining the Infrastructure of Development for Africa', Received at the Annual meeting of the Canadian Association of African Studies, York University, May 16-18, 1991.
- Lee, E, 1985, *Letters to Marcia*, Toronto, Cross-Cultural Communication Centre.
- Llanusa-Cestero, R, 1991, 'Teaching Race, Gender, and Class in the '90s: AIDS and its Impact', *Transforming Anthropology* 2(1): 34-36.
- Mackenzie, F, 1992, 'Exploring the Connections: Structural Adjustment, Gender and the Environment', *Geoforum*.
- MacNeill, J, J, Cox and D, Runnalls, 1989, *CIDA and Sustainable Development*, Halifax, The Institute for Research and Policy.
- Memmi, A, 1969, *The Coloniser and the Colonised*, Boston, Beacon Press.
- Minha-ha, T, T, 1989, *Woman, Native, Other: Writing Postcoloniality and Feminism*, Bloomington, IN., Indiana University Press.
- Mohanty, C, 1991a, 'Cartographies of Struggle: Third World women and the Politics of Feminism', In C. Mohanty, A. Russo and L. Torres, (eds), *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 1-47.

- , 1991b, 'Under Western Eyes: Feminist Scholarship and Colonial Discourses', In C. Mohanty, A. Russo and L. Torres, (eds.), *Third World Women and the Politics of Feminism*, Bloomington, Indiana University Press, pp. 51-80.
- Moock, P, and W, Harbison, 1988, *Education in Sub-Saharan Africa: Policies for Adjustment, Revitalisation, and Expansion*, Washington, D.C, The World Bank.
- Moore, R, 1983, *Anti-Racist Multicultural Education*, A Report of the North York, Metropolitan Separate, and Toronto Boards of Education, Toronto.
- Mullings, L, 1992, 'Race, Class and Gender: Representations and Reality', Centre for Research on Women, Memphis State University.
- Muteshi, J, 1991, 'Law, Gender and Power: A Reconstructive and Pedagogical Project'. Ph.D. Research Proposal, Department of Curriculum, Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, Canada.
- Ng, R, 1991, 'Sexism, Racism and Canadian Nationalism', In J, Vorst, et al., (ed.), *Race, Class, Gender: Bonds and Barriers*, Toronto, Garamond Press.
- Nkrumah, K, 1970, *Consciencism: Philosophy and Ideology for Decolonisation*, London, Panaf.
- Nyerere, J, 1974, *Man and Development*, London, Oxford University Press.
- Nyerere, J, 1979, 'Adult Education and Development', In M, Hinzl and V, H, Hundsdorfer (eds.), *Education for Liberation and Development: The Tanzanian Experience*, Rome, UNESCO.
- Onimode, B, 1989, 'Case Study on the Impact of Structural Adjustment on Women in Nigeria', Paper commissioned for the Commonwealth Expert Group on Women and Structural Adjustment.
- Paraschak, V, 1991, 'The Ethnocentric Nature of Mainstream Knowledge: A Case Study of Native Sport in Canada', Windsor Researcher, Newsletter, Office of Research Services, University of Windsor, April 1991, pp. 1-2.
- Pradervand, P, 1989, *Listening to Africa: Developing Africa from the Grassroots*, New York, Praeger.
- Prince, S, 1991, 'Discussion', *Transforming Anthropology* 2(1):37.
- Ramcharan, S, 1991, 'An Attitudinal Study of Visible Minority Students at the University of Windsor', Windsor, Office of Race Relations.
- Ranger, T, 1983, 'The Invention of Tradition in Colonial Africa', In E, Hosbawm and T, Ranger (eds.), *The Invention of Tradition*, London, Cambridge University Press.
- Richards, P, 1985, *Indigenous Agricultural Revolution: Ecology and Food Production in West Africa*, London, Hutchinson.
- Rodney, W, 1972, *How Europe Underdeveloped Africa*, Washington, Howard University Press.
- Rushton, P, 1990, 'Race and Crime', *Canadian Journal of Criminology* 32(2):315-34.
- Said, E, 1979, *Orientalism*, New York, Vintage Books.
- Samuels, J, 1991, *The Sound of Silence: Racism in Contemporary Feminist Theory*, Unpublished M.A. Thesis, Department of Sociology and Anthropology, University of Windsor.
- Scanlon, D, 1964, *Traditions of African Education*, New York, Columbia University Press.
- Smith, D, 1987, *The Everyday World as Problematic: A Feminist Sociology*, Boston, Northeastern University Press.
- Smith, G, 1991, 'Writing for Real: Capitalist Constructions and Constructions of Capitalism', Unpublished paper.
- Stasiulis, D, 1991, 'Theorising Connections: Race, Ethnicity, Gender and Class', In P, Li (ed), *Race and Ethnic Relations in Canada*, Toronto, Oxford University Press, 269-305.
- Steady, F, C, 1990, (ed.), *The Black Woman Cross-culturally*, Rochester, Schenkman Books.
- Taxel, J, 1979, 'Justice and Cultural Conflict: Racism, Sexism and Instructional Materials', *Interchange* 9(1): 56-84.

The Challenges of Anti-racist Education Research in the African Context

- Taylor, D, R, F, 1992, 'Development from Within and Survival in Rural Africa: A Synthesis of Theory and Practise', In D, R, F, Taylor and F, Mackenzie, (eds.), *Development from Within: Survival in Rural Africa*, New York, Routledge and Kegan Paul, pp. 214-58.
- Taylor, D, R, F, and F, Mackenzie, 1992, *Development from Within: Survival in Rural Africa*, New York, Routledge and Kegan Paul.
- Taylor, P, 1989, 'DuBois, Garvey, Nkrumah, and Fanon on Development', In S, W, Chilungu and S, Niang (eds.), *African Continuities*, Toronto, Terebi, pp. 33-65.
- Thomas, B, 1984, 'Principles of Anti-Racist Education', In *Currents*, Volume 2, Number 3, Edited by Tim Rees, Toronto, Urban Alliance on Race Relations.
- , 1987, 'Anti-Racist Education: A Response to Manicom', In J, Young (ed.), *Breaking the Mosaic*, Toronto, Garamond Press.
- Thornhill, E, 1984, 'Fight Racism Starting With the School', In *Currents*, Volume 2, Number 3, Edited by Tim Rees, Toronto, Urban Alliance on Race Relations.
- Wa Thiong'o, N, 1986, *Decolonising the Mind: The Politics of Language in African Literature*, London, James Currey.
- Walcott, R, 1992, 'Theorising Anti-Racist Education', *Western Canadian Anthropologist* (forthcoming).
- West, C, 1991, 'The new Cultural Politics of Difference', In R, Ferguson, et al., (eds.), *Out There: Marginalisation and Contemporary Cultures*, New York, MIT Press, pp. 19-36.
- Wright, H, K, 1992, *Critical Pedagogy and Education in the African Context*, (Draft), Department of Curriculum, Ontario Institute for Studies in Education, Toronto, Canada.

** Assistant Professor, Department of Sociology, O.I.S.E, University of Toronto, Ontario.

Théories de la régulation et développement: la formation du sous-développement au Burundi

Hakim Ben Hammouda*

Abstract: *The stability and coherence of the accumulation process requires a perfect control of the social norms of reproduction such as the monetary norm, the price norm and the technical norm. A detailed analysis of these parameters for the evolution of the history of Burundi from pre to postcolonial period shows that all that the Belgium colonial power did was rather destructive. Indeed, the major objectives of these parameters which were to stabilise and autonomise the accumulation process have been perverted and instead of a balance between the social needs and production, what happened was a deeper integration of Burundi in the area of domination controlled by Belgium and a reorientation of the dynamics of accumulation towards the reproduction and stability of the system.*

Introduction

La crise de la dette et l'échec des stratégies de développement au début des années 1980 ont eu des conséquences importantes sur les théories du développement. En effet les grands débats sur le développement caractéristiques des années 1970 ont laissé la place, suite au retour en force des théories libérales, aux discussions sur les modalités d'ajustement. Ainsi au temps des radicaux et des théoriciens succède celui des experts et de la gestion de la crise (Hugon 1991).

Dans le tiers-monde, la crise du développement s'est accompagnée par un discours sur la crise de la théorie du développement et la fin des grands paradigmes en matière de développement. Ce discours trouve son origine dans le statut ambigu que certains économistes ont accordé, durant plus de trois décennies à l'économie du développement née vers les années 1950. Cette discipline nouvelle du champ de l'économie politique s'intéressait à la situation des pays dits retardataires.

L'émergence et le développement de cette discipline manifestent la volonté des économistes de renouveler leur réflexion afin de construire un nouveau cadre analytique capable de rendre compte et d'expliquer le blocage de l'accumulation dans les économies sous-développées.

Dans cette étude, nous chercherons à répondre aux questions suivantes: qu'est-ce qui dans les économies actuelles, peut fonder l'émergence de cette discipline? Quel est l'objet de cette nouvelle discipline?

L'étude de l'accumulation dans les pays sous-développés doit faire appel à une théorie générale du capitalisme dans la mesure où le sous-développement peut être interprété comme un blocage de la dynamique historique du développement du capitalisme.

Dans cette perspective, la théorie de la régulation peut aider à comprendre le phénomène de l'accumulation dans les économies sous-développées. Dans cette contribution, nous chercherons à présenter le programme de recherche régulationniste dans le cadre de l'analyse du développement. Dans un deuxième temps nous tenterons d'appliquer cette grille d'analyse à l'étude du blocage de l'accumulation dans le Burundi précolonial et la formation du sous-développement.

Crise de la théorie du développement et apports des théories de la régulation

Crise de la théorie du développement

Après l'éclatement de la crise de la dette dans les années 1980, la crise du développement s'est traduite au plan théorique par une perte de vitesse des théories du développement. En effet l'échec des modèles de développement a entraîné une remise en cause générale qui «... touche idées, concepts, schémas relevant aussi bien du courant radical que du courant libéral sur l'industrialisation et le développement» (Courlet et Judet 1986:519). La crise des expériences du développement et la remise en cause de la théorie ont entraîné, «désillusion, scepticisme, impuissance, peu importe que ce projet (la théorie du développement) et cette vision soient aujourd'hui en miettes» (Dufourt 1987:9).

Or si certains auteurs sont unanimes pour constater l'échec de l'industrialisation et le blocage des conceptions actuelles de la théorie du développement, ils le sont beaucoup moins dans l'analyse des causes de cette double crise et des solutions pour en sortir.

La littérature actuelle consacrée à l'étude de ce phénomène est très pauvre en articles analytiques. L'essentiel des articles publiés sur ce thème est constitué d'articles descriptifs se limitant au constat de cet échec. En outre, les quelques rares articles analytiques qui existent contiennent des points de vue très divergents voire contradictoires par moment. Certaines analyses sont cependant utiles à connaître.

P. Judet et C. Courlet, en insistant sur la fin des grands paradigmes, cherchent à prendre en compte et à examiner de plus près les nouvelles dynamiques qui émergent dans beaucoup de pays en voie de développement. Ces dynamiques sont porteuses de nouvelles directions en matière de pratiques d'industrialisation et ouvrent la voie à un renouvellement des problématiques théoriques. Mais pour ce faire, disent-ils, il est nécessaire d'abandonner les grands schémas dans le cadre de l'analyse des problèmes du développement et de mettre beaucoup plus l'accent sur «ce qui est non

conforme, inattendu, instable et apparemment inobservable» (Judet et Courlet 1986:532) et constitutif de la «nouvelle industrialisation» dans le tiers-monde.

Cependant, pour Dufourt (1987:9), tout en s'insurgeant contre ce qui caractérise les thèmes de la «nouvelle industrialisation» il faut plaider pour la reconstruction de la théorie du développement. Ce projet de reconstruction, tout en se démarquant du «retour des idéologies, du politique et du repliement sur l'empirisme» (Dufourt 1987:10) passe par une réflexion articulée autour de trois axes:

- une articulation obligatoire entre théorie économique et science de l'histoire;
- une nouvelle prise en compte de la technologie par la définition des liens entre système technique et système productif;
- un nouveau cadre d'analyse qui permette d'étudier des questions spécifiques et relatives à l'industrialisation des PVD et qui puisse se prêter à une analyse comparative.

Contrairement à la littérature francophone, la littérature anglophone s'est intéressée dès le début des années 1980 à la crise de la théorie du développement et a cherché à identifier et à comprendre ses origines. Dans cette perspective, Weisskopt (1983) considère que le décalage de plus en plus croissant entre les théories et la réalité est à l'origine de la crise des théories du développement. En effet ces théories rencontrent des difficultés pour faire comprendre les mutations profondes que connaît le tiers monde ces dernières années. Dans ce cadre, l'incapacité des différents schémas théoriques à comprendre et à expliquer la structuration de nouvelles capacités productives dans le tiers monde est assez significative de ces difficultés.

Le dépassement de cette crise exige selon Booth l'abandon des analyses des situations concrètes et une réflexion sur le statut de la théorie du développement afin de construire une mégathéorie (Booth 1985).

En effet, à la sortie de la Deuxième Guerre mondiale, la spécificité des phénomènes économiques observés dans les pays dits retardataires fondait l'objet de cette nouvelle discipline scientifique. Ainsi l'inflation, le chômage, la détérioration des termes de l'échange, la désarticulation des structures productives sont autant de phénomènes qui différencient les pays sous-développés des pays capitalistes développés. Dans cette perspective et face au mono-économisme de la théorie dominante qui cherchait à expliquer l'étude et la compréhension des problèmes du développement par les schémas traditionnels de la croissance, les pionniers ont cherché à construire un nouveau cadre théorique capable de rendre la situation des pays sous-développés plus compréhensible. Dans ce sens la théorie, du développement constitue un élargissement de la controverse entre le

programme de recherche néoclassique et l'hétérodoxie keynésio-classique appliqué à un nouveau champ, à savoir les problèmes du développement. En effet la nouveauté de l'économie du développement, fait remarquer Yachir (1985:6), «tient pour l'essentiel à cet effort de substituer les instruments keynésiens et classiques à ceux de l'orthodoxie néoclassique pour l'appréhension de phénomènes dont la spécificité est affirmée mais dont on ne questionne nulle part ni la genèse, ni la nature».

Or, l'émergence et le développement de cette nouvelle discipline dans les années 1960 et 1970 n'a pas apporté de réponses à certaines questions fondamentales dans le processus de formation des théories scientifiques. En effet du point de vue épistémologique, l'énumération d'une série de phénomènes supposés spécifiques est-elle suffisante à l'élaboration d'un objet scientifique pour une discipline théorique nouvelle. En d'autres termes, l'élargissement d'un appareil conceptuel conventionnel à un nouveau champ d'application peut-il légitimer la fondation d'un nouveau corpus théorique? Par ailleurs une pratique théorique vieille de près d'un demi-siècle a-t-elle permis de fonder une nouvelle méthodologie scientifique?

En effet cette nouvelle discipline se cantonnait dans une approche descriptive des phénomènes du sous-développement sans se soucier de leur explication en les rattachant à une théorie générale du sous-développement. Autant de questions que la théorie du développement a laissé sans réponses et qui fondent son caractère ambigu (théorie sans objet) du point de vue épistémologique que la crise du développement dans les années 1980 va faire éclater au grand jour.

Dans cette perspective la théorie de la régulation en analysant les conditions de cohérence et de stabilité des procès d'accumulation nous paraît d'un grand apport à l'étude des problèmes du développement.

La théorie de la régulation et l'analyse du développement

La théorie de la régulation est un nouveau paradigme en économie politique qui s'est développé à partir du milieu de la décennie 1970. Son objet est de créer un cadre théorique d'étude de la dynamique de l'économie capitaliste alternatif à la théorie de l'équilibre économique général. La théorie de la régulation cherche à apporter une réponse nouvelle à la question qui fonde l'économie politique: la viabilité d'une économie décentralisée. Elle cherche également à comprendre le processus d'ajustement de décisions décentralisées et *a priori* incompatibles conformément à une norme de reproduction économique d'ensemble.

Pour la théorie de l'équilibre économique général, devenu durant le 20^e siècle le cadre théorique dominant, c'est le marché qui assure cette viabilité. En effet les agents économiques se rencontrent et confrontent leur offre et leur demande sur le marché. Cette confrontation permet d'établir une

situation d'équilibre qui sera à la base du développement des échanges et assurera la comptabilité entre les choix des agents.

Le développement de la théorie néoclassique n'a pas été sans susciter des objections et des critiques de la part d'autres économistes. Nous citerons ici les critiques les plus importantes qui ont été adressées à ce paradigme dont celle de N. Boukharine dès le début du siècle ou celle de l'italo-cambridgien P. Sraffa.

Durant les années 1970, les critiques de la théorie néoclassique s'accompagnent d'une exigence nouvelle autour de la nécessaire construction d'un cadre théorique alternatif. C'est ainsi que pour F. Perroux (1973, 1975), la question est de savoir si la théorie néoclassique ne réduit pas la réalité — cela étant le propre de toute construction théorique — et si elle ne la détruit pas car le modèle de concurrence pure et parfaite, est un modèle qui détruit la réalité en représentant l'univers économique composé d'agents dotés de pouvoirs égaux et exclut par conséquent de son champ d'analyse tous les rapports de pouvoir et de domination.

G. De Bernis (1975) rejette la théorie de l'équilibre et appelle à la nécessité de construire un cadre alternatif. Ce cadre doit être capable de saisir les aspects contradictoires de la réalité ainsi que les règles ou modalités qui permettent, dans des périodes historiques déterminées, de maintenir l'unité des éléments contradictoires dans des limites tolérables.

Cet article a ouvert la voie à une recherche nouvelle en économie politique sur la dynamique du capitalisme et plus particulièrement sur les procédures sociales qui permettent l'ajustement des décisions décentralisées et qui sont à l'origine de la régulation d'ensemble du système capitaliste.

Dans cette perspective le procès d'accumulation-valorisation du capital exige, selon la théorie grenobloise de la régulation (GRREC 1983, 1990; *Economies et Sociétés*, de grands types d'ajustement qui correspondent aux nécessités de la reproduction élargie:

- d'abord un ajustement de la structure de production et du besoin social. Car pour que la reproduction économique de la société soit assurée, tous les besoins de cette société doivent être satisfaits. Pour ce faire, il doit y avoir des relations quantitatives définies entre les diverses productions. Donc une allocation cohérente du capital entre les différentes industries devra être assurée par la concurrence des capitaux et la tendance à l'égalisation des taux de profit au sein de l'économie capitaliste;
- ensuite un ajustement des conditions de la répartition de manière à assurer la reproduction du capital et de la force de travail. Cet ajustement est la manifestation au plan social de la lutte de classes autour du partage des fruits du travail entre capitalistes et travailleurs. Elle trouve son expression au plan théorique à travers le jeu des contre-tendances à la baisse du taux de profit.

Donc le procès d'accumulation-valorisation du capital repose sur la combinaison des deux lois du profit. La régulation du mode de production capitaliste est définie dans ce cadre comme l'articulation cohérente de ces deux lois.

Cette articulation exige des procédures sociales — différentes d'une période à une autre et dont l'ensemble constitue le mode de régulation — capables d'assurer la stabilité du procès d'accumulation et de maintenir dans des limites tolérables les déséquilibres qui peuvent apparaître. Ainsi ce sont tous ces mouvements qui assurent le fonctionnement d'ensemble du système et qui permettent une répartition spatiale des activités économiques.

C'est dans cette perspective que la théorie de la régulation introduit le concept de système productif comme cadre spatial d'organisation et de répartition de l'accumulation du capital.

Le système productif est défini comme «l'ensemble des procès de travail et des procès de valorisation soumis à un même mode de régulation spécifique au cours d'une période de l'histoire du capitalisme» (Calvet *et al.* 1983:6).

Défini ainsi le système productif présente trois caractéristiques principales (de Bernis 1983, 1990):

- la cohérence qui désigne la cohérence sectorielle au niveau du procès d'accumulation et la correspondance entre la production et le besoin social au niveau de la répartition;
- l'autonomie qui désigne l'autonomie du rythme d'accumulation grâce à la maîtrise du système de répartition;
- la dynamique spatio-temporelle lui assurant une évolution relativement stable.

De cette présentation des travaux de la théorie de la régulation nous retiendrons principalement les conditions d'autonomie et de stabilité d'un régime d'accumulation. Dans cette perspective, l'autonomie et la stabilité d'un régime d'accumulation nécessitent la maîtrise d'une série de normes de reproduction sociale. Par ailleurs, les mouvements de marchandises et de capitaux au sein du régime d'accumulation exigent un minimum d'homogénéité dans cet espace, de manière à faciliter leur libre circulation.

Dans cette perspective, la théorie de la régulation montre que l'homogénéité d'espace de fonctionnement du capital et l'autonomie de l'accumulation sont assurées par la structuration de trois normes à savoir: la monnaie, le système des prix et la technologie.

La norme monétaire impose aux agents économiques des normes contraignantes de production et d'échange. La monnaie joue un double rôle au sein d'une organisation productive:

- d'une part, elle constitue une unité de mesure des valeurs;

- d'autre part, cette grandeur abstraite doit historiquement se matérialiser sous des formes concrètes pour devenir un moyen de paiement et permettre les échanges.

Dès lors la fonction de mesure de valeur de la monnaie est à la fois un mode d'exclusion des producteurs privés, incapables de valider leur production et un mode d'intégration des producteurs individuels dans le même espace monétaire. Dans cette perspective, la monnaie joue un rôle important dans la mesure où elle permet de dépasser les hétérogénéités (régions...) et d'homogénéiser l'organisation productive dans son ensemble.

La deuxième condition d'homogénéité et de stabilisation de l'accumulation est la norme prix. En effet, chaque organisation productive a son propre système de prix qui est le reflet de ses structures productives. Ce système de prix, défini en rapport avec le développement des forces productives, assure le maintien au sein de l'économie nationale du surplus ainsi que les conditions d'une modernisation des structures productives.

La norme technique assure la cohérence des techniques au sein d'une organisation productive. Elle permet également d'assurer la cohérence des techniques produites avec le principe technique dominant grâce à des procédures spécifiques liées aux périodes de sélection des innovations. A ce titre elle joue un rôle important dans la structuration d'une cohérence productive, à travers le blocage des innovations qui remettent en cause la stabilité du procès d'accumulation. Ainsi cette norme assure la stabilité et la cohérence nécessaires au procès d'accumulation et remplit, par conséquent, une tâche de premier plan dans la définition d'une période de croissance stable et l'intégration de l'espace de fonctionnement du capital.

Nous allons utiliser cette grille de lecture dans l'analyse de la formation du sous-développement au Burundi.

La théorie de la régulation et l'analyse de la formation du sous-développement au Burundi

Maîtrise des normes de reproduction et stabilité du régime d'accumulation dans le Burundi précolonial

Au 19^e siècle, l'économie du Burundi était dominée par la production végétale à vocation agricole et, en dépit d'une grande diversité régionale, reposait sur le binôme sorgho-haricot. Pour les céréales, on trouvait dans ce paysage, à côté du sorgho, d'autres variétés telles que l'éleusine et le maïs. Ces céréales occupaient près de 60% des surfaces cultivées.

Concernant les légumineuses, on signalait d'autres variétés selon les régions dont les petits pois. Mais c'est le haricot qui dominait le paysage agricole et représentera dès le premier quart du 20^e siècle près de 50% des surfaces cultivées (Booth 1983).

Par ailleurs, on relevait l'existence dans ce paysage des tubercules comme le colocase, *coleus* ou igname et des oléagineux comme les palmiers.

En dépit de la diversité du paysage agricole, le calendrier cultural au Burundi était relativement court et comprenait (Booth 1983):

- une période d'ensemencement qui s'étalait sur les trois mois de la petite saison des pluies (octobre à décembre);
- une période de récolte qui s'échelonnait sur six mois (maïs et haricots en janvier-février, éléusine en février-mars, sorgho en juin-juillet).

En outre, le système agraire du Burundi précolonial était caractérisé par une articulation étroite entre système d'élevage et systèmes de cultures. Ainsi, à côté des troupeaux bovins liés à l'activité pastorale, on notait l'existence d'un cheptel de bovins, de caprins et d'ovins appartenant à des éleveurs-agriculteurs (Mworoba 1987). Cet élevage jouait un rôle important dans l'activité agricole dans la mesure où il assurait aux exploitations le fumier nécessaire à la reproduction de la fertilité des sols.

Ainsi, au milieu du 19^e siècle, le Burundi précolonial disposait d'un système de production caractérisé par une articulation entre l'agriculture et l'élevage et fondé sur un binôme sorgho-haricot. Ce système était relativement stable et permettait aux paysans de dégager un surplus de production et leur assurait par conséquent la reproduction des conditions de l'exploitation. La stabilité et l'autonomie du régime d'accumulation dans le Burundi précolonial ont été renforcées par la maîtrise interne des normes sociales de production.

Pour la norme monétaire, en dépit du caractère d'autosubsistance des systèmes de production précoloniaux, le besoin de mesurer de la valeur et de normer la production se faisait néanmoins sentir, du fait du développement, à partir de la deuxième moitié du 19^e siècle des échanges internes et externes principalement avec les commerçants arabes venus de Zanzibar.

A ce niveau, les historiens constatent que la norme monétaire s'est matérialisée sous des formes concrètes différentes en rapport avec la nature et les fonctions différentes des échanges. Ainsi, dans les échanges portant sur les produits de luxe avec les commerçants arabes, ce sont les perles et les coquillages qui remplissent les fonctions de la norme monétaire (mesure de la valeur, moyen de paiement et de thésaurisation). Le collier de petites perles rouges (*samsam*) de 32 centimètres de longueur appelé *ikete* jouait le rôle d'unité de base (Kinigi 1980). Des multiples de cette unité de base existaient: dix *kete* formaient l'*ipfundo*, dix *amapfundo* donnaient l'*urugoye*, enfin dix *ingoye* valaient *akano*» (Kinigi 1980). Dans ces échanges, d'autres unités de mesure étaient utilisées telles que la perle violette *uruganga*, les fils et les anneaux de cuivre ou les coquillages venus de l'océan indien.

Dans l'Afrique des Grands Lacs, dans les échanges interrégionaux, la houe était utilisée comme moyen de mesure de valeur et de paiement compte tenu de l'importance du commerce de houes.

Enfin, au niveau interne, l'échange jouant le rôle de complément à la production de l'exploitation dans la satisfaction des besoins des paysans, le Burundi disposait d'un double système de mesure des poids et des volumes (tableaux 1 et 2).

**Tableau 1: Les unités de mesure du poids au Burundi
à la fin du 19^e siècle**

Les mesures/poids		Kilogramme
Urushi	Plein une main	0,3/0.4
Amashi	Plein deux mains	0,6/0.8
Inkoko	Très petit panier	4/6
Gitemere	Petite corbeille	8/10
Igikemanyi	Moyenne corbeille	+/- 10
Igiseke	Grande corbeille	15/20
Urwanga	Très grand panier	30/50
Igitiba	Panier géant	60/150
Ikigega	Silo	+ 150

Source: F. Kinigi (1980).

**Tableau 2: Les unités de mesure du volume au Burundi
à la fin du 19^e siècle**

Les mesures/volume		Litre
Urwavya	Très petite écuelle	+/- 2
Urwato	Coupe d'une Calebasse	+/- 3
Umubehe	Ecuelle	4/5
Umukuza	Calebasse	6/7
Itarabo	Cruchon	12/15
Umubindi	Cruche	20/25
Impange	Grand pot ventru	30/40
Itariro	Très grand pot ventru	+ 50

Source: F. Kinigi (1980).

La monnaie proprement dite ne fût introduite qu'au début du 20^e siècle et, plus précisément, en 1904, par la colonisation allemande avec la mise en

circulation de la monnaie roupie d'argent et heller de cuivre (Ruviwabo 1985). L'introduction de cette nouvelle norme monétaire n'a pas détruit les normes traditionnelles et son usage resta marginal et limité aux abords de Bujumbura et Gitega.

Concernant la norme technique, les travaux des historiens établissent l'existence d'une tradition métallurgique dans le Burundi ancien. D'après ces historiens, ce sont les Bahutu qui ont donné naissance aux forgerons (Célistid et Nzikobanyaka 1976). Ces derniers avaient un statut social élevé dans le royaume car ils fabriquaient, entre autres, les armes nécessaires au maintien de l'autorité du Mwami et les bijoux. C'est pourquoi les forgerons étaient dispensés des corvées, recevaient des cadeaux de la part du Mwami, des Baganwa et des Batware pendant la grande fête des semailles du sorgho (*Umuganuro*).

Dans le Burundi ancien, on connaissait deux métaux: le fer et le cuivre. La métallurgie produisait essentiellement des outils agricoles, des bijoux et des armes (lances, flèches, couteaux...). La description des différentes étapes dans le travail du fer, montre le degré de complexité et de développement atteint par la métallurgie ancienne au Burundi. Dans le travail du fer les monographies historiques distinguent quatre principales étapes (Chrétien 1980):

- le rassemblement des matières premières: cette étape consiste en un rassemblement des matières premières à travers l'extraction du minerai superficiel et la fabrication du charbon de bois;
- le grillage du minerai: cette opération consiste en une première chauffe du minerai dans le but d'apporter une première amélioration au minerai extrait;
- la fonte: cette opération se déroule dans une fosse de 50 à 70 cm de profondeur et non dans un fourneau surélevé et donne lieu à un bloc de métal rougeoyant, pâteux et spongieux appelé une loupe par Chrétien (1980);
- le martelage: la dernière étape consiste en la transformation de la loupe par le biais du martelage avec une sorte de soudure ou d'amalgamation de plusieurs petits lingots afin d'obtenir les barres nécessaires à la fabrication d'une forge.

L'activité métallurgique dans le Burundi précolonial jouait un rôle important dans la stabilité du régime d'accumulation et fournissait les outils techniques nécessaires à l'intensification des systèmes de production. Ainsi, la métallurgie fournissait à l'agriculture houes, serpettes, haches, couteaux... Or, la production des forgerons locaux était insuffisante, et on a enregistré un recours, certes limité, à l'importation à partir d'autres régions de l'Afrique des Grands Lacs et plus particulièrement du Buha pour subvenir aux besoins des paysans en outillage agricole.

Enfin, dans le Burundi ancien, les familles ne pouvaient pas produire tout ce qui était nécessaire à la satisfaction de leurs besoins. Elles se trouvaient dans l'obligation de recourir aux échanges. Ainsi, plusieurs types d'échanges existaient en milieu rural: les cadeaux mutuels et vivres (ingence) qui se faisaient à l'occasion des visites pour renforcer les liens entre les familles; l'échange du travail contre les vivres au moment des soudures en janvier; les échanges entre artisans et agricultures et entre agriculteurs et éleveurs (Kinigi 1980). Ces échanges étaient des échanges de troc et exigeaient, par conséquent, la définition d'un système de prix relatifs établis au niveau de chaque colline par les notables (*bashingantaha*). Le respect de cette norme de prix qui provenait de l'autorité morale des notables était une obligation pour les échangeurs. «Il apparaissait par conséquent frauduleux, après avoir établi et reconnu ces mesures comme usuelles, le fait d'exiger plus ou offrir trop peu par rapport à la mesure-étalon» (Ruviwabo 1985). Le tableau no.3 résume les informations disponibles sur les prix dans le Burundi précolonial. Ainsi ces normes-prix définies d'une manière consensuelle au niveau de chaque colline compte-tenu de ses besoins et de son niveau de développement semblaient assurer les conditions d'un échange dont les termes ne sont pas défavorables aux paysans car ils leur permettaient d'acheter et de renouveler leur outillage ou leur cheptel afin de moderniser leurs exploitations. Cependant, le caractère consensuel des normes-prix ne signifiait pas l'inexistence de rapports de force dans l'échange entre différents agents économiques ou différentes régions. Ainsi, nous signale E. Mworoha:

le forgeron et l'éleveur avaient un avantage idéniable: ils pouvaient faire attendre leurs clients et solliciter des démarches plus longues. En revanche, lors des disettes, les termes du marchandage s'inversaient en faveur de l'agriculteur: les éleveurs du Mugamba bradaient alors leur bétail, en général des veaux, ou même ils allaient, comme les forgerons, offrir leurs bras contre de la nourriture (Mworoha 1987).

Par ailleurs, les spécificités régionales faisaient que ces normes étaient plus ou moins avantageuses selon les régions, d'où l'apparition et le développement d'un mouvement d'échange et de colportage entre régions. Dans le Burundi précolonial ces échanges interrégionaux ont été renforcés par le caractère géographiquement localisé de certaines productions tels que le sel, le minerai de fer, l'huile de palme, les produits de la pêche... Ainsi, aux confins de deux régions se trouvaient les marchés (*isoko* ou *amaguliro*) créés au départ par les commerçants arabes et qui ont commencé à jouer un rôle économique important dans le Burundi précolonial.

Les échanges du Burundi avec les pays voisins étaient limités et concernaient des vivres et du bétail pour les exportations; du sel, des coquillages, des perles et des houes pour les importations.

Tableau 3: Quelques prix relatifs dans le Burundi précolonial

Unités de mesure		Valeur marchandise
Icibo d'Umukozi	Panier ration de travailleur	mesure de la quantité de haricots ou de pois pour un ménage et 3 enfants pour 1 jour
Cibo c'abakoziba	panier de 2 travailleurs	
Icibo c'ikirago	panier d'une natte	vaut 4 icibo c'umukozi
Icibo c'insuka	panier d'une houe	vaut 15 icibo c'umukozi
Ikigega c'imana	grenier de Dieu	panier contenant 15 intete de sorgho, soit le prix d'un taurillon qu'on peut sacrifier Imana (2 ans)
Ikigega c'umukangara	grenier valant une génisse	soit 25 intete de sorgho
Amafuni	houes usées	permettant d'obtenir une pièce de ficus à abattre
Imberuka	houes neuves	étalon de valeur générale (2 houes valent une chèvre)
Umutsama	cruchons à poter chez le roi	permettait d'acquérir du bétail de chérie chez les éleveurs amateurs d'hydrome1

Source: Leurquin (1951).

La stabilité du processus d'accumulation dans le Burundi précolonial a permis d'assurer un équilibre entre besoin social et production. En effet, les systèmes de production agricole fournissaient l'essentiel d'un régime alimentaire fondé sur des céréales (sorgho, éleusine, maïs) une légumineuse

(les haricots) et d'autres cultures telles que les colocases, les courges et l'igname (Boote 1983).

Pénétration coloniale et déstructuration des normes de reproduction.

Sous le règne de Mwezi Gisabo, le Burundi précolonial a connu, une longue période de croissance stable. Or à partir de la fin du 19^e siècle, la conjonction de facteurs internes et externes a commencé à peser sur le mode d'accumulation pour finir par annoncer sa crise ouverte avec la pénétration coloniale allemande.

Au niveau interne, une des premières difficultés auxquelles se trouvait confronté ce mode d'accumulation fut l'arrêt de l'expansion territoriale et la réduction du royaume à des positions de plus en plus défensives sur ces frontières (Mworoha 1987). Dans cette perspective, si le Burundi avait pu faire face à la croissance démographique et à l'augmentation de la demande durant des siècles par la colonisation de nouvelles terres et leur mise en culture, l'arrêt de l'expansion territoriale remettait en cause l'équilibre entre besoin social et production. Cette situation posait avec plus d'acuité le passage, dont les prémices apparaissaient déjà, d'une agriculture extensive à une agriculture intensive afin d'accroître la production vivrière.

Par ailleurs, l'arrêt de l'expansion territoriale s'est traduit par des conflits de plus en plus importants entre les différents chefs et descendants de la famille royale autour du contrôle de la terre.

Parallèlement à cette instabilité politique, des conditions climatiques expliquent également la rupture de la stabilité du mode d'accumulation précolonial. En effet, le Burundi a connu dès la fin du 19^e siècle jusqu'aux années 1920-30 une période climatique d'assèchement caractérisée par une baisse de la pluviométrie, la diminution des eaux des lacs, le recul des glaciers sur le massif du Rwenzori en Uganda (Thiobon 1987).

L'action de ses éléments sur le mode d'accumulation a été renforcée par des facteurs externes liés à l'ouverture du Burundi au monde extérieur et à la pénétration coloniale. Parmi ces facteurs externes, le choc microbien est considéré comme l'élément central dans la déstabilisation de l'équilibre existant.

Par ailleurs, l'arrivée des explorateurs européens à partir de la fin du 19^e siècle, la pénétration coloniale et l'ensemble des changements et transformations opérés tant au niveau agronomique, technique, monétaire que du point de vue de l'organisation du travail ont fini par rompre la stabilité du mode d'accumulation du Burundi traditionnel et annoncer sa crise. L'une des plus importantes conséquences de cette crise est la rupture de l'équilibre, déjà précaire, entre le besoin social et la production, qui caractérisait la période de stabilité. Ainsi, dès la fin du 19^e siècle, on va assister à l'apparition d'un cycle de famines de dimension nationale dont les

plus importantes sont celles de 1889-1892, 1904-1911, 1917-1919, 1925-1926... (Thiobon 1987).

Parallèlement à l'intervention dans les systèmes de production du Burundi précolonial, la pénétration coloniale s'est traduite par une action sur les normes sociales qui avaient jusque-là assuré l'autonomie et la stabilité du modèle d'accumulation.

Ainsi, du point de vue technique, l'arrivée des Belges s'est accompagnée d'une forte importation d'outillages agricoles et plus particulièrement de houes industrielles appelées houes de Ceylan. Ces houes importées, plus tranchantes et plus pratiques selon les historiens, ont commencé à concurrencer les houes artisanales. Par ailleurs, les houes industrielles étaient cédées à leurs prix de revient aux paysans soit entre 10 et 12 francs. Les houes artisanales (tableau 3) valaient une chèvre et sachant qu'une chèvre valait à la même époque en moyenne 20 F à Ruyigi, 50 F à Nyanza-Lac et 30 F à Bujumbura, on constate que le prix d'une houe industrielle variait, selon les régions, entre 1/2 et 1/5 d'une chèvre.

A partir de là, on mesure l'impact des importations de technologies sur le système des prix relatifs dans le Burundi précolonial et, plus généralement, sur l'articulation cohérente agriculture/artisanat qui caractérisait ce mode d'accumulation. Dans cette perspective, il est étonnant de lire encore aujourd'hui dans les travaux d'historiens que le souci de l'administration coloniale belge fût d'accroître la productivité agricole des campagnes burundaises en important des houes destinées à être cédées aux indigènes au prix de revient. C'était une initiative fort louable car elle permettait à la fois d'améliorer la qualité médiocre et de suppléer une production artisanale bien limitée (Ruviwabo 1985). Cependant l'importation des houes industrielles et l'imposition d'un système de prix relatifs qui n'était pas en rapport avec le développement des forces productives, se sont traduites par la rupture définitive de l'articulation agriculture/artisanat local et la marginalisation d'une activité artisanale pourtant florissante au 19^e siècle.

Au plan monétaire, on va assister dans le Burundi précolonial à la marginalisation des normes traditionnelles au profit des normes coloniales en particulier après l'arrivée des Belges. En effet, à partir de 1920, la Belgique commença à envoyer des pièces de monnaie à ses nouvelles acquisitions, le Burundi et le Rwanda, via le Congo et la monnaie en circulation dans ses deux colonies était libellée au nom du Congo Belge jusqu'en 1952. Ainsi, le Burundi a été rattaché à l'espace monétaire du Congo Belge dominé par l'autorité coloniale.

Cependant cette pénétration coloniale et la déstructuration des normes de reproduction sociale qui s'en est suivi ne s'est pas déroulée sans heurts et a entraîné de fortes résistances passives (l'émigration) ou plus violentes, comme ce-fût le cas pour la révolte du *Rumyota-Kanyarufunzo*.

Cette révolte, qui éclata en 1922 dans le Buyenzi aux environs de la localité actuelle de Mwakiro, fût le principal mouvement de résistance à la pénétration coloniale belge au Burundi (Gahama 1983).

D'origine controversée, Runyota, chef de l'insurrection, a réussi rapidement à mobiliser les paysans dans la colline de Kagombe contre la présence coloniale belge à travers le refus des corvées, du paiement des impôts et de l'utilisation de la monnaie introduite par les colons dans les échanges marchands.

Cette révolte se radicalisa et se transforma en une véritable insurrection contre l'ordre colonial et les normes sociales qu'il voulait imposer lorsque Runyota interdit le port des vêtements importés en tissus et encouragea le port des étoffes en ficus produites localement. Par ailleurs, Runyota prohiba l'utilisation du matériel aratoire industriel importé et appuya les forgerons locaux. Runyota s'attaqua à tous les collaborateurs de l'administration coloniale, incendiant des enclos, razziant du bétail qu'il abattait et dont il distribuait la viande gratuitement aux pauvres.

Cette révolte fût la dernière et la plus violente contestation de l'ordre colonial avant l'annexion du Burundi à l'espace productif belge.

Pour ce qui est de l'espace de production sous influence belge, le commerce extérieur sera le principal moyen d'intégration des zones périphériques à la logique de reproduction de l'ensemble. Ainsi, dès le début des années 1920, la Belgique a signé une convention avec la Grande-Bretagne afin de faciliter le trafic belge par l'Est africain sous domination britannique. Les exportations burundaises dans les années 1920 étaient composées essentiellement de produits agricoles et comprenaient le gros et le petit bétail, les vivres (huile de palme, haricots, farine de manioc, etc...), les peaux. A partir des années trente, le café et le coton sont venus bouleverser la structure des exportations burundaises et prirent une place de premier choix. En effet entre 1930 et 1938, les exportations de café passèrent de 50 tonnes à 3396 tonnes (Gahama 1983). Par leur orientation géographique, les exportations burundaises étaient destinées presque exclusivement au Congo et à la Belgique. En effet, «tous les vivres», écrit Gahama, «et presque tout le gros bétail sur pieds furent expédiés au Congo tandis que le café, le coton et les peaux prirent le chemin de la Belgique» (Gahama 1983). Certes des échanges existaient avec l'Est africain et des commerçants swahili venaient se ravitailler en huile de palmiste au Burundi. Seulement ces échanges étaient marginalisés et fortement limités par la législation coloniale belge.

Les importations ont quant à elles enregistré une hausse sensible avec l'arrivée des Belges. Elles concernaient essentiellement trois produits, à savoir les tissus, le sel et le matériel aratoire qui représentaient près de 60% du total des importations. Concernant la structure géographique, si l'Est africain devançait la métropole pour les échanges de sel, la Belgique était la

principale source d'approvisionnement des produits manufacturés et plus particulièrement en matériel agricole industriel qui est venu se substituer à l'outillage traditionnel. Ainsi, parallèlement à la polarisation des flux commerciaux entre le Burundi et la métropole, l'examen de la structure par produit des échanges entre le Burundi et la Belgique nous permet de mettre en évidence la division du travail qui a été opérée au sein de cet espace productif. En effet si la métropole se spécialisait dans la production d'articles manufacturés et leur exportation vers la périphérie, l'activité économique dans les pays satellites répondait aux besoins de la métropole en produits alimentaires et en matière première. La concurrence des produits importés a entraîné la faillite et la disparition de l'artisanat traditionnel. En effet, dans le cas du Burundi, les historiens soulignent que «l'arrivée de la houe importée sur les marchés, l'interdiction de porter des lances, arcs et autres armes, la prohibition de parures en anneaux de cuivre ou de fer par mesure d'«hygiène» ruinèrent complètement les forgerons» (Gahama 1983).

Parallèlement aux produits achetés et acheminés vers le Congo, l'administration coloniale opérait des réquisitions de marchandises par le biais de ses agents au profit des sociétés minières. Ainsi la production dans la chefferie de Matumba, dans la région de Bujumbura, était totalement réquisitionnée pour l'exportation aux gisements aurifères aux sources de la Kabulantwa, ce qui posait d'énormes problèmes pour l'approvisionnement de la population (Bugwabari 1988:30).

D'autre part, les autorités coloniales ont cherché à opérer des déplacements de population du Burundi et du Rwanda, densément peuplés vers les mines du Katanga. L'administration coloniale a tenté d'orienter le mouvement d'immigration qui s'est développé durant cette période vers le Congo. En effet les historiens ont constaté un flux migratoire en provenance du Burundi vers d'autres régions et estimé, en 1940, à près de 40.000 personnes (Gahama 1988:30). Plusieurs raisons expliquent l'émergence et le développement rapide de ces flux migratoires: la pression fiscale de plus en plus forte sous la colonisation, le poids des corvées coloniales et la dislocation des rapports sociaux et familiaux anciens...

La colonisation belge a cherché à orienter ces flux vers les mines du Katanga et les plantations du Kivu, à travers une campagne de propagande orchestrée avec les chefs locaux. Cette campagne a eu ses effets auprès de la population et très rapidement une forte communauté immigrée originaire du Ruanda-Urundi s'est constituée au Katanga.

L'intégration du Burundi à l'espace sous domination belge ne s'est pas limitée aux échanges mais a entraîné un processus continue de déstructuration des normes sociales de reproduction qui caractérisaient le Burundi précolonial. Ainsi au plan monétaire, le Burundi a été intégré à une union monétaire avec le Congo belge dont les principales caractéristiques étaient:

- le franc congolais comme unité monétaire de parité égale à celle du franc belge;
- une émission fiduciaire (billet et jetons métalliques) assurée par la banque centrale du Congo Belge;
- des règlements extérieurs soumis à une réglementation prévoyant que tout transfert vers l'étranger, pour autant qu'il fut supérieur à 5000 francs congolais, devait être soumis à autorisation. Toutefois le règlement vers la Belgique était libre (Ngaruko 1991:145-146).

Par ailleurs, le financement de l'investissement au Burundi était fondé sur l'intervention de l'administration coloniale dans la mesure où elle assurait l'ensemble des crédits tant pour l'investissement public que privé.

Concernant le système de prix, on constate une nette évolution des prix relatifs en faveur des produits manufacturés importés de la Belgique par rapport aux produits locaux. Ainsi, une boîte d'allumettes était payée en 1934 par le paysan 3 kg de haricot et 1 pagne de tissus importé valait 4 chèbres (Gahama 1988).

En définitive les éléments présentés nous ont permis de mettre en évidence le rôle joué par la pénétration coloniale belge dans la déstructuration des normes de reproduction et l'intégration du Burundi dans un espace de production sous domination belge ainsi que son rôle dans la régulation de cet espace.

En effet, envois de vivres et de main-d'oeuvre vers les mines du Katanga et les plantations du Kivu, approvisionnement de la Belgique en matières premières sont les manifestations de l'intégration du Burundi à cette sphère de domination et de la réorientation de sa dynamique d'accumulation vers la reproduction et la stabilité de cet ensemble. Cette situation a fait dire aux historiens que «si le Congo Belge a fait la richesse de la Belgique, le Ruanda-Urundi est venu largement au secours du Congo».

Références

- Boote, R, 1983, «Qui mangeait quoi? L'alimentation au Burundi à la fin du 19^e siècle» in *Cultures et Développement*, Vol. XV, No.3.
- Booth, D, 1985, 'Marxism and Development Sociology: Interpreting the Impasse', in *World Development*, Vol. 13, No.7.
- Bugwabari, N, 1988, «L'intérêt des dossiers agricoles: L'exemple des années trente», *Cahiers d'Histoire*, IV-V.
- Calvet, J, De Bernis, G, Di Ruzza, R, 1983, «L'utilité du concept du système productif pour la définition d'une politique industrielle», Congrès International des Economistes de Langue Française, 25-28 mai, Strasbourg.
- Célsid, G, et Nzikobanyaka, E, 1976, *La métallurgie traditionnelle au Burundi: Techniques et Croyances*, Tervuren: Musée royal de l'Afrique centrale.
- Chrétien, J, P, 1980, «La sidérurgie ancienne au Burundi», in *Culture et Société*, No.3.

- Courlet, C, et Judet, P, 1986, «Industrialisation et développement: la crise des paradigmes», *Revue Tiers-Monde*, No. 107, juillet-septembre.
- De Bernis, G, «De quelques questions concernant la théorie des crises» (GRREC, 1983, 1990:235-287).
- , 1975, «Les limites de l'analyse en termes d'équilibre économique général», *Revue Economique*, No. 6, Volume 26, Novembre.
- Dufourt, D, 1987, «L'économie du développement: un projet à construire», *Economie et Humanisme*, No. 2, juillet-août.
- Economies et Sociétés*, Les séries R de la revue.
- Gahama, J, 1983, *Le Burundi sous administration belge* Paris-CRA, Karthala, ACCT.
- , 1985, «La révolte de Runyota-Kanyaryfunzo au Burundi», in *Cahiers d'Histoire*, No.3.
- GRREC, 1983, *Crise et régulation: recueil de textes 1979-1983* Grenoble.
- , 1990, *Crise et régulation: recueil de textes 1983-1989* Grenoble.
- Hugon, Ph., 1991, «La pensée française en économie du développement: Evolution et spécificité», *Revue d'Economie Politique*, No. 2, mars-avril.
- Kinigi, F, 1980, «Le commerce chez les anciens Burundi», in *Culture et Société*, No.3.
- Leurquin, Ph, 1951, *Le niveau de vie des populations du Ruanda-Urundi* Publications de l'Université de Lovanium de Léopoldville, Sauvin/Paris, Nauwelarts.
- Mworoha, E, (sous la direction), *Histoire du Burundi. Des origines à la fin du 19^e siècle*, Hatier, 1987.
- Ngaruko, F, «L'économie burundaise dans la problématique du système productif», mémoire de licence, FSEA.
- Perroux, F, 1973, *Pouvoir et Economie*, Bordas, Paris.
- , 1975, *Unités actives et mathématiques nouvelles, Révision de la théorie de l'équilibre économique général*, Dunod, Paris.
- Ruviwabo, B, 1985, «L'économie traditionnelle et la monétarisation au Burundi: Le cas du Buhumuza (1898-1983)», mémoire de licence, Université du Burundi.
- Thiobon, C, 1987, «Un siècle de croissance démographique au Burundi (1850-1950)», in *Cahier d'Etudes Africaines*, No. 105-106.
- Weisskopf, T, E, 1983, 'Economic Development and the Development of Economics: Some Observations from the Left', in *World Development*, Vol. II, No. 10.
- Yachir, F, 1985, «Où en est la théorie du développement», *Afrique et Développement*, Vol. X, No.3.

* Enseignant FSEA/CURDES/GRREC

Bureaucratic Corruption in Zimbabwe: Causes and Magnitude of the Problem

John Makumbe*

Résumé: *Après 1980, le Zimbabwe indépendant voit se développer une petite bourgeoisie. Mais le viol de l'éthique politique permis par une domination politique et administrative attira la critique et l'oppression populaire ainsi que des enquêtes et condamnations par le biais du bureau de l'«Ombudsman». L'auteur repère des causes économiques, politiques, sociales et culturelles à la corruption; il suggère la création d'une commission permanente, l'amélioration des conditions de travail, des procédures de gestion rigoureuses et la réduction des subventions du gouvernement, pour palier ses méfaits.*

Introduction

Just over fourteen years since the attainment of national independence, Zimbabwe has, become just like any other African or Third World country — riddled with the over-familiar problem of unethical conduct among public officials. Like many former colonies, Zimbabwe inherited a Western public administrative system, complete with the usual characteristics such as hierarchy, departmentalism, code of conduct for public servants and various pieces of legislation for the handling of misconduct, corruption and unethical behaviour. None of these elements, however, succeeded in preventing the successors of colonial administrators and public figures from being corrupt in former colonies which attained independence much earlier than Zimbabwe; they have since failed to prevent the same behaviour among Zimbabwe's public officials.

The purpose of this paper is to highlight the problem of bureaucratic corruption in Zimbabwe, and to discuss the various mechanisms that have been devised and utilised in dealing with the problem. The paper will also discuss the various possible causes of bureaucratic corruption in Zimbabwe, albeit briefly, since these are largely the same as in several other countries of comparable stature or politico-socio-economic setting. Finally, the paper will propose a few solutions to the problem of bureaucratic corruption in Zimbabwe.

This paper proceeds from the basic assumption that in a neo-colonial setting such as Zimbabwe, bureaucratic corruption is purposed to serve those

social, cultural and economic objectives of its perpetrators which would otherwise not be attainable. To a considerable extent, these objectives are dictated by the nature of the ruling elite and the prevailing socioeconomic conditions of a given polity. The paper is primarily based on a study of various public sector documents, media reports, court records and observation. Materials dealing with this rather sensitive issue are not easily made available to researchers, especially by public servants who may fear that they may be exposed or victimised in some way should they be found out to have released such information. It was almost impossible to find any public official who would agree to be interviewed on this present subject matter, and the few who agreed to be interviewed generally provided responses of little value to the study.

Literature Review

This study makes no distinction between unethical acts committed by political figures and those committed by public administrators and public sector officials. Thus the term 'bureaucratic corruption' will be used in this study to refer to both these kinds of misconduct. To the extent that considerable studies have been done on the present subject (Caiden and Caiden 1977) this study will only review a few selected works which seem to be relevant to the Zimbabwe case. Bureaucratic corruption is generally defined as the use (or abuse) of public office for personal gains or advantage at the expense of the public good, and in violation of established principles, regulations and ethical considerations. Dwivedi (1978) suggests:

A problem of ethics in the public service may be said to exist whenever public servants, individually or collectively use positions (or give appearance of doing so) in a way which compromises public confidence and trust because of conflicts of loyalties or as a result of attempts to achieve some form of private gain at the expense of public welfare or common good.

Noting that authorities have offered many definitions of bureaucratic corruption, Jabbara and Jabbara (1983) assert that despite the diversity of these definitions, they have a common denominator:

the use of public office with its paraphernalia of prestige, influence and power, in order to make private gains, which need not be monetary, 'in breach of laws and regulations nominally in force.

They further contend that this violation of established regulations is consistent with societally founded and supported patterns of behaviour and attitudes obtaining in Third World countries. This contention, obviously, assumes that there are no similar violations of established rules and regulations in non-Third World societies, which is fallacious, errant and

mischievous. Tunde Agarah (1990) rightly points out that, whether developed or developing, no bureaucracy is free of corruption.

With specific reference to Africa, Ekhomu defines bureaucratic corruption as:

...the direct or inadvertent thwarting of the implementation process through either the accepting or asking for a bribe, suboptimal utilisation of available resources due to selfish motivations, and performance or non-performance of one's official duties with the view of achieving a private end which does not directly aggregate into community good (Aina 1982).

Given these few definitions of bureaucratic corruption, it is possible to identify a number of selected characteristics of this 'conspiracy against the people' (Aina 1982) in relation to the specific case of Zimbabwe. First, it is necessary to point out that for the purpose of this study, bureaucratic corruption is considered to be a problem at virtually all levels of public administration— local government, national ministries and departments, parastatals and political structures. Second, this study rejects as necessarily over-simplified and over-generalised, the notion that in Africa, abuse of public office for personal benefit is regarded as acceptable conduct (Jabbara and Jabbara 1983:132). If this were in the least correct, there would not have been any public outcry against such behaviour. On the contrary, recent developments throughout the continent of Africa have not only resulted in the demand for democracy, a key factor in public accountability, but have also resulted in the overthrow of some of the most notoriously corrupt leaders and public officials. There is danger in misconstruing public inaction, lethargy or even debility in the face of bureaucratic corruption as benevolence towards such behaviour. Indeed, a Senior Policy Seminar held in Arusha, by the United Nation Economic Commission for Africa (ECA) and the African Association of Public Administration and Management (AAPAM), Tanzania in 1991 observed:

The problem of ethics and accountability in African public services is more of an illusion. We must in particular be wary of the tendency to cast Africa in the worst possible light, especially by our colonial and post-colonial mentors. African institutions, societies, and behaviours are regarded as imperfections. The judgements on the African public services is influenced by this negative conception of Africa. However, this conception has grown out of the misunderstanding of the context and historical reality of Africa. Historically, the Western form of political domination did not succeed in Africa. The State as an institution existed parallel to other traditional structures. The situation did not change with independence. The state has thus remained alien. The alienation of the State from society led to a crop of informal politics parallel to and competitive with the State.

The state is, largely personalised or privatised in most African countries. It therefore relies heavily on the use of raw force (ECA and AAPAM 1991) to maintain some resemblance of 'stability' or 'peace' thereby making it extremely difficult for civil society to organise and take action against corrupt leaders. Traditional norms and values are thus extended into this public domain whenever those in power feel that doing so will be of benefit to them socially, politically and economically. The seeming appeal to cultural and traditional values must therefore, be understood to be an expedient means of attaining access to scarce resources, whether they be political, financial or social benefits.

The third aspect or characteristic of bureaucratic corruption which needs consideration in this study is its relationship with prebendal politics, normally considered under the notion of patron-client relationships which:

...may be defined as a special case of dyadic (two persons) ties involving a largely instrumental friendship in which an individual of higher socioeconomic status (patron) uses his own influence and resources to provide protection and/or benefits for a person of a lower status (client), who, for his part, reciprocates by offering general support and assistance, including personal services to the patron (Jabbara and Jabbara 1983:133).

The assumption that the patron is of a higher socioeconomic status than the client does not always obtain, especially in situations where reciprocity is among corrupt public officials probably operating in different organisations or sectors of the public domain. The extent to which patron-client relationships promote and exacerbate bureaucratic corruption, in every society, can however, not be disputed. To project it as a phenomenon typical of African and Third World societies, which are alleged to have '...a very poorly developed social conscience, for which personal profit and private loyalty take precedence over public duty' (Jabbara and Jabbara 1983:133), is tantamount to simplistic over-generalisation bordering on ethnic chauvinism.

The fourth and final aspect of bureaucratic corruption that will be noted in this paper is its close link with, and implications for social formation in a given polity. In a study of bureaucratic corruption in Zaire, David Gould (1980) contends that corruption cannot be understood outside of the context of a given society:

...i.e. the 'system of social relations in which individuals live, work and struggle'. The fluctuations and evolution of these relations, the status of the political conjuncture, will determine the meaning, the form, the role, and the intensity of the phenomenon of corruption.

Thus the political setting is as important for the understanding of the causes, magnitude and consequences of bureaucratic corruption in Zimbabwe, as

anywhere else. This is closely linked to the third factor discussed above, which perceives bureaucratic corruption as necessarily a resource resorted to for selfish purposes of survival and self-enrichment at the expense of the larger society. In a neocolonial setting like Zimbabwe, bureaucratic corruption has to be viewed as, not only a means for capital accumulation by the emergent petit bourgeoisie, but also as a conduit through which some of the objectives of international capital can be facilitated by the comprador class. Regarding Zaire, Gould (1980) aptly notes:

Independence brought about a major change, in that direct exploitation was transformed into neocolonialism. Subtlety and ruse replaced open, foreign domination and brutality. In the new context, corruption came into its own as one of the most efficient appendages of post-colonial capitalism. For the international bourgeoisie with interests in Zaire, corruption serves as a mechanism for puncturing local surplus and at the same time as a pipeline for facilitating accumulation at the centre for the local bourgeoisie, corruption allows the consolidation of both its economic base and its percentage in the process of sharing the international profits from Zaire, and at the same time of its political power over the masses through domination of the political process.

Thus, in Gould's view, corruption and underdevelopment are dialectically related in that the international capitalists and local petty bourgeoisie's accumulation of wealth through unethical means, essentially, results in the impoverishment of the masses and the nation as a whole in a neocolonial state (Gould 1980:7). To what extent then can it be demonstrated that the four characteristics of bureaucratic corruption discussed above are pertinent to Zimbabwe? It is the contention of this present paper that although the extent of the corruption problem in this country has not yet reached the phenomenal levels, '...where wrongdoing has become the norm, and accepted behaviour necessary to accomplish organisational goals' (Agarah 1990:30), the predilection certainly exists; it is only a matter of time.

Extent of Bureaucratic Corruption in Zimbabwe

The advent of national independence in Zimbabwe brought into power an avaricious petit bourgeoisie which had spent some ten to thirteen years in prison, exile or simply outside the country during the liberation struggle. The ideology of the liberation struggle had been projected as socialism which was assumed to be more appropriate for the new Zimbabwe society, unlike the colonial capitalist system which had resulted in, *inter alia*, the oppression, exploitation and subjugation of the masses and other natural resources of Zimbabwe. The white settler community and international capital had, over the ninety years of colonialism, made good their stay and domination of all forms of power and access to resources. The Lancaster House Constitution (LHC) of 1979 sought to protect the interests of the

minority and international capital by preventing rapid nationalisation of key elements of the economy such as land, mines, industry and other forms of private property. The LHC further sought to promote, or at least, maintain the pre-independence social formation by requiring that policies for reconciliation between black and white, the victors and the vanquished, the *haves* and the *have nots* be adopted by the new nation.

This, however, did not prevent the emergent petit bourgeoisie from making a sprint for the national coffers. Having lost so much time 'in the bush', the new rulers devised all kinds of ways of getting rich quickly. Their integration into the hitherto 'whites only' socioeconomic fabric, by virtue of their political and bureaucratic positions, resulted in the creation of what a local analyst calls the *nouveau riches*, who became part of the 4% who own 90% of all the wealth in Zimbabwe (SAPEM 1990:2). As early as 1984, in the light of increasing bureaucratic corruption among even the party faithful, the ruling party drew up a 'Leadership Code' with the purpose of:

...trying to prevent the drift of those in power towards establishing themselves as part of the bourgeoisie and thus with an interest in maintaining the existing socioeconomic order (Stoneman and Cliffe 1989:81).

This was, however, done too late since most of the top leaders had already acquired considerable wealth through devious means. Indeed, the magnitude of bureaucratic corruption reached such heights that the press began to expose some of it: university students demonstrated against it; and, the President was forced, by public outcry, to take some action:

The rise of corruption and self-aggrandisement among the politico-administrative leadership was well documented and exposed in the media. It culminated in the appointment, in January, 1989, of the Commission of Inquiry into the Distribution of Motor Vehicles, popularly known as the Sandura Commission. This Commission was so successful in its work that it was re-commissioned for another round of investigations into the same subject. The results of this Commission include: the resignation of several politicians and top civil servants, the trial of several individuals, and the imprisonment of at least one former minister (Makumbe 1990:179-89).

All in all (see Table 1), the Commission investigated nine ministers, one Provincial Governor, four Members of Parliament (MPs), seventeen top level public servants (including army chiefs), and six businessmen.¹ This

1 The six business-people were assisted by, at least, two politicians and three top public officials to obtain vehicles in violation of public ethics.

clearly underlines the fact that only those who had the political leverage had been able to take advantage of the special privileges provided for top public officials, to purchase vehicles directly from assemblers, as a shortcut to wealth accumulation. Indeed, some of the vehicles concerned were purchased in the name of the ruling Party.

Table 1: Illegal Purchase and Resale of Motor Vehicles

Category Investigated	Politicians	Public Servants	Business People	Total
Individuals	14	17	6	37
Vehicles	39	31	18	88

Source: Compiled from Sandura Commission Reports

The whole exercise was turned into a mere charade when the first minister convicted as a result of this investigation was pardoned by the President after spending only one night in prison. Further the Attorney General (AG) dropped all charges against the other ministers and MPs on the pretext that should they be convicted they will be pardoned by the President. It was generally believed that the AG may have been given 'appropriate' instructions to this effect, especially after one of the ministers had allegedly committed suicide.

This did not, however, put an end to bureaucratic corruption in Zimbabwe. It simply made the bureaucrats more circumspect in the execution of their aberrant exploits. The national police disclosed in October, 1992 that the Zimbabwe Government (ZG) had lost a total of Z\$14.6 million (US\$3 million) in the previous twelve months due to theft and fraud by public officials:

During the same period, 26 cases of corruption were reported in Government institutions in which more than \$739,000 was received by some of the employees as bribes...[a total of] 350 cases of fraud had been reported. Cases of fraud and corruption were reported throughout the country and they involved junior and senior officers (The Herald 1992).

The gravity of the matter is further underlined by the fact that some members of the police force are also involved in this depravity. At one time, virtually the whole top brass of the police force were undergoing trial for several unrelated charges. They were fifteen (15):

Africa Development

Acting Commissioner of Police:	Contravention of the Prevention of Corruption Act (PCA);
Senior Assistant Commissioner:	PCA two charges, plus charges of theft by conversion;
Senior Assistant Commissioner:	Parks and Wildlife Act, plus attempt to deviate the course of justice;
Police Inspector:	Parks and Wildlife Act, plus attempt to deviate the course of justice;
Police Inspector:	Parks and Wildlife Act, plus attempt to deviate the course of justice;
Deputy Police Commissioner:	Police Act, attempt to deviate the course of justice, contempt of court (<i>Sunday Times</i> 1992).

This level of questionable behaviour among law enforcement agents, the major custodians of law and order, is a major indicator of the rapidity with which bureaucratic corruption is increasing in Zimbabwe. Indeed, at the same time that these police officers were undergoing trial, there were charges of fraud being levelled against the AG himself:

He therefore has no normal authority to preside over the administration of justice. The nation is anxious to know what Government intends to do about an attorney general whose integrity has been publicly impinged. Zimbabwe should not degenerate into a society in which the powerful find succor and comfort in a mutual protection society (*Sunday Times* 1992).

But bureaucratic corruption of the nature indicated above is not the only problem that Zimbabwe is facing. There are also other forms which are largely internal to public institutions, or which are dealt with internally, to the extent that they escape the scrutiny of investigative journalism. Table 2 indicates some of the cases of bureaucratic corruption and misconduct that were dealt with by the Public Service Commission (PSC) in 1990.

Table 2 : All Ministries 1990: Summary of Cases of Misconduct

Allegations	No. of Cases	Discharge	PENALTIES		
			Fine/ Reprimand	Demotion	Resignation
Fraud, forgery, theft, corruption embezzlement	99	60	22	12	5
Absenteeism, negligence, insubordination, assault, inefficiency, indecorous	222	32	150	18	7
Misuse of govt., property, including vehicles	35	11	21	-	3
Nepotism	8	4	2	2	-
Violation of	28	-	28	-	-
Rape and	2	2	-	-	-
Improper association with school girls	51	42	-	-	9
Contravention of rules	2	-	2	-	-
Overspending	18	-	-	-	-
Accidents with	4	-	3	-	1
Total	469	151	228	32	25

Source: Public Service Commission.

Not all of these cases necessarily reached the courts of law. A few of these cases do not, however, qualify as bureaucratic corruption in the sense of this present study. For example, specific details would need to be provided in order to determine whether an officer who is alleged to have committed a case of insubordination may have acted in a merely recalcitrant or in an unscrupulous manner. An interesting feature of Table 2 is the large number of fraud, theft and embezzlement cases. Indeed, the number of officers dismissed from the Service as a result of these cases indicates that a serious problem does exist. Further, since these figures are of cases committed only by officers and

not by lower level employees of the Public Service, they essentially constitute the tip of an iceberg. The figures also exclude cases committed in the parastatals and local authorities. These are always major areas of bureaucratic corruption. Parastatals in Zimbabwe have had several commissions of inquiry and investigations, but the problems continue to escalate.

An examination of selected cases of bureaucratic corruption which reached the High Court and the Supreme Court of Zimbabwe between 1985 and 1990 reveals that 90% of the cases were convicted with sentences varying from five months to more than five years in prison.² A number of appeal cases made against the Public Service Commission's (PSC) dismissal of officers alleged to have committed various acts of misconduct were also examined. The majority of these cases (96%) were dismissed by the Supreme Court on the grounds that both the PSC and the High Court had not erred in reaching their decisions. Finally, court records also indicate that fraud cases which eventually reach the courts constitute more than 60% of all misconduct cases from public institutions.³

The magnitude of bureaucratic corruption can also be highlighted by the number and kinds of complaints that reach the Ombudsman each year. In Zimbabwe, this number has been rising considerably since the establishment of the Ombudsman's Office in 1983 (Makumbe 1992:103-25). While the increase in the numbers may merely be indicative of growing awareness among members of the public and aggrieved public servants, it is also likely that part of the increase can be attributable to increasing bureaucratic corruption in Zimbabwe. In his *Seventh Annual Report* (1991), the Ombudsman makes a serious attempt to educate the MPs on the malevolence of bureaucratic depravity:

Corruption and abuse of office are the most sinister culprits generally held responsible for demeaning public service. They are two sides of the same coin. Both entail the use of or misuse or abuse of public office for personal or group gain. The only distinction between them is that corruption practices, being criminal, attract legal sanctions, while abuse of office is dealt with extralegally as an administrative delict.

It is largely the types of complaints that the Ombudsman received that help to ascertain the level of bureaucratic corruption in Zimbabwe, or to find out whether the public is increasingly feeling that social justice and economic

2 Based on a selection of 40 cases which this researcher was allowed to study for this paper. Direct citation from court records is, however, prohibited by law in most of these cases.

3 This is actually an under-estimation since the researcher was refused permission to view some of the cases from parastatals and local authorities.

development, which should be promoted by public offices, are being negated. Table 3, which summarises the cases received by the Ombudsman, indicates that complaints closely related to or suspect of corruption, and those of abuse or excessive use of authority tend to have the highest figures. 'Delay or lack of responses to applications', for example, is a major source of bureaucratic corruption since some public servants have, reportedly, been accused of 'high-jacking' project proposals submitted to government for approval and passed them on to family members and friends for implementation (*The Financial Gazette* 1992).

Table 3: Complaints Received by Ombudsman - 1989

Nature of Complaint	No. Received
Delay or lack of response to applications	396
Inattention, faulty procedures	241
Negligence and omissions	309
Inefficiency or ineffective control	61
Arbitrary decisions or unfair treatment	113
Discrimination/favouritism	37
Corrupt motive or error or wrong decisions	30
Administrative excess or abuse of authority	186
Actions contrary to law	202
Unjust/biased decisions	124
Total	1699

Source: Adapted from Seventh Annual Report of the Ombudsman

The other major complaints received by the Ombudsman, such as 'arbitrary decisions and unfair treatment', 'administrative excess or abuse of authority', and 'actions contrary to law', all have possibilities of having been committed with unscrupulous objectives in mind. Surprisingly, the highest number of complaints were levelled against the Ministries of Defence and of Education. The reason for this is partly because Zimbabwe also has another unit within government which deals with economic crimes. Efforts to obtain information from this unit were actively stymied. It may be appropriate at this juncture, to briefly discuss some of the possible causes of bureaucratic corruption in Zimbabwe.

Causes of Corruption

As noted earlier, the nature of a neocolony like Zimbabwe is such that individuals who manage to attain political and bureaucratic office tend to

scurry away from the masses towards the centres of socioeconomic concentration. The deprivation experienced by Zimbabwe's *nouveau riches* during the liberation struggle resulted in their anxiety to recover lost ground by short-circuiting rules and regulations of public office, or by breaching public ethics in order to accumulate wealth. It is generally well known in Zimbabwe that there is hardly a senior bureaucrat or politician who does not own, at least, one farm. In fact, some rapacious figures have up to five large-scale commercial farms, some of which are grossly under-utilised, while the landless and displaced masses are being harassed and arrested as 'squatters'.

A possible second cause may be the demise of the socialist ideology which the ruling party had initially vowed to pursue after independence. As noted earlier, the LHC contained entrenched clauses which were aimed at preserving the sanctity of private property as a way of protecting and advancing the interests of white settlers and international capital. Is it possible that top bureaucrats and politicians concluded that 'if we cannot beat them let us join them'? The LHC's entrenched clauses, though moaned about in public by the elite, certainly suited the class interests of Zimbabwe's emergent petit bourgeoisie. The collapse of socialism internationally thus served the purpose of effectively entombing, the half-heartedly implemented 'Leadership Code'.

The third cause is certainly the economic hardships that Zimbabwe like many other Third World countries, is experiencing. The ever rising cost of living, shortage of basic necessities, and deteriorating social amenities have tended to force some of those who have the penchant and opportunity for doing so, to adopt unethical methods of making ends meet. Inappropriate accounting and reporting procedures constitute the fourth cause of bureaucratic corruption in Zimbabwe. The inherited Westminster model of public administration, initially designed to cater for the needs of a settler minority, is not able to cope with the demands made upon it by a vastly expanded bureaucracy and the various publics.

Besides, government's excessive intervention and participation in the economy has exposed the public bureaucrat to higher levels of interface with the general public than was ever faced by colonial bureaucrats. In the fourteen years since independence, the Zimbabwean government (ZG) has expanded the national bureaucracy by creating more ministries, departments and parastatals. Little reform of the internal or organisational workings of these institutions has been undertaken. The Public Service Review Commission (PSRC) (also known as the Kavran) Report (1989) aptly observes:

The public see themselves confronted by a plethora of instructions, rules and procedures, including forms. They are too complicated and they are modified too frequently... The public expressed the need to simplify and

codify the government rules and instructions, making them easy to read and understand... It will often be better not to work upon the existing forms but to design new forms.

To date the ZG has implemented only a few of the recommendations of the PSRC. In the face of increasing socioeconomic hardships, the ZG has, however, had to bow to the conditionalities of the International Monetary Fund (IMF) and the World Bank in order to try out these institutions' structural adjustment programme (SAP). The result to date is increasing hardship for the people, and, therefore, increased bureaucratic corruption.

Lack of or inadequate supervision is the fifth cause of bureaucratic corruption in Zimbabwe. Commenting on the loss of Z\$14.6 million of state funds through corruption in 1992, a police Assistant Commissioner said, 'I think senior managers in Government should control the situation by monitoring regularly the work of their juniors' (*The Herald* 1992). The main problem with this is that sometimes it is the senior managers themselves who are more corrupt, and therefore anxious not to rock the boat in any way, lest their own misdemeanours be discovered. The Ombudsman's Report notes:

Where supervision and accountability are non-existent public officers tend to carry out their duties with minimum regard to procedures thereby exposing themselves to favouritism and partiality. Where this happens corruption and abuse of office have crept in.

Finally, there is evidence to the effect that significant numbers of bureaucrats lack the necessary training and skills to operate a fairly complex bureaucracy. The rapid democratisation of the public sector after the attainment of national independence resulted in, *inter alia*, the appointment into senior positions of individuals who did not necessarily have the requisite qualifications and skills to do the job. At the same time, training facilities have not been available in sufficient quantities thereby negating training's critical role of equipping bureaucrats with the requisite skills, knowledge and attitudes for the efficient running of national affairs and institutions.

There are obviously many other causes of bureaucratic corruption in Zimbabwe which have not been discussed in the present paper. The selected causes, however, serve the purpose of underlining the fact that there, indeed, is a problem which needs urgent rectification in the young nation. Solutions do not come easily, but there must be serious attempts at solving this problem.

Proposed Solutions

Some of these have been dealt with already, but the few that are mentioned here may need more discussion than is possible in this present paper. It is also a fact

that each proposed solution has its own attendant problems and inhibitions, or it spawns new problems which may need to be solved. The first possible solution may be for the ZG to take seriously some of the PSRC's recommendations regarding reforming the public service. Several other reviews have also been undertaken for parastatals, and their recommendations need to be examined and, if found feasible, implemented speedily. Second, there is a real need to improve public officials' remuneration and other terms and conditions of service. It is unlikely that the ZG can afford to offer public servants such high salaries and fringe benefits that corruption will die a natural death. But salaries and perquisites can be of such a reasonable quality and quantity that fairly 'normal' bureaucrats will not need to bow to the enchantment of corruption to survive.

A possible third solution may be to create an anti-corruption commission on a permanent basis. It is a well known fact that commissions of inquiry, though useful in exposing maladministrative practices, rarely ever have the requisite 'teeth' to handle cases of bureaucratic corruption. There is need for an independent body of skilled and committed public figures who will not only carry out their own investigations into cases of unethical behaviour, but will be able to invite the general public to report such cases openly or anonymously. While it is possible that some of the members of such a body may themselves become corrupt, there is also a good chance that they will do the nation some good in exposing and punishing the festering situation of corruption in Zimbabwe.

There are already several measures being used to deal with the problem of bureaucratic corruption in Zimbabwe, but they do not seem to be winning the battle. The Parliamentary Public Accounts Committee has done a sterling job in disclosing bureaucratic mismanagement of public funds. But this Committee is impaired by the lack of meaningful authority to prosecute the culprits:

The Committee has evidenced zeal and competence in fulfilling its tasks, and gives Parliament substantive reports which are subjected to extensive parliamentary debate, but a year later equally critical reports... are forthcoming, evidencing blatant disregard for the reports of the Auditor-General and... the Committee and equal disregard for the concerns of the Legislature (The Financial Gazette 1992).

The Auditor-General's attempts at dealing with financial mis-management, as noted above, have also not resulted in any solution to the corruption problem. Indeed, during parliamentary debates, portfolio ministers actively defend the actions of their subordinates rather than allow Parliament to punish them for their mis-deeds. For example, Table 2 indicates that, of the eighteen public officials accused of 'overspending', not even one was penalised in any way.

The legal system in Zimbabwe should also be urged to impose more severe sentences on convicted corrupt bureaucrats. This will be a useful deterrent to other public bureaucrats in the long-run. Further, malefactors should be made to compensate or reimburse society in real terms even if it means selling their private property in order to do so. Corruption must be projected as excessively hazardous and deleterious to public figures if it is to be diminished or terminated in Zimbabwe.

It was noted earlier that one of the major causes of bureaucratic corruption in Zimbabwe is the government's excessive involvement in The national economy. It is the view of this paper that this creates an atmosphere conducive to corruption. Thus another possible solution to the problem may be a reduction of government controls on the economy and a relinquishing by government, of some aspects of the economy to the private sector. To this end, the majority of existing parastatals should be privatised, or allowed to negotiate joint venture arrangements with private sector organisations. This must not be taken to mean that there is no corruption in the private sector in Zimbabwe. The essence of the matter is that the above arrangements are likely to significantly reduce the financial burden that currently falls on the Zimbabwean tax-payer in subsidising corruption infested parastatals which make annual losses amounting to hundreds of millions of dollars.

Conclusion

However defined, bureaucratic corruption is a malady which has serious negative consequences for its perpetrators, the government, and the public as a whole. It is, however, a universal problem rather than a problem unique to Africa and the Third World. To the extent that African and other Third World countries have severely circumscribed development and public resources, the problem of bureaucratic corruption tends to have, or seems to have, more ravaging consequences than it does on countries that are better endowed in these resources. It is not necessarily correct to assume that bureaucratic corruption is so pervasive in emergent societies because it is a societal norm. Rather, the legacies of these societies seem to play a major role in determining the role of the state in conflict resolution among elements of class, culture, social and economic interests. Thus, to the extent that the colonial legacy has defined a weak state for most emergent nations, and to the extent that, in most African countries, the state has been privatised or personalised, its role in being an impartial arbiter in cases of abuse and mis-use of public resources is severely limited.

Having lost so much time in prisons, in exile and generally in limbo during the liberation struggle years, Zimbabwe's petit bourgeoisie scrambled for the settlers' and international capital's left-overs by violating public ethics to accumulate wealth in the shortest possible time. The attainment of intra-elite cohesion, culminating in the signing of the Unity Accord of 1987, coupled with

the collapse of hitherto unimplemented socialism, essentially put an end to all forms of hypocritical governance and created a field day for corrupt bureaucrats. The pervasiveness of the problem is manifest in the inclusion into its tentacles of law enforcement agents, so that the popular police training aphorism: 'every civilian is a potential criminal' can now be inverted thus: 'every policeman/woman is a potential criminal'. In Zimbabwe, so is every public servant or bureaucrat

References

- Agarah, T, 1990, 'Checks and Balances of Bureaucratic Excesses and Corruption in Nigeria: An Assessment of the Public Complaints Commission', *African Administrative Studies*, No. 35: 27-44.
- Aina, S, 1982, 'Bureaucratic Corruption in Nigeria: The Continuing Search for Causes and Cures', *International Review of Administrative Sciences*, 48.1: 70-76 (70).
- Caiden, G, E, and Caiden, N, J, 1977, 'Administrative Corruption', *Public Administration Review*, 37.3: 306-307.
- Dwivedi, O, P, 1978, 'Public Service Ethics', *International Review of Administrative Sciences*, p.8.
- Gould, D, J, 1980, *Bureaucratic Corruption and Underdevelopment in the Third World: The Case of Zaire*, Pergamon, New York.
- Jabbara, J, G, and Jabbara, N, W, 1983, 'Public Service Ethics in the Third World', in K, Kernaghan and O, P, Dwivedi, (eds) *Ethics in the Public Service: Comparative Perspectives*, International Association of Schools and Institutes of Public Administration, Brussels. 131-172.
- Makumbe, J, Mw, 1990, 'The 1990 Zimbabwe Elections: Implications for Democracy', in Mandaza, I, and Sachikonye, L, (eds) *The One-Party State and Democracy: The Zimbabwe Debate*, Sapes Trust, Harare, 179-189. (180).
- Makumbe, John Mw, 1992, 'Economic Crisis and Administrative Incapacity in Zimbabwe,' in Kaarsholm, P, (ed) *Institutions, Culture and Change at Local Community Level*, International Development Studies, Roskilde University, Denmark, 103-125, (119).
- Report of the Public Service Review Commission of Zimbabwe, Republic of Zimbabwe, 1989, Volume 1 Main Report, Harare, p. 18.
- Seventh Annual Report of the Ombudsman, Republic of Zimbabwe, 1991, Harare, The Report covers the period January to December, 1989, p. 64.
- Southern Africa Political and Economic Monthly (SAPEM 1990) Editorial, 'Zimbabwe's First Decade: What of the Next?' 3.6: p.2.
- Stoneman, Colin and Cliffe, Lionel, 1989, *Zimbabwe: Politics, Economics and Society*, Pinter, London, New York, p. 81.
- Sunday Times*, 1992, 9 February.
- The Financial Gazette*, 1992, 25 June.
- The Herald*, 1992, 6 October.
- United Nations Economic Commission for Africa (ECA) and the African Association for Public Administration and Management (AAPAM), (1991) *Ethics and Accountability in African Public Services*, Senior Policy Seminar, Arusha, Tanzania, pp. 7-8.

* Lecturer, Political and Administrative Studies, University of Zimbabwe, Mount Pleasant, Harare, Zimbabwe.

Population Policies and the 'Creation' of Africa

Tola Olu Pearce*

Résumé: *Cet article cherche à évaluer l'impact des politiques de population sur les définitions de la vie et de la culture africaines. Le 20^e siècle est entrain de se terminer sur une importante activité concernant les négociations en cours sur les identités ethniques, nationales et culturelles au plan mondial. Les politiques de populations ont eu tant qu'activités de recherche envahi ces activités où l'on discute du passé et de l'avenir de l'Afrique sur la base des théories de la modernisation et des plans de développement. Les discussions portent sur 3 groupes principaux: les femmes qui sont les principaux cibles des discours sur la population, les hommes et les intellectuels africains. Même si les groupes se redéfinissent à l'intérieur des frontières nationales, un courant également très fort se définit comme membre du continent.*

Introduction

Before the mid-1970s, most of the African nations resisted global pressures, which had been rising for two decades, to institute population policies. In 1974, only 6 nations (Egypt, Tunisia, Kenya, Morocco, Ghana and Mauritius) had developed official policies. Many remained pronatalist (Sudan, Ethiopia, Somalia, Tanzania, Gabon etc.) arguing that more people were needed to develop national resources, to absorb the cost of building infrastructure and offset problems emanating from low densities. For instance, as late as 1980, a population density of 18 per sq km was reported for Tanzania and 13 per sq km for Africa as a whole, compared to 326 per sq km and 96 per sq km for Great Britain and Europe respectively (Egero 1980). However, the anti-growth establishment, originating in the USA but now working with the United Nations and national governments, saw population growth rates in Third World countries as unsatisfactory and inimical to resource conservation and future quality of life. Having gained some success in Asia between the 1960s and 1980, neo-Malthusian pressure groups turned their attention to Africa and the 1980s proved to be a turning point in the battle for population control. Thus according to ECA, between 1975 and 1990 most African nations accepted the idea to develop official policies. By 1992, only Botswana and Zimbabwe had not drafted policies, although both had evolved strong family planning programs (ECA 1992).

Although population policies developed by different African nations contain comprehensive statements about government plans to alter

population size, composition, health, growth rates and distribution, the overwhelming emphasis has been on growth rates and population control. The theoretical position underlying each document and guiding its implementation has been one which sees people (volume) as the cause of poverty and an obstacle to development. By the 1960s, the 'development' model had been accepted in Africa and was applied to different sectors of society. As a general perspective, development merged the theory of evolution with faith in progress and an emphasis on accumulated wealth. For Western societies where the process was said to have originated, it was seen as an endogenous phenomenon which could be analysed and implemented elsewhere. In other words development could occur in non-Western societies through planning after 'knowledge' had been distilled from Western experience. The diffusion of Western cultural phenomena became central to the process of development in Third-World nations (Afonja and Pearce 1986).

When applied to the population field, development or modernisation perspective argued that the demographic transition, which had occurred in the West, could be duplicated in Third World nations and ensure a rise in standards of living. Given the role that diffusion was expected to play in the modernisation of non-Western societies, massive borrowing of materials, technology and ideas was advocated to reduce growth rates and forestall the predicted explosion of the population time bomb. Family planning programs and biomedical contraceptive techniques became the centre pieces of population control policies and development strategies. Thus population control policies were used as the new development strategy, family planning became the instrument of implementing these policies and women became the main targets of contraceptive service points (Pearce 1991).

In its own review of the activities of African governments, ECA noted that even though its member states reported that they perceived population mal-distribution as a more serious problem than growth rates in obstructing development, much more effort was expended to alleviate the latter problem (ECA 1989). Thus fewer strategies and measures were developed (e.g. day care, provision of comprehensive social sensitivity, migration assistance, employment/housing subsidies etc.) to address other population issues, many of which are closely tied to problems of rural development and the empowerment of women. Rather, emphasis has been placed on setting (and resetting) targets for reducing total fertility rates, growth rates and increasing contraceptive prevalence rates. For example, growth rates of 2.5%, 3.4%, 1.75% and 2% by the year 2000 have been set for Kenya, Zambia, Ghana and Nigeria respectively (ECA 1992; National Commission for Development Planning/Zambia 1990; Federal Ministry of Health/Nigeria, 1988). Similarly, contraceptive practice has been set at 40%, 30%, 65% and 80% respectively for the above-named nations. In line with the new policies, almost identical

family planning programs have been introduced across the continent by private and government agencies. These include clinic/hospital-based and community-based distribution systems, social marketing programs and projects to extend supplies at place of work, day care centres and so forth.

This paper will look at the ways in which population policies have played an important role in the ongoing debate about African identities and culture. Presently, Population Studies draw together a wide variety of concerned groups representing international, national, community and household interests. Thus, given the interlocking concerns of Western and African governments, demographers, Western and non-Western NGOs, UN agencies, feminists, local lineages, women, environmentalists and many others, input into the discourse has been substantial. The population debate has involved differentially actors who are both inside and outside of Africa. In dealing with the construction of Africa, this paper will be limited to the impact of the population discourse on Africans. Three groups will be considered. These are: the target population of (largely rural) women; males (representing the patriarchal dimension); and African intellectuals. Even though membership in each group is not mutually exclusive, each will be dealt with separately for ease of analysis.

The Creation of Africa

The idea that the peoples of Africa comprise one distinct subset of humanity has a long history and many definers. According to Curtin (1964) by the eighteenth century people from Africa had already been designated collectively as belonging to the Negro race and a collective image of 'the African' had been formed by European travellers and scholars. Over the eighteenth and nineteenth centuries numerous perspectives and theories developed to explain African culture or Africans, as a separate group of humans. Negative images created by Europeans were challenged to some degree at the turn of the century by African American scholars and activists of the Pan African movement (Duignan and Gann 1984). After the second world war, and particularly during the struggle for independence and establishment of post-colonial governments, African scholars and public officials sought to define various dimensions of 'African' culture (Appiah 1992). Indeed one important debate during the immediate post-colonial era was the self-serving argument of politicians attempting to legitimise one party states. It was alleged that the competitive multi-party system was alien to the African mode of political conduct, that social classes were not part of life on the continent and that government by debate and consensus under one political umbrella was the African way of life. Since the independence decade, academicians have increasingly felt the pressure to define Africa as a supranational entity with a distinct identity, involving a philosophy, religion, music, family style and mode of solving human problems (An-naim and Deng 1990; Mazrui 1980; Soyinka 1976; Wiredu 1985). At the same

time, intra-continental organisations are constantly being formed. Intergovernmental economic associations on the continent are now more than 200 not to mention health or academic networks. For instance, membership criss-crosses among nations in ECOWAS, OAU, SADIC, ECCAS, PTA, CEAO, UDEAC and the African AIDs network (Lancaster 1991).

None of these organisations however has dampened interest in other social, ethnic, and national associations in Africa. These activities are also part of larger global trends which mark twentieth century negotiations about the other, self and conflicts over economic and/or cultural domination (Comaroff and Stern n.d.; Tomlinson 1991). Two arguments have become important in the present discourse on identity formation. The first is that identities are constructed and fluid over time rather than given and unchanging (Appiah 1992; Vail 1988). Closely tied to this perception is the view that power relations remain central in the policies of constructing identities and making them stick. In the dense interaction between insiders and outsiders the ability to self-define is empowering as much as the inability to create an identity or reject negative definitions are dis-empowering (Friedman 1992). Thus Friedman (1992) has argued that there is a growing area of contestation between insiders and outsiders in identity creation. Appiah (1992) has also noted that the management of identities is important for the ways in which interests/needs are portrayed, given credibility and undergird programs for change.

The Work of Population Data

In order to understand population dynamics and the extent to which things need to be changed, or the extent to which programs might be viewed as successful, massive data have been collected on African nations over the past 30 years. This includes population, health, educational and other types of statistics. In addition, data collected earlier by historians, anthropologists, philosophers and others have often been used. At the core of this data collection is the concern to find ways in which African states can be assisted in modernising along the path already passed by Western nations. Therefore in terms of this overall project, data have been compiled to develop models of and models for life on the African continent. In so far as the expected features of a modern society have already been outlined, the level of development of any society or any region within a society is presumed to be assessable at any time. Also, the degree to which a country is resistant in responding to development strategies can also be evaluated.

The end product, modern nations with small families and slow rates of population growth, has been difficult to achieve even though there have been pockets of success (particularly in Northern Africa). There is growing exasperation outside the continent, especially since the collapse of the

socialist block and the loss of interest in Africa as a strategic region in the cold war. Aid going to Africa is now seen as something being thrown into a bottomless pit. It is believed that by the year 2000 for Africa, 'poverty is expected to increase significantly, even with optimistic assumptions about policy reform, aid and world economic conditions' (Callaghy 1991:45). Callaghy admonishes that Africa must realise 'that it is indeed a self-help international system and that resources will flow only to those who help themselves' (p. 49). But perhaps the history of colonial interaction with Africa has also taught that resources have flowed to those who were able to help themselves to the resource of others.

Nonetheless, there has been continued criticism of the development model in Third World nations. According to underdevelopment theorists, the long-standing unequal interaction with the developed world has inhibited the accumulation of wealth within regions such as Africa. Rather than developing, such areas have been undermined and underdeveloped. For Africa specifically, Amin (1972) has argued that the degree of distortion in the various economies precluded modernisation along Western lines. For Wallerstein (1991) all theories which focus on the nation-state as the unit of development have misconceptualised the problem. Data that compare nations or regions within nations fail to see that the unit of development is transnational and one in which different regions of the world perform different roles. The capitalist world economic system rather than individual societies is the unit which is actually developing.

According to Wallerstein (1991:90), 'there is a worldwide allocation of economic activities (and hence of occupational roles) which is unequal and hierarchical. We speak of this today as the core-periphery axial division of labour in the world economy'. Those on the periphery can therefore never really catch up. There have been good and bad periods for the unit as a whole. Now that there are no more frontiers, people at the periphery feel the shock of any economic crisis severely. Thus 'in periods of world economic contraction, whole peoples can be pushed back into forced autarky and left to survive as best they can ...' (pg. 91). Because the system has reached its geographic boundaries, Wallerstein basically posits the working of a zero-sum game in which any improvement for one set of actors diminishes the status of others. Given this scenario the model held up for African states as the outcome of following development schemes is unattainable. The form in which most data are being collected entrenches the image of failure or minimal progress.

The data generated about population dynamics over the past 30 years from which population policies drew a sense of urgency and crisis are vast, and overlap substantially with health material. As a discipline, demography was established and legitimised as the scientific study of population issues from the 1950s onward because of the specific interest in coming to grips

with the population question globally (ECA 1989; Freedman and Isaacs 1993). For Africa, most of the population and health statistics have been disturbing. Since the onset of the economic recession the picture has been particularly dismal. Africa is the continent with the fastest growing population (3.3 per annum), the highest total fertility rate (6.5), the highest rate of urbanisation (over 5% per annum), maternal mortality rate (640 per 100,000 live births) and infant mortality rate (99.8 per 1000). The average life expectancy is merely 55.5 years and annual productivity is very low. Overall output grew at only 2.3% in 1991, a downturn from the 3.2% of 1990 (ECA 1992a).

While some scholars query the manner in which national statistics are often collected, the major concern is with the presentation and interpretation of much of the data. The 'deficit' image of Africa comes as much from the manner of presentation as from the statistics themselves. As Williams (1992) has noted, a lot of the information is descriptive and ahistorical without sufficient reference to the external and internal patterns of interaction which set in motion or escalate poverty and low status. Superficial references to 'endemic' poverty or unyielding 'traditions' (Goliber 1989) become misleading when they contribute to images of abnormal resistance or unique fixations. Africa's problems are no longer perceived as reflecting climate, race or biology, as in the past (Curtin 1964) but resulting from unrelenting social practices. In so far as the 'development' thesis asserts that the position of non-Western people 'can be transformed, provided they are educated in the skills necessary to act in certain ways' (Wallerstein 1991:88) and develop certain cultural practices, the population perspective is merely a subset of the general modernisation thesis. The root of the problem is seen as residing in the characteristics of the disadvantaged rather than in processes of interaction.

It is also important to add that the new emphasis of a technical solution (contraception) to deep-seated economic, environmental, health and political problems places poverty stricken families in a double bind. To limit births substantially in the face of high (and for many worsening) mortality and morbidity rates presents increased risks for child survival and old age security. At the same time it can be argued that limiting births might help improve the quality of life of those already born. Oni and McCarthy (1990) have suggested that some of the reported increase in contraception may merely be 'crisis-led' behaviour influenced by present economic frustrations. They may not be as far-reaching as contraception generated by more fundamental and positive alterations in people's socio-economic well being.

The frenzy with which data are being collected or interpreted and population dynamics monitored in Africa, is itself a problem. Petersen's (1981) remarks on population activities among non-Western populations is quite relevant for Africa. The push for information is tremendous, and often

irresponsible conclusions are drawn from questionable charts and statistics. In addition, material from a single nation or small region within a nation is often wrongly used to discuss or predict patterns of behaviour for whole populations or vast areas.

When predictions do not materialise, the continent is left to bear the negative image of confusion and crisis. Thus, the confusion that is sometimes in the data is easily transferred to the continent by any one plowing through the piles of information. There is clear anxiety that Africa is different and resistant to the demographic transition. At best, a different pattern for transition may occur if enough effort is exerted (Caldwell *et al* 1992). However, since the transition itself is believed by many to have been differently executed in Britain, France, Japan and other advanced nations (Egero 1981; Pradervand 1974), one must enquire whether or not there is a single model of population change from which Africa is to be viewed as deviant? At one level, the population discourse is less about 'development' but more about defining populations, safeguarding resources (now defined in global terms) and containing the unwanted spill-over of disease-prone populations (Pearce 1991).

The View on African Populations

Women in their Reproductive Years

Women are the most obvious group engaged by population policies. ECA (1989:68) has reported that 'fertility policies should be targeted to women and should be based on an understanding of the role of women within the family and the larger framework of society. Of course the policies should also take men into account'. Thus international and national governments targeted women and sought to influence female behaviour within the context of 'family life' and societal framework. The definition of these contexts however often differ for different interest-groups or are manipulated differently by the same group at different points in time. Nonetheless, from the outset, gender and family interests were central.

In a country such as Nigeria, official interest in population control had initially been lukewarm in deference to patriarchal and religious concerns and when policies were developed the initial attempt was to lock women in the nuclear model of patriarchy by requiring them to obtain permission of husbands before visiting family planning clinics. This was then followed by attempts to by-pass all patriarchal familial groups (lineage, or nuclear-units) and reach women directly (Pearce 1992). Bleek (1987) has also analysed the ways in which Eurocentric models of the family, households and marriage conflicted with those of matrilineal societies such as the Akan of Ghana. He argued that, as instituted, family planning programs could not be accepted by women as measures to improve the quality of their lives, family health or

bring about female emancipation as some Western interest groups (e.g. medical, feminists) had theorised.

Women's responses to these programs have been influenced by a wide variety of factors including the cultural context of bearing children, raising them, definitions of marriage, economic responsibility for offspring, the economic crisis, child mortality, personal financial solvency and so forth. This overall complex of interacting phenomena did not correspond to the simplistic model on which programs had been developed. Women were in addition, often quite aware of the patriarchal models imposed upon them and resisted. For example, they sometimes obtained the signatures of other males or were accompanied to family planning clinics by some male other than their husbands. In Nigeria, women protested the policy bias which focuses on the number of children for woman. The privileging of males did not go unnoticed in a program which advises four offspring per woman and age limits of 35 and 60 years for females and males respectively.

Much of the effort in the contraception distribution programs of the early 1980s was geared to capturing the interest of illiterate, married woman in the rural areas where 60% to 80% of African women live and work. These women have for some time been portrayed as hard working, low status, 'providing' mothers. With the mountain of statistics on the volume of disease and death in their lives, the language of health and improved status has permeated population policies. Thus good health, emancipating and few children juxtaposes illness, uncontrolled breeding and harassed motherhood in advertisements and posters on contraception. The message is that with fewer children women can begin to expect a reduced burden in productive and reproductive work.

However, in reducing the production of offspring, women are released for other work. At the community level, female labour is important in building local facilities (e.g. schools) and the success of other programs (e.g. health). Now that women are to be more 'consciously' brought into social development programs, the more successful contraceptive clinics become the more energy is left over for development projects. During the 1980s attention was turned to establishing projects at the 'grassroots' level — building cooperatives, health, income and educational projects. Several African States (Nigeria, Kenya, Zambia, Tanzania) embraced the concepts of popular participation, decentralisation and joint government/local community development efforts, as 'take-off' became increasingly problematic. Women became a major target for community programs and the amount of time, energy and effort needed from them rose (Giorgis 1986). More recently, there has been a flood of non-government and other private organisations attempting to organise women on every conceivable issue. With smaller families as the norm, any extra energy left from normal roles can be diverted to other activities. Basically therefore, women's bodies are being captured in

two ways to bring about 'development': first technologically, to facilitate the demographic transition (as a dimension of modernisation); and secondly, physical energies are needed to rebuild communities, stop the economic downturn and hopefully modernise.

Not only is the family expected to be small, but the meaning of children, wealth and family responsibilities are expected to change. In other words many dimensions of family life will be altered. To begin with, life within many agricultural communities in Africa revolves around the fact that children and goods (the good things in life) are perceived as existing on the same side of the fence. The two have remained closely intertwined. However, economic and social changes in the Western world have for long resulted in the issue being posed largely in terms of children or goods. The direct and indirect cost of each child are seen as important considerations for the modern household. While ideally, the home is considered to be more child-centred than in the past, increasingly couples decide to forgo childbearing and its costs. This required attitudinal change towards children has been debated with respect to non-Western societies. For Africa, it has been suggested that measures which will increase the cost of offspring and reduce the demand for children are necessary. The system of non-crisis fostering whereby the cost of raising children is shared among extended family members, has been targeted as one practice which reduces the demand for contraceptive services. In addressing the issue of stimulating local demand for contraceptives, Demeny (1992) suggests the need to develop several social and legal measures which would 'place on parents the major financial responsibility for raising their own children, including the cost of education and health care' (p. 329). Even though economic developments have led to an increase in the exploitative dimensions of fostering, the new measures will definitely have an impact on the connections between members of the large family groups and the role of children in cementing relationships. Thus, not only is the size of families expected to change, with population control, but the interconnectedness of the extended family is also targeted. The family of the future is expected to resemble more closely the Anglo middle-class model.

The Male Connection in Population Control

The exchange between population policy/control advocates and African males has operated at several levels. It has been both direct and indirect. At one level there is the direct communication and confrontation with male-dominated patriarchal states. With the exception of two national governments, all African States have capitulated to the population control lobby. At another level, there are the males in the general population who surface as heads of households/extended families, husbands, boyfriends and community leaders. Much of the discourse here has been indirectly based on the more direct focus on women, although there is a growing interest in

focusing on men directly. However, whether the focus is the state or household, the goal has been to obtain easier access to women within these enclaves (especially since much of the early interest was on married women). In terms of the information needed to alter women's behaviour, it became clear that what transpires within households (decision-making, patterns of income expenditure on children, migratory behaviour, etc.) is important for program planning and data analysis. These academic pursuits will be discussed below, although they do engage the activities of men (as well as women).

At some point in the argument over the causes of failure to develop, post-colonial governments are apportioned blame by scholars of all persuasions. Even though state apparatus grew to be large and has been involved in all aspects of development activities, it was simultaneously perceived as weak, non-virile, impotent, increasingly seen as illegitimate and unable to protect or provide for its citizens (Davidson 1992; Hyden 1986; Tekle 1990; Nyong'o 1987). These problems have been well documented for the post-colonial era, but Ekeh (1990) suggests, in an insightful piece, that the inability of African States to improve the life situation of their citizens and their wanton indifference welfare, began as far back as the slave trade era. In the post-colonial period and particularly after 1970 economic problems intensified after the decline in the price of exported produce. African states began a new round of seeking external public and private assistance to salvage the situation.

To date, the response has been direct and consistent and can be summarised in the views underlying the Structural Adjustment Programs. The belief is that states should reduce their role in the economy, that more aid is necessary and population control must be a major part of development. In so far as the state was declared incompetent, earlier official resistance to family planning was set aside and the contraception programs moved forward. The contraceptives to be used were the 'modern' biomedically developed ones since all indigenous methods (except abstinence) were classified as 'inefficient' (as are some modern contraceptives). Altogether, the involvement of the state in failed attempts at development entrenched the perception of impotency.

Beyond the state, the activities of African males were of course of interest. Concern to define the African male has been a long-standing project in the West. Specifically, during the colonial period, this preoccupation reared its head in different ways and in different places. In her work on the colonial encounter in Kenya, White (1990) argues that 'long before Mau Mau, colonialists had put men to work, in long and short trousers, depending on the job, and legislated what they would earn and where they might reside with their wives'. Beneath the rhetoric of social control, these were attempts to create an African masculinity that mirrored a flattening vision of the

officials' own maleness (p. 3). She points out that part of the Mau Mau struggle was an effort to recapture 'the allocation of family life', gender roles and definitions within the African sphere of control. Similarly, Auslander (1993) notes that much of the colonial discourse on South Africa was directed at controlling the male. Here images of the Zulu woman as resourceful, stable and more reliable than the male, were used to suggest that it may be more profitable to look to the female to rise to the situation, in times of crisis, where the male has failed.

Such imagery speaks directly to population concerns as presently constructed. In his discussion, Auslander (1993) draws attention to one particular drawing available during the colonial era. It is one in which an 'African woman in modern dress' is manipulating a puppet dressed as a Zulu male warrior complete with spear and shield. As noted, the male is under control and cut down to size. But it is also relevant that the Western instrument/technology is in the hands of the woman. This is presently the hope of population control advocates — both the male and the continent can be controlled if Western technology is put in the hands of women. From this perspective, the issue is one of both controlling and bypassing the male.

The Situation of Intellectuals

So far, the discussion on males and females has been conducted without reference to any major divisions. Yet within African societies there are deep class divisions and definable segments within the classes (Markovitz 1977). Given these realities, a review of the population can not overlook the position(s) of African academics and intellectuals.

By and large, this group is part of a larger middle class much of which is closely linked to the state in terms of the civil service or 'public servants' position of its members. Universities and research institutes have been government-funded and controlled. As public officers on fixed salaries, this section of the middle class has felt keenly the shocks of the economic downturn and is often locked in battles with the state over its inability to guarantee security, resources or allow institutional autonomy. At the same time, intellectuals have benefited from academic structures as originally designed by the colonial regimes. This situational ambiguity has often manifested itself in the contradictory and ambivalent nature of attitudes and intellectual production. Thus, throughout Africa there are scholars who have successfully challenged both Western scholarship and national governments. The list of exiles and imprisonments is lengthy. At the same time, there have been serious debates over the inability to break out of the moulds cast by the West or to challenge the modernity discourse (Ekeh 1990; Maja-Pearce 1992).

Within the population policy/control debate, the situation of being middle class and non-Western is registered in the tensions exhibited in the

group's participation in the dialogue. This situation is similar to, though not identical with, the dilemma of the black bourgeoisie in the United States during the initial birth control controversy of the 1920s and 1930s. According to Hart (1993) African-American intellectuals vigorously debated the issue of contraception and scholars such as Dubois advocated family planning as a method to uplift the 'race' and ensure progress. However, in America there have always been suspicions of a genocide plot and increasingly so after the testing procedures used in producing the 'efficient' contraceptives. There is anxiety over the genocide agenda of population control policies in several African nations, particularly in South Africa where the racial issue is more immediate. Klugman (1990) discusses the cynicism within the African population over a population development program which is obviously a 'control' program aimed at reducing the growth rate of the black as opposed to the white population.

Despite this position, there are those who believe the rapid distribution of contraceptive technology is critical if only to stop the carnage related to pregnancy wastage and death. Here, the medical profession and other healthcare providers are in the forefront, because on a personal and intimate level they are overwhelmed by the hourly death toll and crippling of families. Recently the Society of Gynaecology and Obstetrics of Nigeria (SOGON) published the following statistics in their report on *Safe Motherhood Initiative in Nigeria* (1990): While Nigeria has about 2% of the world's population, it contributes to 15% of global maternal deaths. About every 10 minutes a woman dies from pregnancy or childbirth! Contraception is advocated to save the lives of mothers and infants and it remains a compelling argument amid the horrors health professionals must witness daily.

Nevertheless, it is well known that as (advantaged) professionals, physicians have resisted the restructuring of medical education and health services which could address many of the problems they encounter at work. With few exceptions, the socio-political models of health and disease carry little weight within the biomedical stronghold of medical schools in many African nations.

Similar tensions exist among social scientists. Even though social scientists have generally been the bridge via which Western (development) models have found their way to each village, many have consistently sounded an alarm (Amin 1976; Alubo 1985; Chirimuuta and Chirimuuta 1989; Mburu 1992; Onimode 1988, etc.). Furthermore, feminists in Africa have focused on the tensions existing between concepts such as birth control and population control. Arguments are in favour of the former concept which is seen as addressing the issue of female control of reproductive functions. It also marks a reversal in the use of the two concepts as originally positioned within the USA population lobby (Duden 1992) where

the term 'birth control' was controversial right through to the 1960s because it was associated 'with a radical history and, many claimed, immoral overtones' (Thomas 1993). At the same time, African feminists are challenging the Western language of individual rights when whole communities are still unprotected or without the basic necessities (Petchesky and Weiner, 1990). At times the neglect of women's health in the distribution of contraceptives has been taken up (Ogbuagu 1985; Pearce forthcoming), even though such attention only skims the surface.

The position of African intellectuals is exemplified by the situation of ECA. As an United Nations organisation it has been charged with handling the population control agenda on the continent. Since the early 1960s, it has explained, monitored, and analysed population trends in member states and the continent as a whole. In response to the World Population plan of Action (1974), the African based Kilimanjaro Programme of African Population and Self-Reliant Development (1984) was produced by ECA. While on the one hand ECA takes its general perspective on the 'population problem' from the international approach, under the leadership of Adebayo Adedeji it vigorously denounced Western perspectives on paths to 'development' for the continent. In opposition to the Structural Adjustment Program it championed a counter viewpoint with its Lagos Plan of Action (1980) which urged that export-led economies will never solve Africa's problems. Intra-regional cooperation, self-reliance and the retention of Africa's resources were posited as the way forward. The tension in its own linkages with the dominant international forces, the reproduction of its own existence and its interest in African 'development' strategies are repeated again within the social sciences across the continent.

Concluding Remarks

This paper has taken as its central concern the discourse on population control existing between different categories of Africans and outsiders as well as within Africa. The development of population policies involve both knowledge of and knowledge for Africa. Thus the construction of what Africa is and ought to be in the 'modern' era underlines the task of these policies. With the diversity of disciplinary input in creating population information (which has been used to urge the establishment of policies and monitoring their implementation) population control and the distribution of contraceptives go beyond the issue of population control. All aspects of life on the continent (the meaning of children, the density of family life, marital relations, educational process etc.) are up for reconstruction and streamlining. Population policies, based on the demographic transition thesis are one strategy in the overall development objective. While at one level collated statistics refer to 'African' dynamics, much of it is collected within the boundaries of nation-states which remain questionable entities for understanding the flow of activities (Wallerstein 1991). The inability of

states to redress many of the problems data uncover has also heightened the fear that nothing seems to work in Africa. As Ekeh (1986) notes, we can not calculate the amount of damage done when aspects of cultures are pulled along at some one else's pace, especially as the present network comprising the international/external order has become dense and restrictive.

The implications of this population debate were also reviewed for three categories of people on the continent. These were women as the target population, men in their relationship to women and intellectuals. In creating images of and involving these groups in a variety of ways, the population discourse is now an important site in which dimensions of African culture are being negotiated. On the population issue Africa is referred to as a region apart, as an area that must be brought under control. So far it has proved very 'resistant' given the backlog of modernisation strategies. Finally, it is important to realise that as part of the healthcare delivery system, imported contraceptive technology increases dependency in terms of future supplies.

References

- Alubo, S, 1985, 'Underdevelopment and the Health Care Crisis in Nigeria', *Medical Anthropology*, Vol 9, No. 4. pp. 319-35.
- Amin, S, 1972, 'Underdevelopment and Dependence in Black Africa - Origins and Contemporary Forms', *Journal of Modern African Studies* Vol. 10, No. 4, pp. 503-24.
- , 1976, *Unequal Development*, New York: Monthly Review Press.
- An-na'im, A, and Deng, F, (eds) 1990, *Human Rights in Africa*, Washington, D.C.: The Brookings Institution.
- Appiah, K, 1992, *In My Father's House*, New York, Oxford: Oxford University Press.
- Auslander, M, 1993, A Trademark for Ac'wala: The Politics of Emblems, Commodities and 'Cultural Authenticity' in Ngoni Historical Experience. Paper Presented at the Institute for Advanced Study and Research in the African Humanities.
- Bleek, W, 1987, 'Family and Family Planning in Southern Ghana', in *Sex Roles, Population and Development in West Africa*, ed, by Opong, C. Portsmouth, N.H.: Hememann, pp. 138-153.
- Callaghy, T, 1991, 'Africa and the World Economy: Caught Between a Rock and a Hard Place', in *Africa in World Politics*, by Harbeson, J, and Rothchild, D, Boulder: Westview Press, pp. 39-68.
- Caldwell, J, et al. 1992, 'Fertility Decline in Africa: A New Type of Transition?', *Population and Development Review*, Vol 18, No. 2, pp. 211-242.
- Chirimuuta, R, and Chirimuuta, R, 1989, *AIDS, Africa and Racism*, London: Free Association Books.
- Comaroff, J, and Stesn, P, n.d. *New Perspectives on Nationalism and War*.
- Curtin, P, 1964, *The Image of Africa*, Madison: The University of Wisconsin Press.
- Davidson, B, 1992, *The Black Man's Burden*, New York: Times Books.
- Demeny, P, 1992, 'Policies Seeking a Reduction of High Fertility: A Case for the Demand Side', *Population and Development Review*, Vol. 18, No. 2, pp. 321-332.
- Duden, B, 1992, 'Population', in *The Development Dictionary*, ed. by Sachs, W. London, Zed Press, pp. 146-157.

- Duignan, P, and Gann, H, 1984, *The United States and Africa*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Economic Commission for Africa (ECA), 1984, *Kilimanjaro Programme of Action for African Population and Self-Reliant Development*, Report of the 2nd African Population Conference, United Nations Pub.
- , 1989, *Status and Prospects of Population Policies in ECA Members*, African Population Studies Series No. 10, United Nations Pub.
- , 1992, *A Review of Assessment of Population Policies in Selected African Countries* 3rd African Population Conference.
- Egero, B, 1980, 'People and Underdevelopment - The Example of Tanzania', in *Poverty and Population Control*, ed. by Bondestram, L, and Bergstrom, S, London: Academic Press, pp. 197-211.
- Ekeh, P, 1986, 'Development Theory and the African Predicament', *Africa Development*, Vol. XI, No. 4, pp. 1-38.
- , 1990, 'Social Anthropology and Two Contrasting Uses of Tribalism in Africa', *Comparative Studies in Society and History* Vol. 32, No. 4, pp. 660-700.
- Federal Ministry of Health (Nigeria), 1988, National Policy on Population for Development, Unity, Progress and Self-Reliance.
- Friedman, J, 1992, 'The Past in the Future: History and the Politics of Identity', in *American Anthropologist*, Vol 94, No. 4, pp. 837-859.
- Giorgis, B, 1986, A Selected and Annotated Bibliography on Women and Health in Africa, Dakar: AAWORD, D, Bibliographies Series No. I.
- Goliber, T, 1989, 'Africa's Expanding Population: Old Problems, New Policies', in *Population Bulletin*, Vol 44, No. 3, pp 1-49.
- Hart, J, 1993, 'Who should have the Children? Discussions of Birth Control Among African American Intellectuals, 1920-1939', Paper Presented at Symposium on *Formations of African-American Thought*, Northwestern University.
- Hyden, G, 1986, 'African Social Structure and Economic Development', in *Strategies for African Development*, ed. by Berg, R, and Whitaker, J, Berkeley: University of California Press, pp. 52-80.
- Klugman, B, 1990, 'The Politics of Contraception in South Africa', *Women's Studies Int. Forum*, Vol 13, No. 3, pp. 261-271.
- Maja-Pearce, A, 1992, *A Masking Dance*, London, Hans Zell Publishers.
- Markovitz, I, 1977, *Power and Class in Africa*, Englewood Cliffs, Prentice Hall.
- Mazrui, A, 1980, *The African Condition*, London, Heinemann.
- Mburu, F, 1992, 'The Impact of Colonial Rule on Health Development: The Case of Kenya', in *The Political Economy of Health in Africa* ed. by Falola, T, and Ityavyar, D, Athens, Ohio, Ohio University, pp. 88-106.
- National Commission for Development Planning (Zambia), 1990, *Population Policy*, Lusaka, Government Printers.
- Nyong'o, P, (ed.), 1987, *Popular Struggles for Democracy in Africa* London, Zed Press.
- Ogbuagu, S, 1985, 'Depo-Provera-A choice or an Imposition on African Women: A Case Study of Depo Provera Usage in Maiduguri', in *Women and the Family*, ed. by Imam, A, et al, Dakar, CODESRIA, pp. 122-139.
- Ori, G, and McCarthy, J, 1990, 'Contraceptive Knowledge and Practices in Ilorin, Nigeria 1983-1988', *Studies in Family Planning* Vol 21, No. 2, pp. 104-109.
- Onimode, B, 1988, *A Political Economy of the African Crisis* London, Zed Press.
- Pearce, T, 1991, 'Women's Reproductive Practices and Biomedicine: Cultural Conflicts and Transformations, Paper presented at Wenner-Gren Conference, Brazil.
- , 1992, 'Importing the New Technologies: The Impact of Underlying Models of the Family, Females and Women's Bodies in Nigeria, Paper Presented at W.I. D'er Conference in Helsinki.

- , forthcoming, 'Health and Reproduction: Monitoring the Impact of Contraceptive Technology on Women in Nigeria', in *African Women South of the Sahara* ed by Stichto, S, and Hay, J, Essex: Longman.
- Petchesky, P, and Weiner, A, 1990, *Global Feminist Perspectives on Reproductive Rights and Reproductive Health*, A Report.
- Petersen, W, 1981, 'American Efforts to Reduce the Fertility of Less Developed Country', in *Fertility Decline in the Less Developed Countries*, ed. by Eberstadt, M. New York: Praeger, pp.337-362.
- Praedervand, P, 1974, 'The Ideological Premises of Western Research in the Field of Population Policy' in *Population in African Development* ed by Cantrelle, P, Dolhain, Belgium, IUSSP, pp.1 126.
- Society of Gynaecology and Obstetrics of Nigeria (SOGON), 1990, *Reducing Deaths and Disabilities from Pregnancy and Childbirth* A Report on the Safe Motherhood Initiative Conference.
- Soyinka, W, 1976, *Myth, Literature and the African World*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Tekle, A, 1990, 'Military Rule in Ethiopia (1974-1987): The Balance Sheet', *Horn of Africa*, Vol XIII, Nos. 3/4, pp. 3-23.
- Thomas, E, 1993, United States Support for Overseas Population Control Programs: 1959-1968, Paper for African Studies Seminars, *The Politics of Reproduction and Fertility Control*, Northwestern University.
- Tomlinson, J, 1991, *Cultural Imperialism*, Baltimore, The John Hopkins University Press.
- Vail, L, (ed), 1988, *The Creation of Tribalism in Southern Africa Studies in the Political Economy of an Ideology*, Berkeley, University of California Press.
- White, L, 1990, 'Separating the Men from the Boys: Constructions of Gender, Sexuality, and Terrorism in Central Kenya, 1939-1959', *International Journal of African Historical Studies*, Vol 23, No 1, pp. 1-25.
- Wiredu, K, 1985, 'Problems in Africa's Self-Identification in the Contemporary World', in *Africa and the Problem of its Identity*, ed. by Diemer, A, Frankfurt am Main, Verlag Peter Lang, pp. 213-222.

* Visiting Scholar, Department of Sociology/Anthropology, SUNY, Fredonia, NY, and Obafemi Awolowo University, Ile Ife, Nigeria.

The Recent Militarisation Trends in Sub-Saharan Africa

Nadir A L Mohammed*

Résumé: *Après la deuxième guerre mondiale, les dépenses militaires ont en général augmenté. Plusieurs études faites sur le rôle et les tendances de ces dépenses ont montré clairement que les pays en développement ont également à divers degrés connu une hausse importante des dépenses militaires au cours des trois dernières décennies. Même si les tendances sont presque les mêmes dans tous ces pays, l'auteur estime qu'il faut éviter de trop généraliser car ces généralisations ne tiennent pas souvent compte des conséquences économiques et politiques sur ces pays pris individuellement.*

Introduction

Total world military expenditure (ME) increased enormously after World War II both in real terms and in terms of the ratio of military expenditure to total output (military burden). It jumped from US\$287 billion in 1959 to US\$663 billion in 1985, at constant 1980 prices [see Table 1]. The superpowers' arms race, the wars in Vietnam and Korea, and the continuous intensive conflict between Third World countries, were the main reasons behind this escalation. In the late 1970s, military expenditure accounted for about 6% of total world GNP, with the burden even higher among the Less Developed Countries (LDCs) (Mohammed 1992). In the period between 1988 and 1991, however, total world military expenditure declined as a result of reductions in US and Soviet military spending which accounted for around 60% of the world total.

From 1965 to 1985 Third World military expenditure constituted about 15% of the world total but its burden was over 4% of GDP and more than 15% of total governments expenditure. Moreover, although the bulk of the military spending was by the developed countries, the fastest growth was among the poorer countries. In the same period Third World military expenditure increased faster than that of developed countries. Then the trend declined in the late 1980s but was again reversed in 1990 (Deger 1991:115-135).

This tendency gave rise to a large number of empirical studies focusing on the trends and the role of military expenditure in developing countries. These studies pinpoint the escalation in LDCs military expenditures in the post-war period. For example Deger (1982) described the rate of growth of LDCs military spending up to the mid-1970s as 'exponential', while

Table 1: Total World and African ME (1959-1985)

Year	World 1980 US\$ mm	ME Annual growth rate	African ME exc. Egypt 1980 US\$ mm	Total 1980 US\$ mm	African Annual growth rate	ME % Share in total world ME
1959	287815	---	614	903	---	0.32
1960	297744	3.45	737	1048	16.06	0.35
1961	325917	9.46	1087	1430	36.45	0.44
1962	358503	10.00	1616	2003	40.21	0.56
1963	374190	4.38	1828	2263	12.87	0.66
1964	374107	-0.02	2198	2743	21.21	0.73
1965	375174	0.29	2529	3120	13.74	0.83
1966	412893	10.05	2640	3248	4.10	0.79
1967	456510	10.56	3275	4121	26.88	0.90
1968	483839	6.00	3903	4676	13.47	0.97
1969	490999	1.48	4578	5563	18.97	1.13
1970	483853	-1.46	4852	6340	13.97	1.31
1971	482014	-0.38	5373	7082	11.70	1.47
1972	490444	1.75	5662	7335	3.57	1.50
1973	493048	0.53	6354	9096	24.01	1.84
1974	501022	1.62	8938	11666	28.25	2.33
1975	507480	1.29	11634	15901	36.30	3.13
1976	514030	1.29	12979	16690	4.96	3.25
1977	523400	1.82	13991	17273	3.49	3.30
1978	537730	2.74	13930	16109	-6.74	3.00
1979	560330	4.20	14799	16867	4.71	3.01
1980	567050	1.20	14758	16222	-3.79	2.86
1981	579560	2.21	13850	15338	-5.45	2.65
1982	615050	6.12	13931	15610	1.77	2.54
1983	631590	2.69	14222	16105	3.17	2.55
1984	642580	1.74	12869	14113	-8.02	2.31
1985	663129	3.20	12699	13879	-6.31	2.09

Source: Based on data from SIPRI *World Armament and Disarmament Yearbook* (various issues)

McKinlay (1989) showed that it was following a ‘compound interest’ rate of increase. Moreover, in a recent influential paper, Porter (1989) analysed the recent trends of military expenditure in LDCs. He argued that the data used in his analyses permit him to discern four trends sufficiently clearly to be able to call them ‘stylised facts’ of the contemporary development process: they are, first, that LDCs’ military expenditures have been rising as a fraction of GDP; second, that the capital cost component of this spending appears to have been rising relative to the operating cost component; third, that the portion of LDCs’ population serving in the armed forces has been increasing; and fourth, that LDCs military wages appear to have been rising relative to civilian wages.¹

These studies clearly show that military expenditure increased rapidly in the last three decades, and particularly in the 1970s and the early 1980s. However, this does not mean that different LDCs regions shared the same experience. This study claims that the experience of the African continent with respect to the trends of military expenditure was different. Indeed, this is even obvious from Porter’s analysis as the African countries (which constituted 35% of the number of countries included in his sample) show a decline in the growth rates of both the military burden and military wage.

Variations between groups of LDCs point to the need for a classification scheme, by which Third World countries can be divided into groups according to their socioeconomic, political, geographical and strategic backgrounds. This would then allow the examination of the trends in each of the relatively homogeneous groups separately. This study is undertaken in this spirit. It is concerned with the analysis of the determinants and economic effects of military expenditure in Sub-Saharan Africa. The next section looks at the trends in military spending in Africa. Then it focuses on a sample of thirteen Sub-Sahara African countries. The rest of the paper deals with the delineation of the recent militarisation trends of the sample.

The Trends of Military Expenditure in Sub-Saharan Africa

African military spending constitutes a very small portion of the total world’s military expenditure. It was only 0.32% of total world military spending in 1959, and it reached 2.09% in 1985. In the period between 1959 and 1977 the annual rate of growth of African military expenditure was very high, and exceeded the growth rate of total world military spending throughout the period. By 1978 however, total African military expenditure and the ratio of African military expenditure to total world military expenditure

1 There are some problems with Porter’s analysis; the sample used is very small (48 countries only); and within his sample there are considerable variations between LDCs regions.

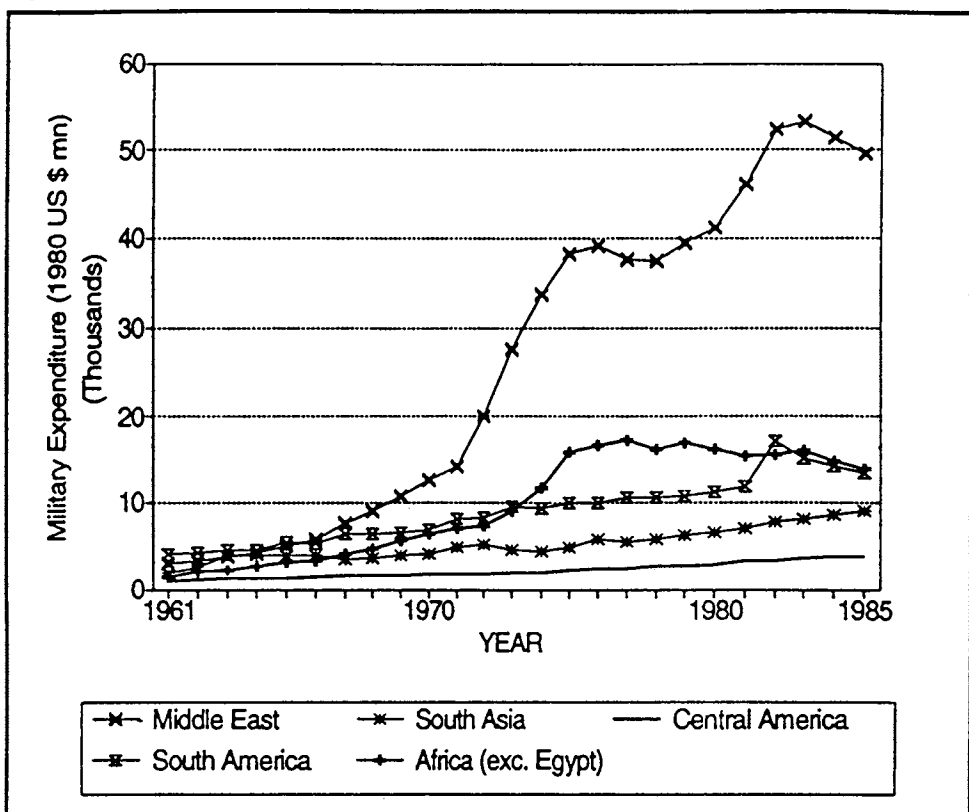
flattened out [see Table 1]. Nevertheless, military expenditure in absolute terms is still high and its burden on individual countries is also high, but, as Figure 1 shows, reductions in African military spending started before other LDCs regions (Luckham 1985:295; Batchelor and Mohammed 1992).

Africa contains more than fifty countries which differ considerably in their structures, military capabilities and socioeconomic development. Thus, to overcome the problems of dealing with such a wide variety of countries, the study chooses a sample of thirteen Sub-Sahara African countries: Benin, Central African Republic, Ethiopia, Kenya, Mali, Niger, Rwanda, Somalia, Sudan, Tanzania, Togo, Uganda, and Zaire. The choice of the sample is motivated by the following considerations: First, following the World Bank regional classification, the selected group belongs to the Sub-Sahara African region, with some common geographical, ethnic, cultural and social characteristics. Some of the social indicators are listed in Table 2. Second, the selected group falls under the 'low income oil-importing' (LYC/M) category in the World Bank income and relative resource endowment classification.² Third, the military involvement in the economic and political affairs of these countries is very high, to the extent that a military government is the rule rather than the exception. This is accompanied by intense civil wars and political instability. Fourth, none of these countries has a domestic armament industry. Fifth, these countries are characterised by low per capita income and sluggish economic growth. Agriculture dominates economic activity both in its contribution to the GDP (ranging between 27% in Zaire and 61% in Tanzania, in 1987) and its absorption of the economically active population (ranging from 66% in Benin and 90% in Tanzania in 1987). The industrial sector is very small and is concentrated on agricultural food processing and import substitution. Finally, data considerations preclude the inclusion of some Sub-Sahara African countries to the sample.

As militarisation refers to the process of expansion of the military establishment within a certain society, it can be quantified by a set of economic, political and strategic indicators. These include the level of military expenditure and its shares in government expenditure and total GDP, as well as arms imports, size of the armed forces, and military intervention in the political scene. The following sections illustrate the trends of these indicators over time for individual countries as well as over a cross-section of the thirteen countries.

2 Notice that the sample total area is 4,564,009 square miles, which is about 40% of the total African area.

Figure (1): Third World Military Expenditure, by Regions.



SOURCE: SIPRI "World Armament and Disarmament Yearbook" (various issues).

Table 2: Sub-Saharan African Sample and Background Information

	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)	(6)
Country	Date of independence	Area (square miles)	GNP per capita (US\$) 1987	Life expectancy at birth, 1987	Primary school enrolment ratio 1986	Infant mortality rate 1986
Benin	1960	43484	310	50	48.1	108.9
C.A.R.	1960	240535	330	50	46.7	114.7
Ethiopia	1941	483123	130	47	36.0 #	129.2
Kenya	1963	219745	330	58	94.0 #	83.0
Mali	1960	478767	210	47	24.0	132.7
Niger	1960	489191	260	45	29.0	137.0
Rwanda	1962	10169	300	49	64.0 #	116.4
Somalia	1960	246201	318	47	25.0 ~	126.2
Sudan	1956	967500	330	50	49.0 *	112.0
Tanzania	1961	364900	180	53	72.0 #	97.9
Togo	1960	21925	290	53	95.0 #	95.9
Uganda	1962	93104	260	48	58.0 ^	115.4
Zaire	1960	905365	150	52	98.0 *	98.4

Sources:

- (1) SIPRI Yearbook 1985, pp. 325-8.
- (2) Regional Surveys of the World: *Africa South of the Sahara 1991*. (3&4) *Africa Economic and Financial Data (1989)*.
- (5) *The African Review (1990)*.
- (6&7) The World Bank, *World Tables 1988/89*. #:1985, *:1984, ~:1983, and ^:1982.

The Military Burden

While the level of military expenditure might be considered the obvious indicator of militarisation, it is seldom used in empirical analyses because of problems of making comparisons over time and across countries. The absence of a suitable deflator for military expenditure to account for price changes make comparisons over time difficult, while for international comparisons figures need to be converted into a single currency using official exchange rates or purchasing power parities. These comparisons can lead to considerable distortions as is documented in the Literature, particularly for the LDCs (Summers and Heston 1988). Even if these problems could be properly handled, it is still better to use expenditure relative to some broad economic aggregate. To surmount these obstacles, military spending as a proportion of GDP is widely used as a measure of the military burden.

In our sample the military burden ranges from 0.02% in Uganda in 1963 to 12.63% in Ethiopia in 1987, with a sample mean value of 2.51 % for the 1963-1986 period, which is slightly lower than the mean value for a typical LDC.³ In the same period the mean value of the military burden for individual countries varied considerably. To examine the trend more precisely we regress the military burden on time for each country separately. However, in the search for the best functional form, different forms were used to fit the data: linear, quadratic and cubic functions as shown below:

$$X_t = \alpha_0 + \alpha_1 t \quad (1)$$

$$X_t = \alpha_0 + \alpha_1 t + \alpha_2 t^2 \quad (2)$$

$$X_t = \alpha_0 + \alpha_1 t + \alpha_2 t^2 + \alpha_3 t^3 \quad (3)$$

where X_t is the military burden (%) at period t , and α as coefficients. The best functional form is chosen for each country by the well-known characteristics of the best fit. The equations are estimated by OLS, and when the OLS results reveal the presence of serial correlation, the Cochrane-Orcutt iterative procedure with first order autoregressive scheme AR(1) was used;⁴ the results are shown in Table 3.

3 Porter (1989:1574) estimated the mean value of the military burden for the Third World to be 3% for the 1950-1980 period, while McKinlay (1989:4) provided higher estimates.

4 See Gujarati (1988), pp.375-84. The regressions are also tested for functional form and Heteroscedasticity by the F and χ^2 tests versions.

Table 3: Trends of the Military Burden

Country	α_0	α_1	α_2	α_3	R ²	F ()	Period
Benin	2.1477 (10.63)	-0.1917 (-2.91)	0.0159 (2.73)	-0.0033 (-2.22)	0.61	11.13	1963-87
C.A.R.*	-1.3559 (-1.10)	0.7831 (2.75)	-0.0493 (-2.50)	0.0009 (2.23)	0.74	15.18	1961-87
Ethiopia*	-6.887 (-0.70)	0.6688 (1.92)	-----	-----	0.94	209.50	1960-87
Kenya*	1.4416 (1.47)	-0.4221 (-1.59)	0.0494 (2.51)	-0.0012 (-2.73)	0.95	75.86	1960-87
Mali	0.9499 (0.77)	1.0363 (2.42)	-0.0942 (-2.25)	0.0022 (1.91)	0.53	6.10	1967-87
Niger	1.5144 (8.00)	-0.2326 (-3.76)	0.0164 (3.01)	-0.0003 (-2.42)	0.51	7.38	1963-87
Rwanda	2.7446 (12.19)	-0.0479 (-3.16)	-----	-----	0.30	9.99	1963-87
Somalia	3.7138 (4.92)	0.3056 (-1.34)	0.0377 (2.0)	-0.0011 (-2.45)	0.36	4.29	1961-87
Sudan	-3.2857 (-1.77)	1.5111 (3.83)	-0.0966 (-3.81)	0.0018 (3.61)	0.82	24.31	1960-87
Tanzania*	2.1135 (2.14)	0.1069 (1.91)	-----	-----	0.53	12.33	1962-87
Togo*	0.6712 (2.70)	0.0735 (5.17)	-----	-----	0.87	79.92	1961-87
Uganda	-0.7437 (-1.43)	0.8626 (5.09)	-0.0632 (4.22)	0.0014 (3.56)	0.65	12.90	1963-87
Zaire	3.0525 (8.80)	-0.0892 (-3.82)	-----	-----	0.39	14.59	1963-87
Total	-0.1809 (-2.48)	0.0166 (2.95)	-----	-----	0.04		1967-87
Sample							

Source:

The dependent variable for the total sample is the relative deviation from over all own-country means. The estimation method is pooled cross-section time-series estimation; cross-sectionally Heteroskedastic and time-wise Autoregressive model.

* Refers to Cochrane-Orcutt autoregressive estimation procedure with first order autoregression scheme AR(1).

() Figures between brackets are t-ratios.

(-----) Omitted if not significant at 95% when included.

From the regression results and the estimated mean values of the military burden [Tables 3 and 8], one can infer the following findings about the behaviour of the military burden in the sample: Firstly, although all these countries face similar conditions, the magnitude of the military burden differs significantly among them. For example, countries such as Ethiopia, Mali, Somalia, Sudan and Tanzania devoted higher portions of their output to military spending than the rest of the sample, while on the other hand, in the same period Niger devoted consistently lower resources for military purposes. Secondly, the trend of military burden in the 1963-1987 period differed also among individual countries. However, four groups of countries followed similar trends. The first group includes Rwanda and Zaire where the military burden exhibited a decreasing linear trend. The second group comprises Ethiopia, Tanzania and Togo where the military burden followed an increasing linear trend. The third group contains Benin, Kenya, Mali, Niger and Somalia where the military burden decreased after few years from independence and escalated in the 1970s but decreased remarkably in the 1980s. The last group includes Central African Republic, Sudan and Uganda. In this group military burden increased enormously after independence until it peaked in mid-1970s, then it decreased in the late 1970s and the early 1980s but it again escalated in the late 1980s.

Nevertheless, although there is considerable variation in the pattern of military burden across countries, there are also some similarities. The results suggest that the era of declining military spending started earlier in the Sub-Sahara African region than in other regions of the world. This contradicts the 'compound interest' explanation of the growth of Third World's military spending suggested by McKinlay (1989). It is also obvious that it does not accord with Porter's (1989) 'stylised facts' discussed earlier. Indeed, the decline in the military burden noticed in the majority of the sample countries, particularly in the 1980s is obvious from the fitted trends and the calculated growth rates. However, in a few countries (Ethiopia, Togo and Tanzania) the burden did not show a sign of decline in the period analysed. This increasing trend is also noticed for the whole sample when we followed Porter's (1989) estimation procedure with the dependent variable being the relative deviation from overall own-country means, to allow for country specific factors. Then we pooled the cross-sectional time series observations for the entire sample. The result might reflect the influence of the three countries mentioned above.

Military expenditure as a ratio of central government expenditure (CGE) is used as another measure of the military burden, though it is not a good indicator as the ratio of military expenditure to total output because the ratio of CGE to GDP varies considerably among countries. For our sample the mean value of ME/CGE for the period between 1967 and 1987 was estimated to be about 13%. Again Ethiopia, Rwanda, Somalia, Sudan and

Uganda allocated higher percentages of their CGE to the military than the rest of the countries in the sample. Moreover, the ranking of the countries according to the levels of the military burden measures is highly consistent with the trends of military expenditure as is obvious from Table 8.

Military Personnel

Another important indicator of the degree of militarisation in a country is the proportion of the total population, or the economically active population, that are military personnel. Definitional and measurement problems require us to use the size of the armed forces as a proxy for military personnel, though this does cause problems in making cross country comparisons. The armed forces in these countries reflect different institutions, functions and levels of conscription. Indeed, there is no general agreement on what constitute the armed forces themselves, and different countries adopt different definitions. Dunne (1986) points to the interactions in the roles of the army, paramilitary and police forces in different countries. In this study we will rely on the US Arms Control and Disarmament Agency (USACDA) armed forces definition and figures, because they include paramilitary forces, which constitute a significant proportion of these countries military personnel [more than 40% of the total armed forces in 1988].⁵

In our sample the percentage of population serving in the armed forces ranged from 0.03% in Rwanda in 1963 to 1.22% in Somalia in 1977. For the entire sample the mean value is 0.22% for the period 1964-1985.⁶ In our sample, however, only three countries had ratios higher than the mean value of the total sample: Ethiopia (0.34%), Somalia (0.75%), and Sudan (0.26%). Table 4 gives the results of regressing the percentage of the population in the armed forces on time. The growth rates in 1979 and 1985 are computed and are shown in Table 7. These results show that the percentage of the population serving in the army in our sample is small compared with other Third World countries, and that the trend was not similar across countries.

While in Benin, Central African Republic, Togo and Tanzania the percentage of population serving in the armed forces was increasing consistently and rapidly, it was decreasing steadily in Mali throughout the period. In Ethiopia, Kenya, Somalia, Sudan and the whole sample the increases of the 1960s and the early 1970s flattened out by the late 1970s and the ratio fell in the 1980s. However, in Niger, Rwanda, Uganda and Zaire the ratio increased in the 1960s and peaked in 1970 then it decreased

5 . Mohammed 1992, The lack of the economically active population time series precludes the option of judging the armed forces against the total labour force.

6 For a typical LDC the ratio was about 0.40 %, for the 1950-1980 period [see Porter (1989: 1577)].

Table 4: Trends of Military Personnel 1963-1985

Country	α_0	α_1	α_2	α_3	R ²	F ()
Benin	0.099 (8.24)	-0.003 (-1.29)	0.0003 (2.92)	0.71	25.00	
C.A.R.	0.0971 (5.85)	0.0049 (4.07)	-----	-----	0.44	16.59
Ethiopia*	0.849 (1.99)	-0.2313 (-2.10)	0.0215 (2.48)	-0.0005 (-2.50)	0.85	23.21
Kenya	0.2777 (11.03)	-0.0469 (-5.77)	0.0032 (4.37)	-0.0001 (-3.40)	~0.81	24.97
Mali	0.1585 (19.25)	-0.0024 (-3.98)	-----	-----	0.43	15.84
Niger	0.0321 (2.76)	0.0169 (4.12)	-0.0015 (-3.70)	0.00003 (3.32)	0.50	6.28
Rwanda	0.0199 (2.36)	0.0228 (7.64)	-0.0019 (-6.53)	0.00004 (5.63)	0.79	24.53
Somalia	0.5261 (4.74)	-0.0894 (-2.28)	0.0152 (4.06)	-0.0005 (-4.58)	0.87	43.18
Sudan	0.1895 (5.45)	-0.0285 (-2.33)	0.0046 (3.90)	-0.0001 (-4.16)	0.89	52.22
Tanzania	0.0845 (1.68)	0.0069 (2.05)	-----	-----	0.67	19.32
Togo*	0.0916 (4.97)	-0.0027 (-0.77)	0.0004 (2.99)	-----	0.81	43.94
Uganda*	4.4039 (-2.35)	1.2544 (3.10)	-0.692 (-2.67)	0.0012 (2.37)	0.78	19.44
Zaire	-0.1191 (-0.81)	0.0879 (2.25)	-0.007 (-2.25)	0.0002 (2.15)	0.60	6.27
Total	0.2395 (6.05)	0.0415 (-3.25)	0.0049	-0.0001 (-4.31)	0.86	36.84
Sample						

Source:

- # The dependent variable is the percentage of population serving in the armed forces, 1963-1987.
- * Refers to Cochrane-Orcutt autoregressive estimation procedure with first order autoregression scheme, AR(1).
- () Figures between brackets are t-ratios.
- (----) Omitted if not significant at 95% when included.

in the 1970s and increased again in the 1980s. By 1985, however, nine countries in the sample and the average for the whole sample show a growth rate lower than in 1979. Moreover, for seven countries and for the total sample, the growth rate was negative in 1985 [see Table 7, and Figure 2].

Capital Cost Component of Military Expenditure

The composition of military spending can vary from country to country and hence may affect their economies differently. For example, the payment of salaries might increase demand for locally produced goods while military-related investment might occur at the expense of investing in more productive civil sectors. Disaggregated military spending can also reflect different perceptions and uses of the military. However, the disaggregation of military expenditure into current, capital, and research and development (R & D) components, although of vital importance to our study, is not feasible for our sample. The major sources of data on military expenditure provide only annual aggregates and the first serious attempt to breakdown military expenditure from national budgetary documents was made by Ball (1984). While there are problems with the data,⁷ she was able to conclude that operating costs, particularly the personnel-related outlays, form a large proportion of most developing countries security expenditure.

With regard to our sample, Ball presents a breakdown of military spending figures for only six countries, and for different periods. From her figures, the percentages of capital costs to total security expenditures are calculated and the figures are shown in Table 5. They suggest that the percentage of capital costs in relation to total security expenditure is very small, and there is no evidence to suggest that capital costs have been rising relative to operating costs components. Indeed, the ratio was high immediately after the countries' independence because they were faced with the responsibility of establishing their national armed forces, but the ratio declined few years later. Furthermore, Ball shows that none of these countries has research and development expenditure.

Arms Imports

The countries included in our sample do not produce arms.⁸ Therefore, arms imports remain the sole source for their military equipment. The situation in

7 The breakdown is not entirely accurate because it was not possible to distinguish between capital and current expenditures in some cases, and there are, of course, the well known difficulties surrounding the accuracy of military spending data. For more discussion on this issue, see Ball (1984), and Mohammed (1993).

8 With the exception of Sudan and Ethiopia, where very recently we find an evidence for small arms munitions for system [see USACDA (1987:15) and ammunition [see Brzosilca and Ohlson (1986:57)].

Figure (2): The Sample Arms Imports and Size of the Armed Forces.

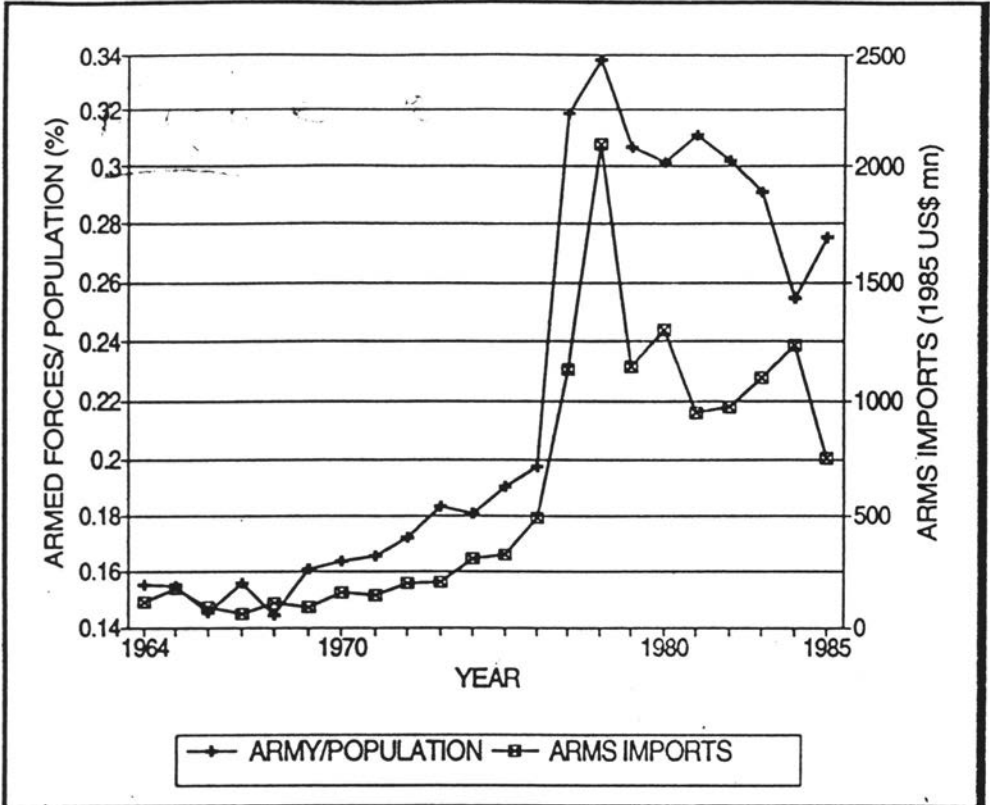


Table 5: % Of Capital Cost to Total Security Expenditure

Year	Benin	C.A.R	Mali	Sudan	Tanzania	Uganda
1959	--	--	--	11.45	--	--
1960	0.00	--	0.00	9.02	--	--
1961	0.86	666	0.63	11.63	--	--
1962	3.19	9.16	0.37	10.52	--	--
1963	1.68	5.51	0.09	11.58	--	--
1964	1.72	4.80	0.09	13.58	--	--
1965	0.00	3.50	0.05	7.97	15.07	--
1966	1.75	0.38	0.92	10.86	11.01	--
1967	1.19	0.00	--	8.43	8.94	--
1968	0.80	0.00	--	10.39	4.86	--
1969	0.00	0.00	--	13.20	3.27	--
1970	0.94	0.00	--	7.06	3.40	23.86
1971	1.68	0.00	--	--	3.02	3.84
1972	2.03	0.00	--	--	1.67	18.56
1973	3.31	0.00	--	--	0.87	2.04
1974	--	--	--	--	0.74	1.65
1975	--	--	--	--	0.36	--
1976	--	--	--	--	0.10	15.60
1977	--	--	--	--	0.17	27.96
1978	--	--	--	--	2.53	--
1979	--	--	--	--	2.62	--

Source: Ball (1984), pp. 70-170. (—): Not Available.

Africa with intensive civil wars, internal and external conflicts, meant that arms imports rose faster in Africa than any other region in the world up to 1980 [Luckham (1986)]. In fact, in our sample, arms imports rose even faster in the 1960s and the early 1970s than for Africa as a whole. But since 1978 arms imports have shown a remarkable decline.

For the period 1963-1987, the mean value of arms imports in our sample was US\$44.3 million in constant 1985 prices; with an Ethiopian mean eight-fold the total sample mean. In addition Somalia, Sudan and Tanzania also imported arms more than the rest of the sample countries. We regressed arms imports on time for each country separately and for the total sample and the results shown in Table 6. They show that compared with other Third World regions (e.g., the Middle East) arms transfers appear to be relatively insignificant. Second, the trends of arms imports were similar among two groups of countries. It was linear and increasing in Mali, Niger, Tanzania and Uganda. However, for the rest of the countries and for the total sample it increased rapidly during the 1960s and 1970s but it decreased enormously by the late 1980s. Moreover, in all individual countries and for the total sample the 1979 arms imports growth rates were higher than the 1987 rates of growth. Moreover, in eight countries and the total sample, the 1987 growth rate was negative [see Figure 2].

Another way of examining the various militarisation trends is to calculate the growth rates implied by the regressions. Table 7 gives the trends growth rates in 1979 and 1987 to compare the rising trends of most countries in the 1970s with the reductions witnessed in the 1980s. For both the military burden and ratio of the population serving in the armed forces the 1979 growth rates were higher than those of 1987 (and 1985) for nine countries and for the entire sample. Moreover, in 1987 five countries had a negative military burden growth rate and in 1985 five countries and the entire sample had a negative growth rate for the ratio of the population in the armed forces. Furthermore, in all countries and the entire sample the 1987 arms imports growth rates were lower than those of 1979. Indeed in 1987 eight countries and the total sample ratio witnessed a negative arms imports growth rate.

The previous analysis of the magnitudes of the various indicators allows us to rank the countries according to their militarisation levels. Table 8 shows the consistency between the levels of military burden, army size, and arms imports within these countries. The ranking also shows that Ethiopia, Somalia, Sudan, Tanzania and Uganda are highly militarised countries compared with the sample averages. On the other hand, countries as Benin, Niger and Togo had low militarisation levels. Moreover, the trends of the examined indicators are also consistent for the sample countries because for each country two or more of the fitted trends have the same functional form. For example, military burden, ratio of population in the armed forces and arms imports trends have the same functional form in Kenya, Somalia and Tanzania.

Table 6: The Trends of Arms Imports 1963-87

Country	α_0	α_1	α_2	α_3	R ²	F ()
Benin	17.4615 (1.45)	-9.347 (-2.37)	1.1395 (3.27)	-0.0321 (-3.64)	0.55	8.48
Ethiopia	-160.453 (-1.5)	35.6893 (4.84)	---	---	0.50	23.40
Kenya	40.73 (1.58)	-18.706 (-2.22)	2.238 (3.00)	-0.0631 (-3.30)	0.48	6.35
Mali	-3.9665 (-0.65)	1.2725 (3.08)	---	---	0.29	9.49
Niger	(0.6615 (-0.36)	0.2893 (2.31)	---	---	0.19	5.35
Rwanda	4.0935 (1.00)	-1.8537 (-1.39)	0.2149 (1.83)	-0.0006 (-2.02)	0.23	2.05
Somalia	56.0317 (1.26)	-26.7048 (-1.84)	3.844 (2.99)	-0.1169 (-3.59)	0.59	10.15
Sudan	30.9322 (1.04)	-15.473 (-1.55)	2.3842 (2.78)	-0.0712 (-3.28)	0.64	12.43
Tanzania	1.3743 (0.06)	3.3043 (2.13)	---	---	0.16	4.54
Togo	4.3032 (0.64)	-2.4092 (-1.10)	0.3393 (1.74)	-0.0102 (-2.08)	0.32	3.28
Uganda	2.9999 (0.40)	0.9562 (1.90)	---	---	0.14	3.59
Zaire	-18.7991 (-1.03)	10.4923 (3.24)	-0.3806 (-3.15)	---	0.32	5.25
Total	417.9738 (1.38)	-211.194 (-2.14)	27.6998 (3.17)	-0.7612 (-3.44)	0.69	15.86
Sample						

Source:

* The dependent variable is the arms imports in constant 1985 US\$. Note that, there is no separate equation for C.A.R. because it imported arms only very recently, for few years in the 1970s, which are added to the total sample.

() Figures between brackets are t-ratios.

(---) Omitted if not significant at 95% when included.

Table 7: The Growth Rates of the Trends Examined

Country	Military 1979	Burden 1987	Army 1979	Size 1985	Arms 1979	Imports 1987
Benin	20.0	13.0	4.9	5.8	59.0	-176.0*
C.A.R	-6.1	5.7	2.7	2.2	---	---
Ethiopia	10.3	5.7	8.2	-13.8	8.0	4.9
Kenya	4.5	-14.7	158.0	-11.9	5.0	-230.8*
Mali	-9.8	-0.6	-2.0	-2.3	7.0	4.5
Niger	7.9	-0.5	-2.0	7.8	7.0	4.4
Rwanda	3.8	2.9	-0.4	7.4	4.1	-88.1#
Somalia	18.1	-40.9	1.8	-43.0	2.0	-333.9*
Sudan	-6.2	11.8	3.0	-9.3	3.6	-136.5
Tanzania	2.6	2.2	3.4	2.8	6.0	3.9
Togo	3.8	2.9	7.0	6.6	3.0	-409.9*
Uganda	-2.9	10.2	22.8	15.3	5.0	3.5
Zaire	-5.8	-10.8	-6.0	13.2	-5.0	-151.5
Total	1.6	1.4	8.4	-22.8	6.5	-45.5
Sample						

Source:

* 1986 growth rate

1985 growth rate. The growth rates are calculated for these years because the fitted trends imply negative arms imports figures after these dates.

Table 8: Militarisation Indicators in Sub-Saharan Africa

Country	Mean of MB.(%) 1963-1987	R	Mean of Army/Pop. (%) 1963-1985	R	Mean of Arms Imports 1963-87	R	Mean of ME/CGE 1967-1987	R
Benin	1.7842	11	0.1144	10	12.25	9	10.70	9
C.A.R.	2.0241	9	0.1562	6	0.67	13	9.78	10
Ethiopia	5.4343	1	0.3450	2	303.51	1	23.38	1
Kenya	2.2256	7	0.0938	11	25.32	6	9.27	11
Mali*	3.3708	4	0.1298	8	12.58	8	12.88	6
Niger	0.7105	13	0.0802	13	3.10	11	4.87	13
Rwanda	2.1224	8	0.0888	12	2.01	12	15.84	4
Somalia	3.3966	3	0.7549	1	64.45	2	20.33	2
Sudan	3.1411	5	0.2645	3	55.85	3	14.48	5
Tanzania	3.6951	2	0.1687	5	44.33	4	10.95	8
Togo	1.7667	12	0.1391	7	4.72	10	8.00	12
Uganda	2.3428	6	0.1225	9	15.43	7	17.25	3
Zaire	1.8933	10	0.1721	4	33.49	5	11.32	7
Sample	2.5100		0.2213		44.30		13.00	

Source:

* 1967-1987.

R: Rank

Summary and Conclusion

The relation between military expenditure and economic development has been the focus of research and debate in the last three decades. The interest has mainly resulted from the growth in both the level of military spending and the military burden. However, the centre of attention has shifted towards the Third World countries because of their alarming trends of military expenditure in the post-war period. Most of these studies consider the Third World as a homogeneous group, and hence generalise their findings from limited LDCs samples to all other individual countries. This study emphasises that these generalisations have adverse effects on the proper understanding of the trends, determinants and the economic impact of military expenditure as well as other policy implications. Breaking down the Third World into smaller groups, with similar security webs, and economic and political conditions, facilitates closer and more accurate investigation of the economic issues related to military spending.

A sample of thirteen Sub-Sahara African countries was chosen for analysis in this study, and the changes over time of the military burden, military personnel, capital costs, and arms imports were investigated. The findings of our analysis suggest that the magnitudes and trends of militarisation indicators in the sample are different from other LDCs. The levels of the military burden, armed forces size and arms imports were lower in these countries than other Third World regions and they all started to decline in the 1980s in most of Sub-Sahara African countries. Nevertheless, there are considerable variations between these countries regarding their militarisation levels and trends. A few countries committed themselves to high and increasing levels of military expenditure, army size and arms imports. There are, however, some similarities between the majority of the countries in the sample in many regards. First, the capital cost component of military expenditure in the region is negligible and shows no sign of becoming more significant. Second, in most countries, and for the totals of the entire sample, the military burden, the percentage of population serving in the armed forces and arms imports increased rapidly in the 1960s and the early 1970s, but by the late 1970s and the early 1980s they all declined, although at different rates.

This experience of Sub-Sahara African countries, thus, contradicts the general escalation in LDCs' militarisation levels, because most of the militarisation indicators decreased during the 1980s. These findings implicitly point to some plausible determinants of military spending in the region, but a detailed separate study of the determinants will be of vital importance to the understanding of the impact of military expenditure in the region.

References

- Ball, N, 1984, *Third World Security Expenditure: A Statistical Compendium*, Stockholm, National Defence Institute.
- Batchelor, P, & Mohammed, N, A, L, 1992, 'Demilitarisation and Conversion in Africa', paper presented to the Conference of Socialist Economists, July 10-12, London.
- Brzoska, M, & Ohlson, T, 1986, 'Arms Production in the Third World', pp. 55-60, in Thee.
- Deger, S, 1982, 'Military Expenditure and Growth in Less Developed Countries', Unpublished Ph.D. Dissertation, Birkbeck College, University of London, U.K.
- , 1991, 'World Military Expenditure', pp. 115-63, in *SIPRI Yearbook, World Armament and Disarmament*.
- Dunne, I, P, 1986, 'The Employment Consequences of Military Expenditure: A Comparative Assessment', ILO Disarmament and Employment Programme, Working Paper No. 6, Geneva.
- Gujarati, D, N, 1988, *Basic Econometrics*, Second edition, London: McGraw-Hill.
- Luckham, R, 1985, 'Militarisation in Africa', in *SIPRI 1985 Yearbook, World Armament and Disarmament*, various issues.
- , 1986, 'Militarisation and Conflict in Africa', pp. 277-88, in Thee M [ed].
- McKinlay, R, D, 1989, *Third World Military Expenditure Determinants and Implications*, London, Pinter Publishers.
- Mohammed, N, A, L, 1992, 'Military Expenditure in Sub-Saharan Africa: A Comparative Analysis and Case Study of the Sudan', Unpublished Ph.D Dissertation, Trinity College, University of Cambridge.
- , 1993, [forthcoming] 'Militarisation in Sudan: Trends and Determinants', *Armed Forces & Society*, 19(3).
- Porter, R, C, 1989, 'Recent Trends in LDCs Military Expenditures', *World Development*, 17(10): 1573- 84.
- Regional Surveys of the World Africa South of the Sahara, London, Europa Publications.
- SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute), *Yearbooks, World Armament and Disarmament*, New York, Oxford University Press.
- Summers, & Heston, 1988, 'A New Set of International Comparisons of Real Product and Price Levels Estimates for 130 Countries, 1950-1985', *Review of Income and Wealth*, 34(1): 1-26.
- The African Review, 1990, 'The Economic and Business Report', Fourteenth edition, World of Information, London, Hunter Publishing Inc.
- Thee, M (ed.) 1986, *Arms and Disarmament, SIPRI Findings*, SIPRI, Oxford University Press.
- UNDP & the World Bank, 1989, *African Economic and Financial Data*.
- United Nations African Statistical Yearbook, several issues.
- United States Arms Control and Disarmament Agency (USACDA) *World Military Expenditures and Arms Transfers*, Washington DC, US Government Printing Office.
- USACDA yearbooks, 'World Military Expenditures and Arms Transfers', various issues.
- World Bank *World Tables*, London, The Johns Hopkins University Press.

* Faculty of Social and Political Sciences, Free School Lane, Cambridge, England.

Stratégie d'industrialisation et voie africaine du développement

Florent Valère Adegbi*

Abstract: *After reviewing the various strategies of industrialisation implemented in Third World countries with more or less success, this study focuses on the danger of the technical dependence which Africa is going through. It underlines the fact that any serious industrial policy should first be based on controlling this variable as a strategic objective. It is important and necessary that Africa creates an alternative industrial development which will learn from what has made some small-scale African enterprises dynamic. Such an approach would among other things tackle the crucial problem of urban concentration.*

L'industrialisation ne saurait en elle-même garantir le développement du tiers monde, et il est vraisemblable que certaines formes d'industrialisation s'opposent en fait au développement (Ecrément 1984:67).

Introduction

Au cours de ces dernières décennies, c'est sans doute l'idée selon laquelle l'industrialisation rapide serait une condition essentielle du développement qui a fini par s'imposer devant l'ancienne thèse de la vocation agricole de l'Afrique. L'industrialisation est ainsi apparue comme la voie royale pour déjouer les effets pernicieux de la division internationale du travail qui place les pays du Sud dans une situation désespérément passive. En effet, la spécialisation dans la fourniture aux pays industrialisés de matières premières agricoles et minières ne pouvait que rendre fragiles des économies forcément sujettes aux effets pervers de la détérioration des termes de l'échange.

L'Afrique doit donc s'industrialiser comme l'Occident afin de rattraper son retard historique et consolider son indépendance politique. C'est avec une ferveur militante que les pays africains se sont engagés il y a une trentaine d'années sur la voie du développement industriel en adoptant des stratégies qui s'inspirent des deux grandes approches de la théorie économique: l'approche néolibérale et l'approche radicale.¹

Africa Development Vol. XIX, No. 3, 1994, pp97-116

1 L'approche radicale désigne ici toutes les théories qui s'opposent plus ou moins au libéralisme ambiant.

Aujourd'hui, le bilan des politiques d'industrialisation africaines a incontestablement le goût amer de la déception et du désenchantement, ce qui a pu faire écrire à Grellet (1988:1007):

Les années quatre-vingt qui devraient être, selon le Plan de Lagos² celles de la décennie du développement industriel en Afrique risquent de se solder par une désindustrialisation (...). Inefficace et mal géré, l'appareil industriel, loin de contribuer à la croissance des économies africaines, ne survit que grâce à des prélèvements coûteux sur les recettes budgétaires et sur le pouvoir d'achat des populations.

De fait, de tous les continents, l'Afrique est celui qui n'a pas encore connu un réel début d'industrialisation.

Dès lors, il devient légitime de se poser des questions sur les erreurs commises ou les limites des différentes stratégies d'industrialisation mises en oeuvre dans ces pays «sinistrés» du Sud, si l'on souhaite vraiment se donner les moyens d'identifier les voies d'une sortie de crise. Ces voies sont à chercher loin des sentiers étroits de l'économisme qui continue d'être sacralisé au travers des programmes soutenus par les institutions financières internationales. Le champ de la réflexion sur la question doit être élargi et abordé dans une perspective plurielle en y intégrant une variable psychologique telle que la «créativité endogène». Le succès de toute politique d'industrialisation en Afrique dépend largement du poids des ressources locales (matières premières, technologie, savoir-faire) qu'elle utilise dans l'ensemble de ses composantes. Pour appuyer cette hypothèse de travail nettement en déphasage avec les politiques officielles de la plupart des gouvernements africains, prenons l'exemple de certaines micro-entreprises créées par de modestes promoteurs locaux et dégageons ce qui constitue la source principale de leur dynamique interne.

Mais auparavant nous passerons en revue les différentes stratégies d'industrialisation expérimentées dans le tiers monde. Nous pourrions ainsi mieux évaluer l'importance de la maîtrise de la variable technologique, la place de la promotion des Petites et Moyennes Entreprises et l'intérêt qu'elles présentent dans la mise en oeuvre de la politique de déconcentration urbaine en Afrique.

Stratégies d'industrialisation dans le tiers monde

Lorsqu'on s'intéresse aux différentes stratégies d'industrialisation mises en oeuvre dans les pays en développement, on a l'impression d'avoir affaire à

2 Document élaboré en avril 1980 par l'Organisation de l'Unité Africaine sur la stratégie de développement économique susceptible de sortir le continent de l'impasse.

une diversité de situations qui justifie l'idée défendue par certains (Ominami 1986; Tenaille 1979) d'une diversité du tiers monde. Cependant, sans courir le risque de paraître réducteur, on peut se résoudre à identifier deux types fondamentaux d'orientation du développement industriel dans les pays du Sud: l'orientation vers une stratégie extravertie ou introvertie, selon que l'on s'inspire de l'approche libérale du développement économique ou de l'approche radicale (néomarxiste).

Stratégies d'industrialisation extraverties

La théorie libérale est constituée par l'ensemble des doctrines économiques qui se fondent sur la liberté de travail, du profit et des échanges. Selon elle, les entraves au libre jeu du marché seraient génératrices de crises et empêcheraient l'instauration de la «naturelle» harmonie économique. C'est Ricardo qui va appliquer au domaine du commerce international la grille d'analyse de l'école classique qui repose sur les théories de l'équilibre et de la croissance. On connaît depuis lors sa célèbre loi des coûts comparés qui se propose de donner une explication de la division internationale de l'activité économique et des avantages que celle-ci présente. Selon cette loi, chaque pays se spécialise dans la production de biens pour lesquels les coûts relatifs nationaux sont plus faibles qu'à l'étranger. Il vend ses biens aux autres en échange des biens pour lesquels les coûts relatifs nationaux sont plus élevés qu'à l'extérieur. Et il n'en faut pas plus pour justifier la thèse du libre échange et des principes sur lesquels s'est constitué le système capitaliste mondial avec sa fameuse Division internationale du travail (DIT).³ Pour certains théoriciens libéraux, les nations sous-développées n'ont rien d'autre à faire que de suivre l'exemple des pays industrialisés qui sont passés par des phases successives (Rostow 1963; Lerner 1958). Ces phases peuvent cependant être accélérées par la mise en oeuvre d'une politique capitaliste conséquente. Ces stratégies d'industrialisation qui se sont constituées sur le modèle libéral se sont appuyées sur la «promotion d'exportations» et la «substitution d'exportations».

La stratégie de promotion des exportations

Stratégie de développement adoptée par certains pays du Sud comme la Malaisie et la Thaïlande, la promotion des exportations rend compte de l'industrialisation fondée sur le développement des exportations de produits primaires. Ainsi, la production des unités industrielles se limite essentiellement aux inputs nécessaires à l'essor du secteur exportateur dont les ventes à l'extérieur vont fournir les moyens de croissance industrielle:

3 On distingue entre l'ancienne DIT qui prescrit aux pays du tiers monde la spécialisation dans la fourniture des matières premières et la nouvelle DIT qui les porte plus ou moins au rang de partenaires industriels.

épargne et biens importés. Plus concrètement le secteur industriel se consacre à la fourniture d'intrants (engrais, matériel agricole) nécessaires pour accroître la productivité agricole ou à la prestation de services susceptibles de faciliter l'exportation de biens intermédiaires modernes, c'est-à-dire de biens ayant connu une semi-transformation. Ce qui fait penser à Tissier que c'est fondamentalement «l'interaction entre exportation de produits primaires et industries qui explique le mode de fonctionnement de l'économie» (1982:84) dans la stratégie de promotion d'exportations.

Une telle stratégie est sans doute fragile quand bien même elle s'emploie à exploiter au mieux les possibilités offertes par la Division internationale du travail, Division ayant inscrit la spécialisation agricole au titre des créneaux porteurs pour les pays du tiers monde. En effet, la croissance des exportations des produits primaires étant la principale dynamique de ce genre d'économie, elle se trouve soumise d'une part aux aléas économiques du contexte international et par conséquent aux fluctuations incontrôlables de la demande (Amin 1990; Ominami 1986), et d'autre part aux effets néfastes du renchérissement constant du prix des équipements industriels importés. Ominami estime que les pays qui adoptent une stratégie d'industrialisation de ce type «subissent la DIT sans disposer du moindre pouvoir de la modifier» (1986:122) alors que Tissier constate qu'une telle stratégie n'est vraiment «viable qu'à court terme; elle ne permet pas à un pays de se dégager véritablement d'une croissance fondée sur les ressources naturelles, ni de passer à une industrialisation fondée sur l'absorption de main-d'œuvre» (Tissier 1982:85).

Mais il existe un mode de participation moins passive à la DIT: la «substitution d'exportations».

La substitution d'exportations

Dans ce cas, «les exportations de produits primaires sont remplacées par celles des produits manufacturés et le secteur industriel devient un secteur extraverti» où «une grande partie de la production est exportée» (Tissier 1992:87). Cette stratégie est une stratégie d'insertion active dans la DIT qui implique une soumission totale aux règles de la concurrence mondiale qui, dit-on, ne peuvent qu'apporter de l'air vivifiant et créer les conditions favorables à la construction d'une industrie efficace. Le succès d'une telle stratégie est liée à l'existence d'un secteur agricole dynamique dont le niveau de productivité permet de soutenir l'industrie moderne en lui fournissant, main-d'œuvre et matières premières ainsi que les produits alimentaires dont elle a besoin à bon marché. Le prix réduit des produits agricoles rendu possible par une productivité élevée du travail agricole et la politique de bas salaires dans l'industrie qu'une telle situation permet constituent deux atouts essentiels de cette politique économique. Aussi conclut Ominami: «La croissance plus rapide de la productivité du travail

comparativement à l'intensité capitaliste et aux salaires réels» apparaît ici comme «l'élément moteur de l'accumulation» (1986:139). Dans ce cas, l'Etat joue un rôle important en matière de planification globale de l'économie, de création directe d'entreprises, d'encouragement aux exportations, de protectionnisme tarifaire et douanier, etc (Balassa *et al.* 1992; Bergsman 1979).

La stratégie de substitution d'exportations a été appliquée par un certain nombre de pays du Sud-Est asiatique désignés sous l'appellation de Nouveaux Pays Industrialisés (NPI) et dont les exploits économiques ont fortement impressionné de nombreux observateurs au cours de ces dernières décennies. Ces pays sont la «Bande des quatre premiers dragons» (Hong Kong, Corée du Sud, Singapour et Taiwan) qui enregistrent des performances exceptionnelles.

Mais ces pays ne sont pas à l'abri des soubresauts de la crise économique internationale et surtout des pressions sociales et démographiques qui auront de plus en plus tendance à compromettre la politique des bas salaires qui constitue le grand avantage qu'ils ont sur les autres pays.⁴ Ainsi se trouveront réduits les gains de productivité, situation qui poussera inexorablement (comme dans les pays occidentaux d'ailleurs) au recours à des investissements industriels à fort contenu technique et capitaliste, donc une baisse de la rentabilité. De fait, l'avantage salarial se déplacera vers les pays asiatiques de la deuxième génération (Thaïlande, Philippines, Malaisie) et à un réel processus de délocalisation. Le cas de ces pays est une preuve des limites de ce que Salama (1982) qualifie de «gestion libre de la force de travail» au moyen des bas salaires. En outre l'intégration de secteurs lourds à leur industrie (basée sur le dynamisme des secteurs légers) va créer à certains de ces pays, notamment la Corée du Sud⁵ de sérieuses difficultés. Quant à Singapour, son économie connaîtra quelques signes d'essoufflement du fait surtout du taux élevé d'importation de technologie étrangère auquel il doit faire face pour répondre aux exigences des changements opérés en faveur d'industries à forte intensité technologique (Tissier 1982). Toutefois, il faut tout de même relativiser l'ampleur des problèmes auxquels se sont confrontés les pays de la première Bande des quatre qui ont su, mieux que tous autres pays, s'adapter aux

4 Les entreprises seront contraintes à consentir des augmentations de salaires réels supérieurs aux gains de productivité (Ominami 1986).

5 A cet égard, explique Tissier (1982:101) «Dès 1979, la Corée a connu une surcapacité de production dans la construction navale, l'automobile, l'acier, l'ingénering, etc. Les distorsions dues aux subventions à l'industrie lourde et au secteur exportateur sont clairement apparues avec la baisse de la croissance des exportations et du PNB, alors que les dépenses en capital s'emballaient, le tout dans un climat très inflationniste».

conditions changeantes de conjoncture internationale et engager avec succès des restructurations économiques.

Stratégie d'industrialisation introvertie

Contre la thèse néo-classique de la spécialisation productive selon le principe des avantages comparatifs, Raul Prebisch et les économistes de la CEPAL (Commission économique pour l'Amérique latine) opposent l'idée d'une économie internationale partagée entre un Centre et une Périphérie, une économie constituée sur la base du système contestable de DIT mis en place au XIXème siècle. En effet, cette DIT, loin de favoriser la diffusion des fruits du progrès technique, entretient selon la CEPAL la détérioration des termes de l'échange et crée un déséquilibre structurel entre le Nord et le Sud. Dans ces conditions, s'impose pour les pays latino-américains une stratégie de rupture s'appuyant sur une politique de développement susceptible de surmonter «les insuffisances dynamiques» et de «créer un pôle dynamique de développement national et auto-entretenu» (Ominami 1979:727). En d'autres termes, il s'agit de mettre en place des «politiques économiques visant à détacher l'accumulation du capital des effets nuisibles que provoque leur insertion dans l'économie mondiale» (Salama 1982:35) par un processus accéléré d'industrialisation en vue du renforcement de l'indépendance nationale.

La stratégie de substitution d'importations

La «substitution d'importations» (import-substitution) est la stratégie à laquelle ont recouru certains pays du tiers monde qui ont pris la décision d'importer des biens de production pour constituer un premier capital industriel, capital sur lequel ils vont s'appuyer pour produire et fournir à leurs populations des biens de consommation en remplacement de ceux préalablement importés. On comprendra pourquoi Courlet et Judet (1986:523) indiquent que «ce processus d'industrialisation commence par la fin, c'est-à-dire par la fabrication simple de biens de consommation. Puis, progressivement, le processus remonte vers les biens de consommation durable puis dans une phase ultérieure, vers les industries de base». Ici, le marché domestique joue un rôle déterminant dans la mesure où c'est à l'intérieur de ce marché que doivent se «réaliser», faute de compétitivité, la production industrielle. D'où l'importance de sa grande taille pour permettre des économies d'échelle.

Après avoir connu ses débuts dans le sous-continent latino-américain, la substitution d'importations s'est propagée ensuite pour devenir la forme dominante de l'industrialisation dans les pays du Sud. Au nombre des pays les plus avancés sur la voie de substitution d'importations, on compte aussi bien des pays relativement vastes et peuplés comme le Brésil, le Mexique, la Colombie, le Nigeria que des pays plus petits comme le Kenya, la Côte d'Ivoire, la Tunisie...

Au cours de la première phase de la substitution d'importations, la plupart des pays qui se sont engagés (aussi bien en Amérique latine qu'en Afrique) sur cette voie ont connu des performances plus ou moins remarquables. Mais très tôt des blocages sont apparus dont la cause fondamentale pourrait résider selon Faire (1980) et Tissier (1982) dans le manque d'intérêt accordé au secteur agricole, lequel secteur devrait soutenir l'essor de l'activité industrielle en lui fournissant de la main-d'oeuvre, des matières premières et l'alimentation à un prix intéressant. Quant à Ominami (1986:133), il insiste plutôt sur la forte répercussion qu'aurait eu l'aggravation de la conjoncture internationale dans les années 1980 sur le niveau d'activité industrielle de ces pays. Ceux-ci, compte tenu de leur dépendance très forte à l'égard du marché international, vont être amenés à subir les effets combinés de l'élévation des taux d'intérêt, de l'aggravation des difficultés d'accès au marché financier international et de la baisse des cours des matières premières exportées. D'où la diminution sensible de leur capacité d'importer et «une contraction particulièrement forte de l'activité industrielle»

Lorsqu'on s'en tient au cas plus spécifique de l'Afrique qui compte beaucoup de micro-Etats, on peut relever comme étant particulièrement préjudiciables «l'étroitesse des marchés urbains déterminée par une croissance irrégulière des revenus et de la consommation des ménages» (Benachou 1980:30) et «la structure de répartition des revenus monétaires, surtout dans les pays d'Afrique noire ou l'absence de propriété privée généralisée du sol bloque l'émergence d'une bourgeoisie rurale consommatrice de produits industriels intermédiaires et finals» (Faire 1980:179).

L'industrialisation en profondeur

Les théories cépaliennes, estiment Cardoso et Faletto (1978:10), bien que critiques à l'égard de la DIT sont incapables de déboucher sur des solutions appropriées parce qu'elles «ne s'appuyaient pas sur une analyse des processus sociaux ..., n'attiraient pas l'attention sur les relations impérialistes entre les pays et ne tenaient pas compte de l'inégalité des rapports entre les classes». C'est pourquoi les partisans de l'Ecole de la dépendance⁶ et de l'échange inégal⁷ ont estimé que des mesures beaucoup plus radicales sont nécessaires pour faire face à la nature impérialiste du système capitaliste occidental.

6 On pourrait citer comme représentants de cette école: Cardoso, Faletto, Furtado, Gunder-Frank.

7 En revanche cette école fait plutôt penser à Emmanuel, Amin, Wallerstein.

Les pays sous-développés continueront d'être les victimes du «pillage» occidental s'ils ne se décident pas à mettre en oeuvre une politique de «déconnexion» (Amin), c'est-à-dire adopter une stratégie visant à rompre avec la logique du système capitaliste mondial, générateur d'inégalités irréductibles entre son Centre et sa Périphérie. En effet, observent Courlet et Judet (1986:525), «le poids de la contrainte externe est si lourd et la domination du capital transnational sur le développement des forces productives est si forte qu'ils interdisent toute industrialisation et croissance réelle dans les zones sous-développées». Le tiers monde se trouve alors devant une alternative dont les termes sont à tout le moins dramatiques: choisir entre la déconnexion et l'ajustement aux exigences dominatrices du Nord (Amin 1986:40). Choisir la déconnexion impliquerait une nouvelle approche de l'industrialisation, approche voisine de celle suivie par les pays socialistes avancés, notamment l'ex-Union Soviétique.

Cela étant, l'«industrialisation en profondeur» a pour but «la construction d'un appareil productif cohérent, capable de satisfaire aux différents besoins de consommation, tout en assurant le plein emploi des ressources» (Courlet et Judet 1986:523). Ce qui ne va pas sans la mise en oeuvre d'une planification rigoureuse visant la création d'une matrice inter-industrielle «noircie», autrement dit une matrice dont les différents secteurs sont reliés entre eux par leurs inputs et leurs outputs (De Bernis 1968). Il importe alors de mettre en place une structure industrielle cohérente, ce qui n'est réalisable qu'à partir d'industries que l'on peut qualifier d'industrialisantes et qui sont:

celles dont la fonction économique fondamentale est d'entraîner dans leur environnement localisé et daté un noircissement systématique de la matrice inter-industrielle et des fonctions de production, grâce à la mise à disposition de l'entière économie d'ensembles nouveaux de machines qui accroissent la productivité du travail et entraînent la restructuration économique et social de l'ensemble considéré, en même temps qu'une transformation des fonctions de comportement au sein de cet ensemble» (De Bernis op.cit).

On peut déjà entrevoir le rôle important dévolu à l'Etat en tant qu'instance de planification des investissements qui doit concentrer ses efforts sur la création d'industries lourdes (aciérie, métallurgie, mécanique, etc). Lipietz (1988:1024) trouve là une raison de qualifier cette stratégie «d'industrialisation par l'amont» par opposition à la substitution d'exportations qui se fait par «l'aval». L'industrialisation par l'amont est par excellence le modèle suivi par l'Union soviétique et un certain nombre de pays qui lui ont emboîté le pas dans la voie du «socialisme scientifique» comme l'Algérie. Ce pays d'Afrique qui se caractérisait au lendemain de son indépendance en 1962 par une extraversion économique complète (au plan agricole et industriel) s'est engagé très tôt dans la voie d'une réforme économique visant la création d'une structure

industrielle cohérente et intravertie, l'utilisation systématique du dynamisme interne de la liaison agriculture-industrie. Mais l'espoir placé dans la réussite de cette stratégie dans le tiers monde s'est vu progressivement entamé au fur et à mesure que des difficultés apparaissaient et s'approfondissaient: la réalité est que l'oeuvre d'intégration harmonieuse espérée de l'ensemble de l'économie, la mission dynamisante attendue de la mise en oeuvre de cette stratégie ne sont accomplies ni à l'Est, ni au Sud où crouissent quantité d'«éléphants blancs». Le tableau 1 donne un regard synoptique sur les quatre différentes stratégies identifiées.

Les enjeux technologiques du développement industriel

Si les stratégies d'industrialisation que nous venons d'exposer ont quelque chose en commun, c'est l'investissement coûteux qu'elles impliquent dans l'importation de technologies étrangères. L'industrialisation du tiers monde ne se retrouve-t-elle pas de ce fait «financièrement fragile et technologiquement dépendante»? (Benachenhou 1980:29).

Stratégie d'industrialisation et technologie

Lorsqu'on examine de plus près le rapport que chaque stratégie établit avec l'utilisation de la technologie «transférée» des pays industriels avancés, on s'aperçoit que:

- dans la logique de la promotion d'exportations, on ne s'interdit guère l'importation d'inputs et équipements industriels sur lesquels on mise pour faire bénéficier au secteur primaire les fruits du progrès technique et rendre la production compétitive sur le marché mondial;
- dans celle de la substitution d'exportations, on fonde l'efficacité des industries sur l'utilisation de la technologie occidentale la plus avancée dans les branches à forte intensité de main-d'oeuvre, comme c'est le cas du textile, de la coordonnerie...;
- dans la mesure où la substitution d'importations ne vise que la substitution des biens de consommation importés, elle ne se prive pas de l'approvisionnement sur le marché international des inputs et équipements nécessaires à son développement industriel;
- bien qu'affichant une volonté totale d'indépendance nationale, les partisans de l'industrialisation en profondeur rejettent «l'aventurisme technologique» et optent d'emblée pour l'importation de technologies de pointe. Ainsi pense-t-on se donner la possibilité «d'intégrer le maximum d'effets stimulants dans sa propre industrie, d'élever le niveau technique de ses cadres et de sa main-d'oeuvre, et de se donner des produits susceptibles de diffusion massive» (De Bernis 1971:551-552). Emmanuel (1981) trouve tout à fait justifié un tel choix dans la mesure où les technologies simples, dites appropriées ne sont en fait que des «technologies sous-développées».

Tableau 1: Différentes stratégies d'industrialisation dans le tiers monde

Stratégies adoptées	Traits principaux	Nature de la stratégie	Modèle empirique	Source des problèmes	Produits exportés	Produits importés	Atouts nécessaires
Promotion d'exportations	Secteur industriel servant d'appui à l'agriculture et à l'extraction minière	Stratégie offensive (approche libérale)	Thaïlande Malaisie	Renchérissement du prix des équipements et fluctuation de la demande sur le marché mondial	Matières agricoles et ressources minières	Équipements industriels et biens de consommation	Main d'œuvre et surfaces agricoles
Substitution d'exportations	Secteur industriel orienté vers l'exportation de produits manufacturés	Idem	NPI Corée du Sud, Hong King, Taiwan, Singapour	Fluctuation de la demande mondiale (due à la récession) Résistances sociales à la politique des bas salaires. Prix élevé de la technologie importée	Produits manufacturés provenant du secteur manufacturé (industries légères)	Biens de consommation et équipements lourds	Planification étatique efficace etaylorisation de la main-d'œuvre
Substitution d'importations	Secteur industriel tourné vers la production de biens autrefois importés	Stratégie défensive (approche radicale)	Brazil, Méquie, Colombie, Nigeria, Côte d'Ivoire, Kenya	Faiblesse de l'agriculture. Baisse du cours des matières premières. Déséquilibre entre accroissement des salaires et productivité. Étroitesse du marché	Surplus agricoles et ressources naturelles	Équipements industriels et biens non produits localement	Démographie forte et marché permettant la réalisation d'économies d'échelle
Industrialisation en profondeur	Secteur industriel lourd susceptible de produire un effet d'entraînement	Idem	Algérie	Très forte dépendance technologique. Faible capacité de gestion. Faible compétitivité des produits	Surplus industriels et ressources naturelles	Équipements industriels lourds	Planification étatique efficace. État fort. Dotation en ressources naturelles

Source: Compilé par l'auteur

Au demeurant, il apparaît que malgré le choix opéré en faveur d'une stratégie extravertie ou intravertie, les pays du tiers monde qui partagent pour la plupart un niveau faible de détention de brevets d'invention doivent payer un lourd tribut pour leur dépendance technologique vis-à-vis de l'Occident. C'est dire que, dans une proportion plus grande que la dépendance financière exagérément mise en cause, la dépendance technologique semble mieux expliquer l'essentiel des problèmes que rencontre le tiers monde sur la voie de son industrialisation. C'est elle qui permet de comprendre les raisons du lourd endettement qui pèse sur la plupart des pays du Sud quelque soit la stratégie d'industrialisation adoptée.

Selon Amin en effet, le problème du développement industriel des pays de la Périphérie ne serait pas réglé tant que subsisteront «certaines formes de dépendance qui se manifestent au niveau de la technologie ...» (1980:81). Une véritable rupture s'impose par conséquent avec les formes classiques de la DIT dans le cadre d'une stratégie «d'autonomie collective»,⁸ d'un «développement véritable autocentré» (Amin 1980:29) «au service des masses urbaines pauvres» et non guidé par «les critères de rentabilité qui favorisent le marché local privilégié et l'exportation vers les centres développés» (Amin 1980:30). Les technologies importées véhiculent nécessairement des rapports de production capitalistes et se trouvent ainsi en déphasage avec le cadre socio-politique viable (participation populaire) favorable à la création des conditions propices à l'innovation technologique endogène.

Voie alternative de développement industriel

Cette façon de poser le problème de l'industrialisation — dans une perspective plus globale prenant en compte le choix politique de société et privilégiant la variable technologique — caractérise un certain nombre de théories: le culturalisme, l'éco-développement et le «smallisme» schumacherien.

- Pour le culturalisme, la réussite d'un transfert exige sans doute que le sous-système technologique importé soit intégrable au milieu socio-culturel récepteur; or ceci n'est malheureusement pas le cas pour les pays de l'Afrique au sud du Sahara qui subissent une véritable «greffe technologique» alors que la greffe technologique est condamnée à l'échec. Un développement par la créativité endogène serait la solution à cette

8 La stratégie d'autonomie collective implique: 1- la rupture des liens de domination mis en oeuvre par les pays dominants à travers leur contrôle du «système international»; 2- la mobilisation intégrale des ressources et capacités internes; 3- le renforcement des liens et de la coopération entre pays en développement; 4- la réorientation des efforts de développement de manière à satisfaire les besoins sociaux essentiels des populations, E. Oteiza et F. Sercovic, cités par Malkin (1980:82).

impasse technologique où mène inévitablement «l'occidentalisation du tiers monde» (Latouche 1989), un développement soucieux de la préservation de l'identité culturelle des peuples étant donné que «la pire des pauvretés pour certains peuples, n'est pas nécessairement la famine et la mort physique, mais bien plutôt de vivre aliéné, sans identité, sans famille, esclave du temps et de l'argent» (Vachon 1984:52).

- Selon Sachs et ses disciples, «les choix techniques ne sont pas neutres, ils sont porteurs d'une formation sociale, d'une structure sociale (...). Les transferts massifs des techniques exogènes s'accomplissent au détriment de la recherche de techniques plus autonomes, plus appropriées aux conditions culturelles, sociales, économiques et écologiques des sociétés concernées» (1981:45). L'industrialisation ne doit nullement se réaliser au détriment de l'éco-système qu'il lui revient plutôt de mettre en valeur à l'aide de techniques appropriées, adaptées ou dans certains cas délibérément imitées. Les éco-développementalistes conçoivent l'existence d'une pluralité de technologies appropriées dont l'essentiel tient à l'adéquation avec un ensemble d'objectifs et de contraintes propres au milieu concerné.
- Quand à Schumacher (1978:60), il estime que tendre vers le gigantisme, c'est poindre vers l'auto-destruction. Il faut alors revenir à la vraie dimension de l'homme, qui est par excellence un être petit. Du fait de leur pauvreté, les pauvres ne sauraient adopter avec succès la technologie occidentale. «Certes ils s'y emploient souvent. Ils doivent alors supporter les conséquences les plus néfastes sur plusieurs plans: chômage considérable, migrations massives vers les villes, décadence des campagnes et tensions sociales intolérables». Ce dont ils ont besoin, c'est précisément d'une technologie de niveau intermédiaire faisant un emploi modéré des ressources rares tout en s'adaptant avec beaucoup plus de facilité à l'environnement dans lequel il est utilisé. Aussi doit-elle avoir la propriété d'être assez simple, donc facile à assimiler pour permettre l'entretien et la réparation des équipements techniques (directement) par les travailleurs (tableau 2).

Développement industriel en Afrique: les PMI et la déconcentration urbaine

Les pays africains doivent donc étudier les possibilités d'une politique alternative⁹ en matière d'industrialisation, politique orientée aussi bien vers la maîtrise de coûts importants que représente l'importation continue des facteurs de production que la limitation des effets néfastes de la concentration urbaine par le développement des PMI.

9 D'une «autre économie» pour reprendre l'expression chère au Professeur montréalais Benoît Levesque (1989).

Maîtrise des coûts, intérêt et viabilité des PMI

La maîtrise des coûts de production ne va pas sans la création d'une base technologique locale, autrement dit la production endogène des outils, des machines et des machines-outils afin de réduire progressivement la forte dépendance et l'extraversion très marquée des économies africaines. Or la logique dans laquelle évolue la grande entreprise moderne l'oblige à recourir à des technologies de plus en plus sophistiquées, ce qui dans le cas d'un pays pauvre est synonyme d'importation considérable de technologies occidentales dispendieuses. Dans la grande industrie moderne la hausse de la productivité est liée à l'emploi de machines toujours plus spécialisées, voire de la robotisation. L'expérience dans les pays sous-développés montre cependant qu'il ne suffit pas d'avoir accès à la haute technologie pour être capable d'une plus grande productivité. Beaucoup d'usines y supportent des coûts importants dus au manque d'utilisation efficiente des capacités productives des machines qu'elles importent, soit en raison du niveau de qualification médiocre de leurs personnels, soit en raison des difficultés liées à l'étroitesse du marché local.

En raison du faible taux de rendement de la technologie sophistiquée dans les pays du Sud (Grellet 1988), il y a lieu alors d'opter en faveur d'une technologie de niveau moyen, celle justement qu'utilisent en général les entreprises de petite taille et qui peut être produite localement. «Les enquêtes dont nous disposons sur l'équipement des petites et moyennes entreprises» affirme à ce sujet Elsenhans (1988:610), «montrent que pratiquement 90% des machines sont de type standard que l'on produit déjà dans certains pays du tiers monde et dont ni les spécifications techniques ni les marchés intérieurs possibles interdisent la production locale». Les entreprises industrielles de petite taille peuvent offrir un cadre dynamisant pour l'utilisation et la création de technologies adaptées aux niveaux de connaissances techniques de base des travailleurs mais également promouvoir l'emploi des ressources physiques et humaines locales (tableau 3).

En effet, si dans les pays comme le Japon, l'Allemagne, les nouveaux Pays Industrialisés, la vitalité des PMI liée à la flexibilité ne fait point l'ombre d'un doute, il semble qu'en Afrique leur succès serait plutôt fonction du degré de leur enracinement local, ce qui renvoie à leur capacité réelle de mettre en valeur les potentialités du milieu et de répondre aux besoins essentiels des populations. Il faut réussir à se soustraire de l'extraversion culturelle dont souffrent la plupart des décideurs politiques africains et son corollaire, le mimétisme, pour être en mesure de voir le dynamisme dont fait preuve une nouvelle catégorie des PMI africaines en émergence. Il faut chercher à s'inspirer du secret de la réussite de ces PMI pour avancer dans la voie de la recherche d'une stratégie d'industrialisation plus judicieuse en Afrique.

Tableau 2: Approches alternatives du développement

Approches/Aspects	Théoriciens principaux	Focus	Diagnostic	Solutions préconisées	Type de technologie
Approche culturaliste	Latouche Vachon	Culture	Technologie occidentale non adaptée	Créativité endogène. Réhabiliter sa propre culture	Technologies appropriées créées localement
Eco-développement	Sachs	Environnement	Absence d'une harmonisation entre gestion de l'environnement et politique industrielle	Promouvoir un développement intégré qui ne néglige point la dimension écologique	Choix entre plusieurs types de technologies adaptées
«Le smallisme» ou l'approche schumacherienne	Schumacher Mc Robie	Tissu social	Gigantisme technologique très néfaste pour le Tiers-Monde	Promouvoir une technologie consommatrice de main-d'oeuvre	Option en faveur d'une technologie intermédiaire (entre artisanal et moderne)

Source: Compilé par l'auteur.

A côté des PME qui sont le fruit d'une politique gouvernementale marquée par l'extraversion (Biya-Bi 1992) et qui battent de l'aile, il y a ces entreprises nées (souvent en dehors du financement bancaire et faisant recours aux tontines)¹⁰ des initiatives privées locales qui, non sans tirer des enseignements utiles de ce qui fait la force du secteur informel, se sont orientées vers des activités à fortes composantes d'inputs locaux. S'appuyant par exemple sur les recherches disponibles en matière de technologies de produits de terre cuite et sur les connaissances traditionnelles en ce domaine, ces micro-industries en émergence entendent tirer le meilleur parti possible de ce vaste marché que constitue la construction d'habitats et d'édifices modernes en Afrique. Il faut dire que les matériaux de construction qu'elles livrent sur le marché à prix compétitif sont fabriqués à partir d'une matière première locale, la latérite qui ne requiert qu'une faible teneur en ciment pour donner des briques, des tuiles, des carreaux, ... de qualité égale à celle de leurs concurrentes, avec l'avantage d'offrir un meilleur confort en raison de leur vertu thermo-régulatrice. Plus remarquable encore est le fait que les machines utilisées par ces micro-industries soient produites localement dans des entreprises semblables par des promoteurs africains qui les cèdent à un prix fort intéressant par rapport à celui des prototypes importables de l'Occident. Mais l'économie réalisée dans les coûts de fabrication est encore plus importante si on tient compte de la technique originale¹¹ utilisée pour la cuisson des matériaux afin de minimiser la «facture» d'électricité. Alors qu'elle avait la possibilité de se reconvertir dans ces activités qui font le bonheur d'un certain nombre d'entreprises nigérianes et ghanéennes, la Céramique Industrielle du Bénin a fermé les portes après quelques années d'existence en abandonnant à la rouille un équipement importé de plus au point. C'est avec beaucoup d'amertume que l'un des cadres béninois de cette entreprise — qui s'était battu en vain pour faire valoir l'idée de la réorientation des activités pour sauver son emploi et son entreprise— nous a fait part de son désespoir quant au développement des pays africains. Pour lui, le problème de ces pays réside essentiellement dans le fait que leurs décideurs, contrairement à ce que prétendent Kabou (1991) et Etounga-Manguelle (1990), manquent d'autonomie, d'imagination et sont totalement sourds aux idées originales qui ne viendraient pas de leurs «maîtres» en Occident.

D'autres branches d'activités comme l'industrie alimentaire et la savonnerie bénéficient du même dynamisme en Afrique (Courlet et

10 Les tontines constituent une forme d'épargne populaire en Afrique, notamment dans sa partie occidentale et centrale.

11 Cette technique consiste en la substitution d'un procédé naturel de cuisson des matériaux à l'usage du four électrique.

Tiberghien 1986). Si ces industries «enracinées dans leur milieu» gagnent du terrain, il y a lieu d'espérer un développement du monde rural et une régionalisation des activités économiques. La question qui se pose alors est de savoir si l'Etat n'a pas un rôle à jouer ici pour accompagner un tel processus.

Le développement des PMI pour la déconcentration urbaine

Les politiques d'industrialisation mises en oeuvre en Afrique ont eu comme conséquence de hâter l'urbanisation et de défavoriser un développement rural authentique. Inexorablement s'accroît un déséquilibre entre villes surpeuplées, pôles d'attraction des ruraux qui refusent de se résigner à la désolation des campagnes et des autres régions pauvres d'un pays donné. Une action gouvernementale conséquente désireuse de venir à bout de la concentration des industries et de la population industrielle dans les grandes villes peut s'appuyer sur un programme de développement et de promotion des micro-industries. D'autant plus que la modernisation du secteur agricole requiert la création d'entreprises spécialisées dans la fabrication d'outillage, d'engrais, d'installation de stockage, de pharmaceutique, de conservation et de transformation valorisante qui n'ont aucune raison de se concentrer dans les grands centres urbains. Bien au contraire, la proximité de leur clientèle rurale devrait constituer un atout décisif puisque le degré de leur introversion (enracinement) est tel que ces entreprises peuvent trouver sur place la majeure partie des ressources physiques et humaines nécessaires à leurs activités. Cependant, pour que les «économies d'agglomération»¹² soient le mieux assurées, il est nécessaire de créer des réseaux, de favoriser des relations du type de celles qu'on retrouve dans les «districts industriels». C'est ici que le rôle de l'Etat en tant qu'instance de planification et de soutien de la bonne marche de l'activité économique doit être le plus attendu pour appuyer ce processus alternatif, de développement socio-économique.

Avec cette possibilité de créer des emplois pour fixer certains travailleurs sur place et améliorer leur niveau de qualification au moyen d'un système d'apprentissage adapté, le tissu industriel pourrait à moyen ou long terme en tirer des effets bénéfiques, ce qui pourrait se traduire par l'émergence d'un entrepreneuriat local.

12 Par ce terme, on sait que les économistes désignent des gains dont l'origine se situe à l'extérieur de l'entreprise. Ce peut être la proximité des clients, des fournisseurs, des écoles de formation, une administration efficace, la disponibilité des moyens de transport, toutes choses dont les coûts ne sont pas assumés par l'entreprise alors qu'elles contribuent largement à sa rentabilité.

Tableau 3: Entreprises de grande et de petite taille en Afrique
Aspects positifs et négatifs

Taille/Traits	Type de technologie	Avantages	Inconvénients
Grandes entreprises	Technologie sophistiquée (robotisation, informatisation)	Susceptible de trouver plus facilement un financement extérieur	Coûts prohibitifs, endettement plus lourd. Taux de rendement bas dans les PED. Étroitesse du marché local. Pollution, chômage
P M I	Technologie de niveau moyen, peu complexe	<p>Étraine coûts raisonnables</p> <ul style="list-style-type: none"> - plein emploi des ressources humaines locales - utilise ressources physiques locales - protection de l'environnement - adaptation au niveau de qualification locale - adaptation à l'étritesse des marchés - permet de reproduire un milieu de travail + ou - cohérent avec la culture locale 	Résistance des couches supérieures de la population à consommer des produits locaux

Source: Compilé par l'auteur.

Conclusion

Une raison fondamentale milite en faveur de la promotion en Afrique de petites et moyennes industries consommatrices d'inputs locaux: c'est la nécessité d'échapper aux effets dramatiques de la dépendance technologique et de l'endettement. Compte tenu des ressources naturelles, humaines et financières dont elle dispose, l'Afrique doit faire de la variable technologique un élément stratégique de premier ordre dans son choix. Aussi devrait-elle, sans pour autant s'enfermer dans une politique d'autarcie débridée, s'aménager toutes les conditions propices au caractère inventif et à la promotion de technologies (efficaces) de niveau intermédiaire, technologies alors maîtrisables par les populations. Samir Amin (1981) a suggéré à cet égard l'avantage que chaque pays pauvre pourrait tirer d'une large collaboration avec ses voisins du Sud dans le cadre de la recherche d'une «autonomie collective». Mais cette coopération doit dépasser ce niveau et se poursuivre avec l'Occident dans le cadre de la mise en oeuvre d'une politique de «substitution sélective d'importations» (informatique, certains inputs, équipements industriels et biens de consommation). De ce fait, on comprendra en ces temps de dévaluation (du franc CFA) que la stratégie d'industrialisation susceptible de faire le bonheur de l'Afrique est celle qui combine consommation de masse,¹³ technologies appropriées et importation sélective de biens.

Les pays africains souffrent d'une extraversion culturelle grave qui les empêche de rechercher des solutions originales et adaptées à leurs problèmes. Au contraire, ils passent leur temps à courir derrière des modèles inadaptés qui les condamnent à l'indigence. Cette indigence ne frappe que les larges masses rurales et urbaines que les systèmes politiques en vigueur et «l'intellectocratie» qu'ils entretiennent écartent des rênes du pouvoir, alors que vit dans l'opulence une poignée d'hommes déracinés et sans scrupules ayant monopolisé l'appareil d'Etat à leur profit. En Afrique, le développement sera populaire¹⁴ ou ne sera pas! Populaire, il devra nécessairement s'inspirer des logiques locales et s'orienter vers la satisfaction des besoins fondamentaux du plus grand nombre.

Chaque fois que les paysans ne sont plus considérés comme des arriérés alourdis par le fatalisme ou que les talents des travailleurs industriels, lettrés ou illétrés, diplômés ou non diplômés, sont systématiquement intégrés et promus, il s'agit d'un test significatif de la bonne orientation de l'entreprise étant donné que participation et plein accomplissement font partie des besoins fondamentaux à satisfaire (Judet 1980:47).

- 13 On parle de production de masse dans le cas où les produits des unités industrielles sont à la fois consommables et consommés effectivement dans le pays lui-même.
- 14 Populaire signifie ici conforme au goût du peuple, à ses aspirations.

Comme Charbonnet (1958:98), nous sommes de ceux qui croient que l'industrialisation de l'Afrique est une oeuvre nécessaire, l'erreur grossière à éviter étant «d'industrialiser à tort et à travers, sous peine de consentir à des investissements improductifs». La richesse à tirer des ressources humaines et des enracinements culturels ne doit-elle pas prendre le pas sur toutes autres considérations dans la formulation d'un projet de développement viable en Afrique?

Références

- Amin, S; Faire, A; Malkin, D, 1980, *L'avenir industriel de l'Afrique*, Paris, Harmattan ACCT.
- Amin, S, 1986, *La déconnexion: Pour sortir du système mondial*, Paris, La Découverte.
- Amsden, A, H, 1990, 'Third World Industrialisation: Global Fordism or a New Model', *New Left Review*, No. 182, pp. 5-31.
- Balassa, B, et al., 1982, *Development Strategies in Semi-Industrial Economics*, Baltimore et Londres, The Johns Hopkins University Press.
- Banque Mondiale, 1980, 1984, *Rapport annuel*, Washington, D.C., Oxford University Press.
- Benachenhou, A, 1980, «Quelle industrialisation pour le tiers monde», *Dossier FIPAD*, No. 20, Novembre-Décembre, pp. 7-35.
- Bergsman, J, 1979, 'Growth and Equity in Semi-Industrialised Countries', *World Bank Staff Working Paper*, No. 351.
- Bessis, S, 1988, «Développement: la fin des modèles? Quelques observations sur les mutations des années 1980», *Cahiers de recherche sociologique*, Vol. 6, No. 1, pp. 79-97.
- Biya-Bi, Y, 1992, «Les PME ivoiriennes, difficile promotion des entreprises nationales», *Cahiers de sociologie économique et culturelle*, No. 18, Décembre, pp. 115-130.
- Cardoso, F, H, et Faletto, E, 1978, *Dépendance et Développement en Amérique Latine*, Paris, PUF.
- Charbonnet, J, 1958, *Une oeuvre nécessaire: L'Industrialisation de l'Afrique*, Genève et Paris, Droz et Minard.
- Courlet, C, et Judet, P, 1986, «Industrialisation et développement: la crise des paradigmes», *Revue Tiers-Monde*, No. 107 Juillet-Septembre, pp. 519-531.
- Courlet, C, et Tiberghien, R, 1986, «Le développement décentralisé des petites et moyennes entreprises industrielles au Cameroun. Repérage de quelques évolutions en cours», *Revue Tiers-Monde*, T. XXVII, No. 107, Juillet-Septembre, pp. 607-616.
- De Bernis, D, G, 1968, «Industries industrialisantes et contenu d'une politique d'intégration régionale», *Economie appliquée*, T. XXI, No. 1, pp. 41-68.
- , 1971, «Les industries industrialisantes et les options algériennes», *Revue Tiers-Monde*, No. 47, pp. 545-563.
- Delacollette, J, 1985, *Transfert de technologie et développement*, Bruxelles, Delta.
- Delalande, P, 1987, *Gestion de l'entreprise industrielle en Afrique*, Paris, ACCT Economica.
- Diakité, S, 1985, *Violence technologique et développement*, Paris, l'Harmattan.
- Dumas, A, 1971, «Les modèles de développement», *Revue Tiers-Monde*, No. 46, pp. 279-301.
- Ecrement, M, 1984, *Industrialisation et développement auto-centré*, Paris, PUF.
- Elsenhans, H, 1988, «Développement indépendant. Rôle des petites et moyennes entreprises et du secteur informel. Distributions des revenus», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 601-615.
- Emmanuel, A, 1981, *Technologie appropriée ou technologie sous-développée*, Paris, PUF.
- Grellet, G, 1988, «Stratégies d'industrialisation pour l'Afrique», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 1007-1019.

- Hoselitz, B, F, 1971, *Aspects sociologiques de la croissance économique* Paris, Tendances actuelles.
- Humbert, M, 1986, «Une approche de l'industrialisation fondée sur le concept de système industriel mondial», *Revue Tiers-Monde*, No. 107, Juillet-Septembre, pp. 537-554.
- Inayatullah, 1972, 'Toward a Non-Western Model of Development', in Lerner, D, and Schramm, W, *Communication and Change in the Developing Countries* Honolulu, The University Press of Hawaii, pp. 92-102.
- Jenkins, R, 1988, «L'industrialisation de l'Amérique latine et la nouvelle DIT», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 836-853.
- Judet, P, 1980, «Conséquences sociales de l'industrialisation dans les pays du tiers monde», *Dossier FIPAD*, No. 20, Novembre-Décembre., pp. 37-47.
- Kançals, S, 1982, «Sur les stratégies d'industrialisation des pays semi-industrialisés», *Issues*, No. 13.
- Kaplinsky, R, 1984, *Third World Industrialization in the 1980: Open Economies in a Closing World*, London, F. Cass.
- Latouche, S, 1989, *L'Occidentalisation du monde, Essai sur la signification, la portée et les limites de l'uniformisation planétaire*, Paris, La Découverte.
- Lerner, D, 1958, *The Passing of Traditional Society: Modernizing the Middle East* Glencoe, Free Press.
- Levesque, B, 1989, «Présentation», in B. Levesque et al (Eds), *L'Autre économie: une économie alternative?* Sillery, PUQ, 10-52.
- Lipietz, A, 1985, *Mirages et miracles. Problèmes d'industrialisation dans le tiers-monde* Paris, La Découverte.
- , 1988, «Les conditions aux limites des politiques d'industrialisation dans le tiers monde», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 1021-1028.
- Mc Robie, G, 1981, *Small is Possible*, New York, Harper and Row.
- Ominami, C, 1979, «Aperçu critique des théories du développement en Amérique latine», *Revue Tiers-Monde*, No. 80, Octobre-Décembre, pp. 725-746.
- , 1986, *Le Tiers-Monde dans la crise*, Paris, La Découverte.
- , 1988, «Le débat industriel latino-américain», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 725-746.
- Pallois, C, 1981, *De la socialisation*, Paris, Maspéro.
- Perroux, F, 1969, *Le pain et la parole*, Paris, ed. du Cerf.
- , 1982, *Dialogue des monopoles et des nations* Grenoble, Presses Universitaires, de Grenoble.
- Reiffers, J, L, 1982, *Sociétés transnationales et développement endogène: Effets sur la culture, la communication, l'éducation, la science et la technologie* Paris, Unesco.
- Rostow, W, W, 1963, *Les étapes de la croissance économique* [Traduction M. J. Rouret], Paris, Seuil.
- Sachs, J, 1981, *Initiation au sous-développement*, Toulouse, Privat Editeur.
- Salama, P, et Tissier, P, 1982, *L'industrialisation dans le sous-développement* Paris, Maspéro.
- Schumacher, E, F, 1978, *Small is Beautiful. Une société à la mesure de l'homme*, Paris, Seuil.
- Singh, A, 1988, «La révolution industrielle inachevée du tiers-monde. Perspectives et politiques de reprise», *Revue Tiers-Monde*, No. 115, Juillet-Septembre, pp. 909-927.
- Tenaille, F, 1979, *Les 56 Afriques: Guide politique*, Paris, Petite collection Maspéro.
- Vachon, R, 1984, «Pour une réorientation des ONG. Du développement endogène à la solidarité interculturelle», *Revue interculture*, Vol. XVII, No. 4 Octobre-Décembre, pp. 38-62.

* Département de Sociologie, Université du Québec à Montréal.

Regards croisés sur la crise africaine

Boubacar Barry*

Abstract: *In order for Africa to solve the crisis it is facing, it is important that African researchers know Africa better by analysing the various steps of its history both sequentially and in the long run and taking into account the various aspects of the major groupings such as the Senegambia, Benin Gulf and Niger loop. Such research activities are all the more urgent owing to the fact that since the nineteenth century, neither colonial rule nor the structural adjustment programs now being implemented have paved the way to development.*

Introduction¹

L'Afrique va-t-elle mourir? Telle est la lancinante question que pose Kā Mana (1993) qui situe désormais la crise africaine dans sa dimension pathologique.

L'Afrique est désormais malade, après avoir été marginalisée. Cette «maladie» remonte pour les plus optimistes au XIX^e siècle, au moment de la conquête coloniale, après trois siècles de traite négrière, et pour les plus pessimistes à la malédiction de Cham.² Mais, l'Afrique malade n'a jamais autant connu de médecins à son chevet! C'est dire que la crise africaine est aussi celle des diagnostics proposés par les nombreux «médecins» qui sont à son chevet depuis au moins un siècle.

La littérature sur la crise africaine est si abondante qu'on a de la peine à se retrouver entre les afro-pessimistes pour qui la disparition du continent n'aurait aucune conséquence sur le devenir de l'humanité et ceux qui gardent encore de l'espoir pour l'Afrique. C'est pourquoi, on se pose la question de savoir si les multiples diagnostics correspondent toujours à l'ampleur de la maladie et surtout si les remèdes proposés sont aptes à résorber la crise!

Dans un tel contexte, il est nécessaire tout d'abord d'avoir une vision claire de la dimension de la crise au plan économique, politique et social. Car il est de plus en plus évident que l'analyse de l'échec des politiques

Africa Development Vol. XIX, No. 3, 1994, pp117-134

1 Je remercie Momar Coumba Diop et Souleymane Bachir Diagne qui ont eu l'amabilité de me faire part de leurs critiques qui n'engagent nullement leurs responsabilités.

2 Le titre, «La malédiction» donné à un numéro spécial des *Cahiers d'Etudes Africaines*.

d'ajustement structurel imposées à l'Afrique, à apporter une solution globale à la «marginalisation», progressive du continent, se pose avec acuité.

Pour un historien de l'Afrique précoloniale, c'est une gageure que de s'engager dans ce débat sur la crise actuelle du continent et notamment sur l'impact des politiques d'ajustement structurel qui ont fini par enfermer l'Afrique dans une double camisole de force, dans une voie sans issue.

C'est pourquoi, pour en sortir, il serait peut-être nécessaire de replacer la crise africaine, circonscrite aux trente dernières années des indépendances, dans son véritable contexte sur la longue durée.

A cet égard, il est intéressant de comparer les solutions proposées respectivement depuis le XIX^e siècle par l'Occident face aux initiatives internes des africains et de mesurer ainsi les marges de manoeuvre de l'Afrique pour sortir de la crise actuelle.

Cette comparaison permettra de restituer toute son importance à la brave période coloniale qu'on a tendance à occulter et qui explique le saut dans le vide pour un nouveau voyage avec l'Occident, si l'on se réfère, à titre d'exemple, au livre de Serge Michailof (1993).

A un siècle d'intervalle, les solutions proposées par l'Occident sont si identiques qu'il importe à l'Afrique de reprendre l'initiative pour ne pas rater à nouveau le rendez-vous du XXI^e siècle, le siècle par excellence de l'interdépendance. L'enjeu est de taille, car paradoxalement, l'Afrique avait, au cours du XIX^e siècle, plus d'autonomie qu'à la fin du XX^e siècle.

Les reponses à la crise africaine au XIX^e siècle: la conquête coloniale

Achille Mbembe a eu le mérite de mettre en évidence la crise de légitimité des Etats africains accentuée par les politiques d'ajustement structurel. Il a mis l'accent sur l'analyse sur la longue durée et restitue, de ce fait, le phénomène dans la logique de la fin du compromis postcolonial en rappelant, à juste titre, le «spectre du XIX^e siècle». Pour Achille Mbembe, devant l'ampleur de la crise, deux options s'offrent à l'Afrique: la sortie par le XXI^e siècle ou le retour au XIX^e siècle (1992). Ce choix a le mérite de nous replacer dans la longue durée mais aussi de relativiser notre vision des expériences africaines par rapport à leurs diversités dans le temps et dans l'espace.

En effet, la tendance est trop forte de considérer l'Afrique comme un tout monolithique. C'est en partie à cause de cette vision que face aux multiples tentatives d'ajustement de l'Afrique à la suite de la suppression de la traite négrière, l'Europe avait choisi une solution unique, la conquête territoriale. Cette option a privé et continue à priver l'Afrique de son autonomie. C'est pourquoi le retour au XIX^e est nécessaire pour comprendre les enjeux des politiques d'ajustement structurel en cette fin du XX^e siècle.

L'examen de cet effort d'ajustement structurel qu'avait représenté le passage de l'économie négrière (vente des esclaves et de l'ivoire) à la traite des produits de rente (arachide, huile de palme, gomme) dans le cadre de l'Afrique de l'Ouest, peut servir d'exemple. A cet égard on peut constater que l'expérience de l'Afrique de l'Ouest a été différente de celle de l'Afrique centrale à laquelle se réfère Achille Mbembe. Mieux, les expériences vont connaître de nombreuses variantes qu'il s'agisse des Etats de la Sénégambie, de ceux du Golfe du Bénin ou des Etats soudanais de la Boucle du Niger.

En prenant l'exemple de la Sénégambie, on constate qu'après trois siècles de traite négrière sans discontinuité, cette région a connu dans la première moitié du XIX^e siècle de grands bouleversements du fait du triomphe progressif du commerce légitime des produits sur les esclaves. Cette période a été dominée par les rivalités entre les puissances européennes, notamment la France, l'Angleterre et le Portugal pour la conquête de cette région d'une part et d'autre part par les tentatives de restructuration interne des Etats de la Sénégambie pour s'adapter à la suppression de la traite négrière.

Ainsi, dans la Sénégambie méridionale, la puissance continentale du Fuuta Jallon inaugure une politique d'expansion territoriale vers la côte pour contrôler le nouveau commerce des produits comme l'arachide, le café et l'huile de palme.

Dans la Sénégambie septentrionale, la multitude de petits Etats fait face à un vaste mouvement maraboutique à la tête de la révolte paysanne pour se débarrasser des pouvoirs *ceddo* des seigneurs de la guerre. Chaykh Umar, par son action politique et religieuse, bouleverse tous les Etats de la Sénégambie avant d'entreprendre à partir de 1857 la conquête du Sudan occidental. Il a de ce fait regroupé la moitié du vaste empire du Mali qui englobait la presque totalité de l'Afrique de l'Ouest avant le XV^e siècle. Ses disciples Maba Jaaxu, Cerno Brahim et Amadu Seexu vont continuer cette oeuvre d'unification malgré la présence de la France qui a entrepris dès 1854 la conquête systématique de cette région à partir de ses positions sur la côte en compétition avec l'Angleterre et le Portugal (Barry 1988; Barry et Harding 1992).

De même, parallèlement au mouvement maraboutique de Chaykh Umar, on assiste, en marge de la Sénégambie, à l'avènement de la deuxième révolution juula menée par le colporteur Samori Touré qui entreprend, au nom de l'Islam, la conquête méthodique des pistes caravaniers vers la côte à travers la forêt et construit un vaste empire sur la rive gauche du Niger. Malgré les contradictions internes, l'état de guerre, les révolutions, les tentatives avortées de restauration des pouvoirs en place, les rébellions des paysans et le renforcement de l'esclavage interne, l'ensemble de la Sénégambie était en voie de restructuration profonde.

Cette restructuration aurait abouti à la création de deux vastes ensembles politiques supranationaux qui auraient pu trouver un équilibre interne pour s'adapter à la nouvelle confrontation et/ou coopération avec l'Europe industrielle. Les puissances européennes ont alors choisi la confrontation armée, la conquête territoriale pour créer des empires coloniaux au profit de l'économie de traite.³

On connaît la suite, le partage de l'Afrique et le fait colonial qui a duré jusqu'aux années 1960, malgré toutes les résistances. La conquête coloniale s'est faite sans discernement, ignorant toutes les initiatives internes d'adaptation des sociétés africaines à la fin de la traite négrière. Ce ne sont pas les arguments humanitaires qui ont fait défaut au sein des multiples sociétés philanthropiques d'Amis des Noirs pour pousser à la conquête de l'Afrique au nom de la civilisation. On peut se passer de faire le bilan de tous les bienfaits et des malheurs de la colonisation qui a élargi les solidarités, mais aussi les systèmes de dépendance dans un monde désormais sans frontières.

En dépit de l'importance de cette période coloniale dont l'évocation permet de mieux situer le contexte global des politiques d'ajustement structurel, nous allons aborder directement le sujet qui nous préoccupe en demandant de ne pas perdre de vue cette période récente et cruciale au cours de laquelle l'Afrique a connu les plus grands bouleversements de son histoire.⁴

3 Les tentatives de restructuration en Sénégambie sont certainement différentes de celles de l'Afrique centrale où Achille Mbembe identifie l'action de ces chefs de bande esclavagistes et de marchands aventuriers comme Rabeih, Tippu Tipp, Msiri et Mirambo qui tentèrent de réorienter à leur profit la traite négrière vers l'Océan Indien. Par contre, en Afrique de l'Ouest déjà au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle de nombreuses révolutions musulmanes avaient favorisé la formation de théocraties musulmanes assurant à leurs sujets une certaine protection contre les risques de vente aux Négriers et créant des espaces de sécurité relative, même aux dépens des esclaves domestiques. C'est cette restructuration interne qui est aussi à l'origine de la création des puissants royaumes de l'Ashanti et du Dahomey qui sont devenus des pourvoyeurs d'esclaves vers la côte mais qui ont fait preuve d'une remarquable capacité d'adaptation au XIX^e siècle par rapport au nouveau commerce des produits. La conquête coloniale a anéanti toutes ces expériences en créant de nouveaux déséquilibres.

4 Les études systématiques font défaut pour faire le bilan de toutes les transformations économiques, politiques et sociales de l'Afrique pendant cette période cruciale de la colonisation. Pour l'Afrique de l'Ouest, voir le récent ouvrage collectif dirigé par Catherine Coquery-Vidrovitch. *L'Afrique occidentale au temps des Français. Colonisateurs et colonisés, 1860-1960* Malgré la qualité des études, ce livre pêche sur un point, celui de la division artificielle entre une Afrique de l'Ouest francophone dissociée avec le destin de l'Afrique de l'Ouest anglophone ou lusophone. La crise du Liberia indique à tel point, toute analyse sectorielle est inefficace pour rendre compte du destin des peuples de l'Afrique de l'Ouest et de l'enjeu actuel de sa réintégration physique, économique, politique et culturelle.

**Les réponses à la crise coloniale et postcoloniale au XX^e siècle:
L'ajustement structurel**

Il n'est pas nécessaire de revenir non plus sur le détail des logiques des politiques d'ajustement structurel (PAS) qui ont fait l'objet d'études savantes pour nous permettre de donner une opinion de profane sur ce remède unique qu'on veut administrer à toute l'Afrique dans l'agonie.

Les PAS constituent, selon l'expression d'Achille Mbembe, la fin du compromis post-colonial. Mieux, elles consacrent l'échec du projet colonial dans son ensemble, faute d'une rupture dans les années 1960 aussi bien au niveau des Etats africains que des partenaires du Nord avec la structure de l'économie de traite. La crise des années 1980 est le résultat de ce double échec. Les PAS imposées de façon uniforme par les bailleurs de fonds constituent le handicap majeur au développement à long terme du continent africain dans son ensemble. A cet égard, les PAS reproduisent pour la fin du XX^e siècle, la même réponse que celle que l'Occident a proposée à la fin du XIX^e à l'Afrique en crise, par la conquête militaire. L'Afrique a-t-elle plus de choix au XX^e siècle qu'au XIX^e siècle. Telle est la brûlante question dont la réponse conditionne tout projet de développement à long terme de l'Afrique.

De nombreuses études ont été faites sur l'impact des PAS en Afrique sur le plan économique, politique et social. Leur échec reflète avant tout les difficultés des pays africains tout comme des bailleurs de fonds à améliorer les conditions de la production en Afrique et à transformer les modalités des échanges entre le Nord et le sud.

Les PAS n'ont pas été capables d'éliminer les faiblesses et les distorsions structurelles qui sont, dans une large mesure, responsables des déséquilibres macroéconomiques chroniques. Alors que le sous-développement global de l'Afrique et l'insuffisance du flux des ressources externes sont partiellement responsables de cet échec, plusieurs des normes actuelles d'ajustement (telle que la réduction des dépenses publiques, les restrictions du crédit, le développement des exportations de base et la libéralisation des importations) entrent directement en conflit avec la nécessité d'atteindre les objectifs à long terme de développement (Cornia, Mkandawire, Hoeven 1992).

Cela est évident aussi bien pour l'objectif initial des PAS de stabiliser l'économie par des mesures de gestion à court terme de la demande pour supprimer les causes fondamentales des déséquilibres dans la balance des paiements que de toutes les formes d'ajustement initiées par la suite pour donner un visage humain à ce remède des bailleurs de fonds face à la crise africaine.

En effet, la logique de la conquête coloniale avait plus de cohérence interne que les PAS qui reposent sur une double ambiguïté, celle de la prétendue responsabilité des Etats africains et celle de l'unité d'action des

institutions internationales minées par les rivalités des intérêts nationaux des puissances occidentales. Dans la pratique, les régimes au pouvoir en Afrique ont été peu à peu dépossédés d'une grande partie des attributs normaux de la souveraineté au profit des experts internationaux. La crise africaine se manifeste par une absence totale de leadership politique et intellectuel face au pouvoir de l'expertise internationale et de celle des bailleurs de fonds dans tous les domaines.

Autant l'Afrique n'avait pas les moyens, du temps de la guerre froide, d'une option purement capitaliste ou purement socialiste, autant l'Afrique n'a pas encore aujourd'hui la possibilité d'une option purement libérale dans les conditions actuelles de son sous-développement.

Cette double impasse explique l'ambiguïté des solutions des bailleurs de fonds et les tatonnements des solutions purement africaines ballottées entre la rupture et l'appel à l'aide internationale. Malgré sa marginalisation l'Afrique ne manque pas d'intérêt. Il suffit de passer en revue les nombreux ouvrages ou études publiés ces dernières années sur l'Afrique avec des titres aussi révélateurs les uns que les autres sur l'acuité de la crise et la nécessité d'aider le continent à s'en sortir.

Les réponses externes

L'évocation de quelques titres en français révèle non seulement l'intérêt que l'Afrique continue à susciter mais aussi cette vision uniforme qu'on se fait du continent à l'extérieur

L'Afrique, du moins l'Afrique au Sud du Sahara, est vue comme un tout. On exclut artificiellement du champ de la réflexion l'Afrique blanche comme si pendant des siècles le Sahara, traversé dans tous les sens par les caravanes, n'avait pas servi de lien entre les deux mondes et, au-delà, entre l'Afrique noire et l'Europe.⁵

Les risques de généralisation et de schématisation sont énormes. Mieux, ces ouvrages reflètent souvent le point de vue de l'expertise internationale qui participe directement à la prise de décision des bailleurs de fonds.

A titre d'exemple, le rapport de la commission Sud met l'accent sur le développement Sud-Sud. L'étude sur les stratégies pour un nouveau développement de l'Afrique préconise la privatisation et fait appel à la générosité de l'Amérique pour participer à l'aide au développement du continent. L'Afrique vers la reprise économique reprend les idées généreuses de l'UNICEF pour un ajustement structurel à visage humain et au-delà pour un développement à long terme de l'Afrique. A cela il faut ajouter les

5 Pourtant la gravité des multiples rébellions Tuareg qui destabilisait les Etats sahariens devrait inciter à repenser le rôle de barrière qui est dévolu désormais au Sahara entre l'Afrique blanche et l'Afrique noire.

nombreuses études de la Banque mondiale et du FMI maîtres d'oeuvre des multiples politiques d'ajustement structurel qui reflètent avant tout le pouvoir de décision de ces instances ainsi que le poids des hésitations des experts internationaux sur le destin des peuples qu'ils gouvernent à distance avec leurs préjugés mais aussi leurs intérêts et leurs divergences (Commission Sud 1990; Berg et Whitaker 1990).⁶

L'ouvrage de Michailof (1993) peut servir de référence pour une réflexion sur le développement à long terme de l'Afrique dans le cadre des relations Nord-Sud à l'aune des politiques d'ajustement structurel. La France, vieille puissance coloniale, face au destin de l'Afrique ne pouvait pas mieux servir de référence à cette lancinante question examinée dans cet ouvrage réalisé par une équipe compétente, très avertie à la fois des problèmes africains et de ceux de la France.

On ne peut mettre en doute la sincérité des sentiments pour l'Afrique des auteurs de ce livre qui ont le mérite de dénoncer sans complaisance les «erreurs» du passé. Mais, il est indiqué de situer ce débat au niveau des solutions proposées pour sortir l'Afrique de la crise actuelle en prenant encore une fois la Sénégalambie et l'Afrique de l'Ouest comme cadre de réflexion. On doit être conscient, comme eux, de l'ambiguïté des relations franco-africaines et des divergences sur les solutions de rupture qui sont nécessaires de part et d'autre. Mais au-delà de la France, la rupture est nécessaire au moins dans certains domaines pour favoriser l'intégration régionale, la démocratisation et l'inculturation des progrès intellectuels et techniques et mettre fin au sous-développement de l'Afrique.

Concernant l'intégration régionale, les auteurs de ce livre, tout en situant le débat entre un éventuel retour de l'Empire et le recours à un nouveau fétiche, ne dégagent pas une perspective à long terme. L'intégration de l'Afrique de l'Ouest n'est certainement pas compatible avec un retour à l'empire par le biais d'une communauté économique fondée sur la zone franc. Cette vision reflète avant tout les contradictions internes en France entre le vieux capital colonial mercantile qui s'accroche en vain aux anciennes colonies et le nouveau capital industriel et financier de pointe qui a conquis le Nigéria. L'option en faveur de la rupture implique pour la France de renoncer à ces privilèges désuets pour favoriser la réintégration de l'Afrique de l'Ouest qui passe par le rapprochement entre le géant nigérian et le reste de l'Afrique de l'Ouest francophone. L'émiettement politique condamne d'avance ces petits Etats à la stagnation dans une aventure solitaire pour le développement. L'Afrique offre encore d'énormes

6 L'inflation des livres sur la crise africaine est si grande qu'on se pose la question de l'opportunité de nouvelles études pour résoudre les problèmes qui sont connus pour l'essentiel. L'action et la volonté politique font cruellement défaut.

possibilités de profits et de coopération bénéfique pour un véritable partenariat dans la lutte contre le sous développement structurel du continent.

Cette réintégration de l'Afrique de l'Ouest permettrait l'émergence de trois grands pôles de développement sous forme de fédérations ou de confédérations:

- A l'Ouest, la Grande Ségambie avec les Etats actuels du Sénégal, du Mali, de la Mauritanie, de la Gambie, de la Guinée Bissau, de la Guinée Conakry, du Cap-Vert et peut-être de la Sierra-Léone et du Libéria.
- Au Centre, le Golfe de Guinée avec la Côte d'Ivoire, le Ghana, le Togo, le Benin et le Burkina-Faso.
- A l'Est, le Delta du Niger avec le Nigéria et le Niger.

Toute politique d'intégration, qui ne tient pas compte de ce réintégration progressive de l'espace sous régional, serait vouée à l'échec car les Etats nationaux sont incapables d'assurer un développement autonome en dehors de leurs relations privilégiées avec le Nord dans l'état actuel des frontières héritées de la colonisation. La France coloniale et la France post-industrielle doivent réconcilier le CFA et le Naira pour permettre à l'Afrique de l'Ouest de renouer avec les tentatives internes de restructuration de la fin du XIX^e siècle.⁷ Cette solution est contraire à la seconde alternative que propose le livre de Michailof qui s'interroge sur l'efficacité de ce «nouveau fétiche», l'intégration régionale.

En ce qui concerne la démocratisation ou la transition démocratique qui fait l'objet de tant de débats et de préoccupations, l'ouvrage de Michailof n'aborde pas explicitement ce thème pourtant brûlant d'actualité. Les crises politiques actuelles des Etats africains ne sont pas du tout abordées dans ce livre pour permettre de dégager une perspective à long terme. Pourtant entre le succès partiel des transitions démocratiques au Bénin, au Niger et au Mali qui ont connu l'organisation de conférences nationales, les dangers de la guerre civile au Libéria, l'impasse politique au Togo, les essais timides de transition en Côte d'Ivoire et en Guinée, les limites d'une alternance au Sénégal, le modèle adulé du multipartisme en Afrique constituent autant d'axes de réflexion pour un véritable débat sur la relation entre démocratie et développement économique en Afrique. Ce silence réduit considérablement la portée de la conclusion de Michailof selon laquelle les mouvements

7 Pour mesure l'impasse d'un débat sur la zone franc - voir l'article de Jones Dowe. Du rifici à CFA city, pp.460-468. Les fausses alertes d'une dévaluation prochaine du CFA tous les trois mois et les démentis successifs des Gouvernements africains et de la France constituent à elles seules des signes évidents de destabilisation de cette zone rivée au sort de la France.

démocratiques n'apportent pas nécessairement de réponse satisfaisante au plan économique. Ce qui pose aussi les limites du discours de la Baule qui selon Edwige Avice, à peine prononcé, a donné lieu à une lecture africaine, qui a parfois oublié l'esprit et la lettre et retenu sa propre exégèse, à savoir «la prime à la démocratie». Cela pose, à un niveau plus général, le problème de la conditionnalité de l'aide et du droit d'ingérence de la France dans le processus de la transition démocratique en cours en Afrique.

Enfin, en ce qui concerne le troisième point l'inculturation — l'ouvrage de Michailof pose la question de savoir si l'éducation pour tous est possible dans le contexte d'une école en ruine, et surtout d'une économie en ruine. Au delà de la critique du modèle éducatif, initié en Afrique sur le modèle du système d'éducation français, les auteurs ne proposent pas la rupture qui est nécessaire par l'usage des langues nationales dans la formation mais aussi dans la vie administrative et les projets économiques pour une inculturation des progrès techniques et intellectuels par l'ensemble de la société. Le problème majeur aujourd'hui est de créer sur place en Afrique les conditions d'une éducation de qualité pour permettre à l'Afrique de marcher sans béquilles et de se passer d'une assistance technique coûteuse et souvent inefficace.

Au total ce livre est trop riche de contradictions et de bonnes intentions pour une évaluation objective dans le cadre de cet article. On peut retenir à l'actif des auteurs ce courage qu'ils ont eu de remettre en cause des situations de rente séculaire. Mais les limites des solutions qu'ils proposent sont-elles liées aux intérêts inavoués de toute coopération entre le Nord et le Sud ou tout simplement à la faiblesse de l'initiative africaine pour imposer une rupture dans ces relations? Cet ouvrage montre clairement que la France, puissance secondaire, a pris trop de responsabilités en Afrique et dans le tiers monde qu'elle ne peut plus assumer toute seule.⁸ Est-ce que la coopération internationale est en mesure de canaliser les égoïsmes nationaux pour hâter l'avènement d'un nouvel ordre mondial dans les relations Nord-Sud? La réponse dépendra de la capacité du tiers monde et de l'Afrique en particulier de proposer et d'imposer des alternatives durables aux politiques d'ajustement structurels qui constituent pour l'instant le seul remède que nous propose le Nord.

Les réponses internes

Les réponses africaines à la crise sont pour l'instant aussi nombreuses et inefficaces que celles de l'Occident qui détient l'initiative même sur le plan intellectuel. Il est évident que le véritable problème n'est pas pour les

8 C'est ce qui explique en partie le caractère inconfortable de la position de la France qui se trouve impliquée dans tout ce qui se fait de meilleur et de pire en Afrique.

Africains de répondre à l'appel du pied de Edwige Avice pour une réponse africaine sous forme d'un deuxième ouvrage à ce livre collectif réalisé par l'expertise française sur l'Afrique. Il faut que les intellectuels africains apprennent à penser l'avenir du continent en toute autonomie dans le choix des priorités de recherches et des solutions à proposer.

Les initiatives africaines pour une alternative au développement sont aussi nombreuses. Mais, la même tendance à la généralisation à l'échelle du continent, se retrouve aussi dans ces études. Les nombreux titres, portant sur l'Afrique prise en bloc, indiquent cette tendance à l'uniformisation du fait d'un siècle de colonisation qui a créé les conditions d'un sous-développement généralisé à l'échelle du continent. On retrouve les mêmes angoisses sur l'avenir de l'Afrique avec les afro-pessimistes tout comme ceux qui gardent encore l'espoir.

Le livre d'Axelle Rabou *Et si l'Afrique refusait le développement?* inaugure cette nouvelle tendance à critiquer de façon interne notre vision du monde et à déceler les propres insuffisances des sociétés africaines face au défi de la modernisation. On ne peut mettre en doute le désarroi d'Axelle Rabou devant les multiples échecs de l'Afrique à se développer. Mais il est difficile de croire au refus de l'Afrique de se développer où de prétendre au progrès. L'Afrique, même malade d'elle-même, selon le titre du livre de Tidiane Diakité, mérite peut-être une dose d'ajustement culturel comme le souligne Manguelle (1992) dans son livre. L'essentiel est de constater la tendance à une critique interne très sévère des attitudes et comportements des Africains. Néanmoins la généralisation à l'ensemble du continent réduit considérablement le caractère thérapeutique de cette autocritique qui s'attaque à la corruption, à l'autoritarisme, à l'aliénation culturelle etc., sans proposer des alternatives de changement ni se donner les moyens d'opérer dans la pratique ces changements.

Il en est de même pour les rares optimistes qui veulent redonner de l'espoir à l'Afrique; la vision continentale réduit la dimension de l'analyse et la portée des solutions souvent utopiques car ils ne mettent pas toujours en évidence les contradictions des forces sociales susceptibles de transformer ces espoirs en réalité. Tel est le cas du brillant plaidoyer pour l'Unité africaine de Edem Kodjo (1985). «Et Demain l'Afrique» ou de celui d'Abdoulaye Wade «Un Destin pour l'Afrique». Les défis auxquels l'Afrique doit faire face sont bien analysés mais les stratégies et les moyens pour y parvenir font cruellement défaut, en particulier au niveau de la volonté politique d'assumer les contraintes de l'unité, de la démocratisation et celles de la rupture.

Sur le plan des stratégies économiques, après l'école de la dépendance, les propositions pour un développement endogène en Afrique foisonnent. L'ouvrage collectif *La Nette des autres* publié sous la direction de Joseph Ki-Zerbo met l'accent sur l'interaction entre la culture du développement et

la culture démocratique pour combattre le sous-développement du continent. Les Africains doivent favoriser l'intégration et surtout la recherche et la formation endogène. Il insiste à juste titre sur la responsabilité des Africains à l'égard de l'Afrique elle-même. Il préconise non seulement un ajustement structurel interne mais aussi un ajustement du Nord par rapport au Sud. Le projet africain doit affirmer la priorité et la primauté de l'endogène vivant pour réaliser trois conditions majeures au développement endogène: L'intégration de l'espace africain, la recherche participation-action, la démocratie. L'impératif absolu de la formation des gens, de leur mise en état de recherche et d'invention passe nécessairement par l'alphabétisation dans les langues africaines. En plus de l'enjeu économique, il y a l'enjeu culturel (Ki-Zerbo 1992). Cet ouvrage collectif si riche en communications de toutes les disciplines rejoint le thème de l'ajustement culturel prôné par Manguelle.

Par contre, l'économiste Mamadou Koulibaly (1992) nous propose Le libéralisme — nouveau départ pour l'Afrique — par rapport à ces notions de développement autocentré ou endogène. Pour atteindre son objectif, il fait appel à toutes les sciences sociales pour détruire les superstitions qui ont étouffé l'économie africaine depuis quarante ans; croyance béate aux vertus d'un système monétaire centralisé, d'une zone franc intégrée, mais aussi confiance aveugle dans les mérites des hommes de l'Etat, du parti unique et de l'aide publique et enfin et non le moindre écrasement de l'individualité et de la propriété privée.

Par sa vigueur critique, Koulibaly dérange non seulement l'ordre établi mais aussi les idées reçues. Il est partisan du libéralisme dans tous les domaines de la vie économique, politique et sociale. Il prône par conséquent la propriété privée et l'exercice de la concurrence politique en Afrique pour mettre fin au monopole de l'Etat sur toutes les activités économiques et toutes les richesses essentielles du pays. L'élite politique africaine a étouffé l'éclosion d'une élite économique et la série d'échecs connue depuis les indépendances n'est que l'expression d'un échec politique.

L'Etat africain est un mauvais gestionnaire et les Africains doivent assumer leurs responsabilités au lieu d'évoquer des événements extérieurs (domination, dépendance, fluctuation des cours des produits de base sur les marchés mondiaux, crise de l'énergie etc.) commodes pour se décharger de leurs propres responsabilités.

Ce sont les libertés politiques qui fondent la prospérité économique. Désormais, si nous admettons que le sous-développement est d'abord un problème de mentalités, nous devons nécessairement admettre que la précision des droits de propriété est tout autant une méthode pour produire des mentalités d'un certain type. Tant que le poids de l'Etat demeure élevé dans l'activité économique, il est difficile de substituer le critère de l'utilité économique à tout autre critère

Pour Koulibaly, le développement industriel et donc l'accumulation du capital ne peut survenir qu'après un développement de l'agriculture grâce à la réforme des structures des droits de propriété sur la terre. L'Afrique est victime de sa gérontocratie. La crise actuelle des économies africaines est une crise de ces valeurs. L'Afrique noire est de nouveau mal partie, parce qu'elle est entrain de denier à sa population le seul droit qui soit capable de la responsabiliser. Il ne s'agit pas du droit de vote, mais plutôt du droit de propriété.

Koulibaly ne dit pas comment les populations africaines pourront s'appropriier cet Etat omniprésent, pour le transformer et se donner ainsi le droit à la liberté et à l'accès à la propriété. Il constate néanmoins que les Africains sont aujourd'hui plus que jamais conscients du viol de leurs droits. Il fait partie de cette génération qui est descendue dans la rue pour réclamer ses droits en tant qu'homme et non en tant que citoyen (Koulibaly 1992:153, 197-198, 207-208).

Au delà de l'appropriation de la réflexion intellectuelle

Il est évident que tous ces ouvrages écrits ces dernières années par les intellectuels africains dérangent les ordres établis et reflètent avant tout la vigueur critique de la réflexion africaine sur l'avenir du continent.

Ce bouillonnement intellectuel à l'échelle du continent est relayée par une vigoureuse réflexion tant au niveau sous-régional que national pour proposer aux Africains des solutions de sortie de crise. La récente conférence internationale sur l'intégration de l'Afrique de l'Ouest organisée à Dakar par le Centre de recherches pour le développement international (CRDI) a mis en évidence l'importance d'une dynamique interne de réflexion interdisciplinaire sur ce processus crucial de régionalisation nécessaire à la survie du continent.⁹

De même les récentes publications sur le Sénégal dans tous les domaines par l'école de Dakar illustrent bien la qualité de cette production intellectuelle et la profondeur des analyses faites par une élite sénégalaise qui vit au quotidien la profondeur de la crise malgré quelques privilèges désuets.¹⁰

9 Sur ce thème aussi crucial notre expérience en tant que coordonnateur scientifique de cette importante conférence, nous a montré que l'Afrique manque de leadership intellectuel et politique pour mener de façon concomitante et soutenu une réflexion et une action susceptibles de déboucher sur une prospective à long terme de son développement.

10 Voir à ce propos le compte rendu que nous avons fait sur le livre publié sous la direction de Momar Coumba Diop. *Le Sénégal: Trajectoires d'un Etat*, CODESRIA, 1992, dans le journal *Le Témoin*.

Mais, cette production intellectuelle endogène pose le problème de la capacité de recherches des Africains dans un contexte économique de crise et dans le cadre d'une dépendance accrue vis-à-vis de la réflexion des marabouts du Nord qui ont délocalisé le savoir sur l'Afrique (Mkandawire 1993:135).¹¹

En effet, c'est ce privilège même de la fonction intellectuelle de penser l'avenir de son pays qui est souvent dénié par nos propres gouvernements et aussi par les marabouts du Nord. Les premiers ne nous écoutent pas tandis que les derniers veulent contrôler à distance nos pensées et faire de grandes synthèses à notre place sur l'Afrique à partir des matières premières que nous leur fournissons. Autant il est important pour les Africains de combattre pour leurs droits à la liberté, autant il est indispensable, pour eux d'accéder à la propriété intellectuelle. Cette appropriation constituera avec celle de la terre les deux poumons de notre développement endogène.

A cet égard, il est essentiel pour les élites africaines de «conquérir leur place au soleil» pour donner des réponses à l'ensemble des questions que les populations se posent au quotidien face à la crise dans tous les domaines. Ils ne parviendront à cet objectif que le jour où leur savoir ou leur savoir-faire sera consommé en langues nationales par cette grande majorité de la population qui écoute les chansons de Yousou Ndour en Wolof ou de Baaba Maal en Peul.

A ce propos, on constate un certain déphasage entre les analyses faites dans les études et l'évolution récente des événements qui marquent une accélération de l'histoire dans les années 1990. Les sociétés africaines ont trouvé très vite de nombreuses solutions aux politiques d'ajustement structurel imposées par les bailleurs de fonds et surtout par rapport à l'atrophie de l'Etat consécutive au tarissement de ses moyens financiers.

Cette crise de l'Etat frappe de plein fouet les élites bureaucratiques des cités urbaines qui sont, par la force des choses, à l'avant-garde de la contestation des pouvoirs en place dans tous les pays.¹² Le récent vote sanction des villes contre la politique du Président Abdou Diouf au Sénégal dont l'économie est sous perfusion dans le cadre des politiques d'ajustements structurels depuis 1980, est significatif de cette situation. Aujourd'hui, la crise urbaine est en fait le prolongement de la crise séculaire

11 Cet article (Mkandawire 1993:135) résume bien les problèmes du renforcement de la capacité de recherche en Afrique dans un contexte de crise économique et politique.

12 Le développement du secteur informel caractérise en fait les sociétés africaines depuis la période coloniale qui a exclu les populations de la gestion du secteur moderne de l'économie dans tous les domaines.

des campagnes qui n'ont jamais été valorisées pour financer la révolution industrielle dont parle Koulibaly.

Mais, il est en même temps paradoxal de constater qu'aujourd'hui le paysan du Baol, dans le bassin arachidier ruiné du Sénégal, est capable de prendre en charge la cinquième avenue à New York en s'investissant dans toutes sortes d'activités licites ou non. Son goût de l'aventure et sa capacité d'adaptation contrastent étrangement avec l'inertie des jeunes scolarisés chômeurs, bardés de diplômes et qui attendent tout de la manne de l'Etat lorsqu'ils ne contestent pas le pouvoir en place. Le paysan du Baol tire toute son énergie des valeurs du terroir notamment de l'islam mouride tandis que le jeune diplômé des villes est accroché au modèle d'éducation occidentale inadapté aux conditions du sous-développement de nos pays.

Ce n'est pas un hasard non plus que c'est dans la peinture et la musique que l'Afrique exprime le mieux, et sans aucun complexe son génie face aux joies et angoisses de la vie pour porter au monde une lueur d'espoir malgré la misère quotidienne, les risques du Syndrome immuno-déficitaire acquis (SIDA), la sécheresse et les guerres civiles.

Par rapport à la production intellectuelle souvent caporalisée ou tout simplement marginalisée, l'expression artistique se détache par sa vigueur, tout simplement parce qu'elle puise ses profondes racines dans la culture africaine, par le biais des langues nationales qui ont servi partout dans le monde de support au progrès scientifique des nations des plus petites aux plus grandes. L'absence de jonction entre la civilisation orale en langues africaines et une civilisation écrite en langues étrangères constitue le handicap majeur à tout développement endogène de l'Afrique contemporaine.

Ce fossé explique en partie la marginalisation de l'élite qu'elle soit politique ou intellectuelle par rapport à la grande majorité de la population. Il n'est pas surprenant alors qu'on en arrive à une société à deux vitesses dans laquelle tout débat entre démocratie et autoritarisme, entre intégrisme et laïcité, entre tradition et modernité, n'a aucun sens et tourne à vide par rapport à la réalité malgré l'injection de tous les capitaux du monde. L'éducation dans les langues nationales et la réintégration de l'espace africain sont un préalable à toute politique de développement qu'elle soit autocentrée, endogène ou libérale dans un monde planétaire.

Pour reprendre la boutade d'Axelle Kabou pour qui l'Afrique sera rationnelle ou ne sera pas, je dirai que l'Afrique se réconciliera avec elle-même ou ne sera pas. Tant que les élites ne seront pas capables de parler et d'agir dans leurs propres langues pour traduire en pensée et en actes les progrès scientifiques de l'humanité, l'Afrique, malgré ses potentialités, sera un nain dans le concert des nations.

La crise est telle que l'Afrique n'a pas d'autre choix que d'opérer sa propre révolution pour éviter une mort clinique au sens physique et spirituel

du terme. Il y a encore de l'espoir pour une Afrique reconciliée avec elle-même, car sa capacité de résistance n'est pas entamée malgré les assauts dont elle a fait l'objet depuis des siècles. Mais elle doit commencer d'abord par compter sur elle-même et cesser de tendre la main. Il faut ensuite accepter de reconnaître notre échec, en fait, l'échec de l'ensemble de l'élite africaine qui n'a pas su trouver des solutions adéquates au sous-développement structurel de notre continent façonné par un siècle de colonisation. Cet échec sur le plan économique, politique et culturel nous engage dans une longue et douloureuse voie de bouleversements dont les conséquences sont incalculables. Nous allons désormais payer très cher les errements du passé, le saut dans le vide vers une modernité imposée du dehors sans ancrage politique, économique et culturel. Tel est le défi auquel l'intelligence africaine doit apporter des réponses immédiates et à long terme pour assurer notre survie en tant que peuples de cette planète-terre.

En effet, à moins d'un sursaut salvateur qui s'attaque globalement au sous-développement structurel du continent, les catastrophes actuelles du Libéria, de la Somalie, du Burundi, du Sudan ou de l'Algérie, etc. ne sont que le prélude au saut fatal dans la barbarie qui menace, comme dans la Bosnie, l'ensemble de l'Afrique. Aucun Etat et aucune société ne sont véritablement à l'abri de ce retour à la barbarie. Mais le sursaut tant attendu n'est possible que le jour où les Africains créeront des institutions adéquates qui légitiment les choix véritables des populations enfermées à double tour dans le cadre étroit de l'Etat-Nation aux frontières artificielles.

Il est vrai que la crise actuelle est si aiguë que l'Afrique est mure, davantage qu'à la fin du XIX^e siècle, pour une recolonisation. Le drame est tel que de nombreux Africains sont prêts, par désespoir de cause, à demander l'intervention étrangère pour régler leurs problèmes du moment.

Cette alternative serait la dernière chance pour l'humanité de donner son véritable sens à la solidarité des hommes de cette planète et effacer ainsi à jamais les séquelles d'une coopération séculaire entre le cavalier et son cheval. Peu importe les Limes qui seront construits demain pour empêcher les nouveaux barbares du Sud et du Nord de déferler vers le centre lumineux des pays industrialisés après la disparition du clivage entre l'Ouest et l'Est du temps de la guerre froide. L'Afrique doit marcher sans béquilles avec le reste du monde quel que soit le prix à payer !!! Il y va de l'avenir de toute l'humanité.

Conclusion

Les politiques d'ajustement structurel constituent désormais une donnée incontournable de la vie quotidienne des Etats africains dans leur rapports avec les institutions internationales ou les bailleurs de fonds. Qu'on soit d'accord ou non avec ces politiques, la recherche doit anticiper sur l'impact à long terme de ces mesures d'ajustement qui touchent de près à tous les

domaines de la vie économique, politique et sociale de l'ensemble des populations du continent et conditionnent, de ce fait, leur avenir.¹³

Il est évident que les aspects politiques et idéologiques des programmes d'ajustement structurel ont été occultés par les dimensions économiques, financières qui intéressent principalement les bailleurs de fonds et par la prétendue neutralité des experts.

Il est important, par conséquent, pour les chercheurs, d'explorer la dimension géopolitique des PAS par une périodisation de l'histoire économique et sociale qui permettra d'appréhender correctement les ruptures et les continuités de la crise africaine. Cela permettra surtout de porter davantage les efforts sur les alternatives à proposer face à l'uniformité et au poids des PAS pour résoudre la crise africaine dans sa triple dimension économique, politique et culturelle. Cela pose, avec acuité, le problème de l'autonomie scientifique de la recherche africaine que le CODESRIA, entre autres institutions, tente, depuis vingt ans, de défendre avec succès. Mais, dans ce combat, le CODESRIA a privilégié les études multinationales à l'échelle du continent et les études nationales à l'échelle des Etats actuels. Il manque la dimension sous-régionale qui permettra de prendre en considération la réintégration de l'espace africain dans toute politique de développement à long terme.¹⁴

Ce «redimensionnement» de la recherche au niveau sous-régional en Afrique doit être accompagné par une concentration des efforts de recherche tant en Afrique que dans les pays développés pour éviter la duplication des études à court terme. La recherche aussi bien que les centres de décision doivent être ramenés sur le continent pour permettre aux Africains de se libérer par eux-mêmes et pour eux-mêmes.

En effet, il est frappant de constater le poids exorbitant de la délocalisation du savoir sur l'Afrique qui se développe désormais à partir de l'Amérique ou de l'Europe où des centaines de spécialistes produisent chaque jour de nouveaux mythes ou de nouveaux concepts que nous avons de la peine à consommer et à digérer.

Mais, le plus grave c'est que cette production intellectuelle abondante et contradictoire conditionne les priorités de recherche sans rapport avec les réalités africaines ni avec les besoins des populations africaines. En un mot, cette production intellectuelle hétéroclite étouffe dans l'oeuf toutes les

13 Voir la synthèse des débats de la conférence du CODESRIA (Diop 1991).

14 La seule initiative du CODESRIA dans le sens de la régionalisation de la recherche a été le Séminaire organisé à Ndjamena, avec le concours de l'UNESCO, en 1990, sur le thème «Quelle histoire pour l'intégration de l'Afrique». Le CODESRIA s'est aussi associé à l'organisation de la Conférence Internationale sur l'intégration de l'Afrique de l'Ouest par le CRDI et la CEDEAO en janvier 1993 à Dakar.

possibilités de libération par le développement d'un savoir endogène au profit de la grande majorité de la population.

L'impasse actuelle dans laquelle se débat désespérément l'Afrique montre que les politiques actuelles d'ajustement structurel sont mal conçues et sont peut-être incompatibles avec une réflexion sur le développement à long terme de l'Afrique.

Conçues au départ pour résorber le déficit de la balance des paiements des Etats, ces politiques d'ajustement structurel ont fini par créer de nouveaux déséquilibres qui exigent à chaque fois de nouvelles formes d'ajustement à visage humain, à court terme et maintenant à long terme. Malgré quelques succès partiels, il faut avoir l'honnêteté de reconnaître que les politiques d'ajustement structurel ont globalement échoué ou tout au moins n'ont pas encore atteint leur objectif.

Les causes de cet échec sont multiples et sont dues à l'incapacité des Etats africains de s'ajuster de façon interne et en toute autonomie et à celle des bailleurs de fonds de définir une politique cohérente en dehors de toute rivalité nationale. Comment sortir de ce cycle infernal d'éternels recommencements?

Il faut dissocier tout d'abord le débat sur l'impact des politiques d'ajustement structurel du vrai débat sur le développement à long terme de l'Afrique qui exige une vision globale des problèmes à l'échelle nationale, régionale et continentale. Cela exige surtout une remise en cause des rapports de l'Afrique avec elle-même et de ses rapports avec le reste du monde.

Il faut ensuite être à l'écoute de l'initiative africaine et surtout libérer l'initiative africaine.

Il faut enfin accepter le caractère planétaire du devenir de notre humanité.

Mais, dans tous les cas, la responsabilité des Africains est désormais engagée pour assumer leur destin dans un monde sans pitié pour les pauvres et les faibles. A défaut, il faut laisser l'Afrique mourir de sa belle mort. Peut-être qu'elle pourra enfin renaître de ses cendres.

Références

- Barry, Boubacar, 1988, *La Sénégalie du XV^e au XIX^e siècle., Traite négrière, Islam et conquête coloniale*, Paris, l'Harmattan, 431p.
- Barry, Boubacar et Leonard Harding, 1992 (sous la direction de), *Commerce et commerçants en Afrique de l'Ouest, Le Sénégal*, Paris, l'Harmattan, 381p.
- Berg, Robert, J, et Jennifer Seymour Whitaker, 1990, *Défis au Sud*, Rapport de la Commission Sud, Paris, Economica, 324p, *Stratégies pour un Nouveau Développement en Afrique*, Paris, Economica, 556p.

- Cornia, Giovanni Andrea, Thandika M, Mkandawire et Rolf Von Hoeven, 1992, *L'Afrique vers la reprise économique. De la stagnation et l'ajustement au développement humain* (une étude de l'UNICEF), Economica, p.187.
- Diop, Momar Coumba, 1991, les «Enjeux politiques de l'ajustement structurel», *Bulletin du CODESRIA*, numéro 3, pp. 2-7.
- Ka Mana, 1993, *L'Afrique va-t-elle mourir? Essai d'éthique politique* Paris, Karthala, 218 p.
- Ki-Zerbo, J, 1992, (sous la direction de), *La Nette des Autres: Pour un développement endogène en Afrique*, Dakar, CODESRIA, 491p.
- Kodjo, Edem, 1985, *Et demain l'Afrique*, Paris, Stock.
- Koulibaly, Mamadou, 1992, *Le libéralisme: nouveau départ pour l'Afrique Noire*, Paris, l'Harmattan.
- Manguelle, D, E, 1992, *l'Afrique a-t-elle besoin d'un programme d'ajustement culturel?* Ivory Sur Seine, Nouvelles du Sud.
- Mbembe, Achille, 1992, «Traditions de l'autoritarisme et problèmes de gouvernement en Afrique sub-saharienne», *Afrique et Développement*, Dakar, CODESRIA, Vol. XVII, No. 1, pp.37-64.
- Michailof, Serge, 1993, (sous la direction de) *La France et l'Afrique vade-mecum pour un nouveau voyage*, Paris, Karthala, 510 p.
- Mkandawire, Thandika, 1993, «Problèmes et perspectives des sciences sociales en Afrique», *Revue Internationale des Sciences Sociales*, Février, UNESCOVERES.
- Wade, A, 1989, *Un destin pour l'Afrique*, Paris, Karthala.

* Université Cheikh Anta Diop, Département d'Histoire, Faculté des Lettres & Sciences Humaines.

Book Reviews

L'urgence de la pensée: Réflexion sur une précondition du développement en Afrique, Yaoundé: éditions Mandara, 1993, 209 pages

Jean-Emmanuel Pondi*

Avec *L'urgence de la pensée*, Maurice Kamto, Agrégé de Droit Public, convie le grand public à réfléchir sur une des causes fondamentales du sous-développement du continent: le déficit de la pensée. En tournant résolument le dos aux «explications» habituelles qui, jusqu'à très récemment ont attribué les contre-performances africaines à des phénomènes extra-continentaux (baisse du cours des matières premières, hausse du taux d'intérêt du dollar US, par exemple), *L'urgence de la pensée* s'inscrit résolument dans la lignée des travaux importants qui, ces dix dernières années, ont révolutionné l'analyse et la compréhension du mal africain. Sans occulter l'importance des facteurs extérieurs, M Kamto insiste clairement sur la responsabilité des Africains dans la déchéance collective qui caractérise le parcours tri-décennal de l'Afrique indépendante.

Même si d'autres découpages sont possibles, au moins trois thèmes centraux se détachent de cette étude qui est dense dans son fond, élégante dans son style et rigoureuse dans sa démonstration.

Le lien entre la pensée et la dynamique du progrès constitue le premier sujet de réflexion de l'auteur. La dimension dialectique de la pensée créatrice (entendue comme l'opposition des idées contraires, engendrant des concepts supérieurs aux thèses préexistantes) est fortement soulignée. Les progrès des civilisations humaines ont été rendus possibles grâce à la possibilité de conforter des thèses contraires et même contradictoires. Or, en Afrique post-coloniale, «la conception totalisante du pouvoir étatique frileux, d'une part et la défaite des penseurs, victimes résignées de l'offensive de l'Etat ou de la dictature du besoin d'autre part» ont relégué aux oubliettes l'idée d'une polyphonie dans l'espace du politique. L'essayiste affirme voir dans «l'embastillement de la pensée, la raison première de l'enlisement de nos sociétés dans l'ornière du non-développement» (p.15).

En second lieu, sont explorés les rapports entre la pensée et le processus démocratique. D'emblée, il est précisé ce que le vocable démocratie pluraliste définit dans l'essai: «une organisation polyarchique du système

politique, fondée sur l'existence d'une diversité de cercles de solidarité au sein de la société et d'une pluralité de pôles de pouvoir d'Etat» (p.71). Au moyen d'une argumentation limpide, la convergence qui existe entre la libre pensée et l'idéal que constitue la société démocratique est démontrée.

L'auteur relève que la démocratie, comme la pensée dans son essence, sont des «paradigmes de la complexité, dans lesquels rien n'est absolu, rien n'est définitif, tout est opposition, balancement et équilibre essentiellement précaire» (p.83). Le corollaire de ce constat est qu'une attitude de modestie devrait être partagée par le penseur et le politicien-démocrate, face à la complexité et à l'ampleur de la tâche dont ils veulent se rendre en partie les maîtres d'oeuvre.

La problématique de la place du producteur de pensée dans sa société constitue justement le troisième axe de réflexion autour duquel s'article la dernière partie de cet ouvrage. Ici, le juriste plaide pour une nécessaire distanciation de l'intellectuel vis-à-vis du pouvoir politique. L'intellectuel africain est mis en garde contre les pièges très nombreux qui le guettent et qui incluent entre autres, les épanchements tribaux, l'appât du gain facile, l'adulation non méritée, l'individualisme exacerbé. Quand, à tout ceci l'on ajoute le fait que l'environnement africain manifeste souvent une hostilité latente ou explicite vis-à-vis de la réflexion intellectuelle, l'on comprend mieux pourquoi une nécessaire distanciation pourrait en fait servir de bouée de sauvetage, de soupape de sécurité, ou de bouffée d'oxygène à tout penseur sérieux, désireux d'exercer son art périlleux dans nos contrées.

On peut tout de même regretter que l'auteur n'ait pas cru devoir insister davantage sur l'opérationnalisation de la pensée en Afrique, en montrant, par exemple, comment précisément des idées créées dans un espace libéré pourraient se transformer en outils concrets de développement. En outre, une organisation continentale des «travailleurs de la pensée» aurait semblé plus recommandable à l'approche plus individualiste et dispersée, au combat qui semble être mené ici, et qui pourrait fragiliser le vrai intellectuel, livré à la puissante machine totalitaire de son pays.

Ceci étant, *l'Urgence de la pensée* s'impose comme l'excellente étude d'un sujet d'une actualité aussi brûlante que gênante. Et sa pluridisciplinarité (manifestée par des traitements sous l'angle philosophique, économique, sociologique, historique et juridique entre autres) n'est pas le moindre de ses atouts. Ce livre est assurément une importante contribution à l'analyse du mal-être africain. Il ne serait pas surprenant qu'il devienne un classique dans le futur.

* Institut des Relations Internationales du Cameroun (IRIC) et Centres d'Etudes Internationales de l'University of Cambridge.

Z A Konczacki, J L Parpart and T M Shaw, *Studies in the Economic History of Southern Africa*, Vol. One: *The Front-line States*, London, Frank Cass, 1990, 228pp.

Tiyambe Zeleza*

It is encouraging to see a work that attempts to provide an economic history of Southern Africa, a region that has been unusually, but unequally, integrated through labour migration, colonial customs unions and federations, post-independence regional development schemes, and struggles against European settler rule. Since the 'Mineral Revolution' of the late nineteenth century, South Africa has been the regional metropole, sucking labour from the other countries, and exporting colonisers, capital, terror and destruction to them. The temptation for scholars writing the history of Southern Africa has been to equate the region with South Africa, and only make passing references to the rest of the countries. The editors of this volume have saved us from this South African scholarly sub-imperialism. This volume examines the economic histories of Angola, Mozambique, Malawi, Zambia, Zimbabwe and Botswana. We are promised that Volume Two will look at South Africa itself, Lesotho and Swaziland.

But the spectre of South Africa has not been entirely banished, for this volume is on 'The Frontline States', the loose regional grouping based on its opposition to South Africa's apartheid policies in the 1980s. There are some wrinkles here. Malawi was never part of it. Also, it means that this is not really an integrated regional economic history, like Hopkins' *Economic History of West Africa* (Longman, 1973), but a disparate collection of country histories conveniently put under two covers. The editors missed an opportunity in their introduction to set out the salient features of Southern Africa's economic history. They make a few flimsy statements on the global changes taking place at the end of the 1980s and trite comments on economic historiography.

Interestingly, two of the editors do not even have a chapter in the book. The third has one, which seeks to present an overview of the socio-economic formations of the Southern African Iron Age. It combines dated interpretations on the nature of the region's economies and states and petty theorising on modes of production. The author does not seem to have read many of the recent publications by some of the region's leading historians. With this dispensable background chapter, the book proceeds to deal with the colonial and post-independence periods. This perpetuates the

* Tiyambe Zeleza, Associate Professor of History, Trent University, Ontario, Canada.

old myth of imperialist historiography that there is little history in Africa before the coming of the Europeans.

This is largely an economic history of state policies, both colonial and post-independence, despite the Marxist pretensions of many of the authors. Many of the chapters are either silent on, or inadequately incorporate the role of workers, peasants, women, the informal sectors, and the environment in their analyses. Moreover, with a few exceptions, the papers are not based on primary research. Despite this, some of them are informative and well-written.

Seleti offers a particularly well-researched contribution on the development of dependent capitalism in Portuguese Africa. He elaborates on the well-known argument that Portugal's own poverty conditioned its imperial mission, and ensured that foreign capital would play an exceptionally large role in its colonies, a dilemma that persisted, and Seleti demonstrates convincingly, even deepened, after the rise in 1926 of the corporatist *Estado Novo*, bent on pursuing economic nationalism. The paper ably analyses the changes in the overall structure and the various sectors of the colonial economies of Angola and Mozambique, up to the end of the Portuguese empire in the early 1970s.

Also vigorously argued is Burdette's paper on industrial development in Zambia, Zimbabwe and Malawi. She compares the processes and patterns of industrial growth among the three countries from the beginning of colonial rule to the late 1980s. She contends that 'the politics of industrialisation are as important as the physical resources' (p. 120), and attributes Zimbabwe's relatively early, faster, and more extensive industrialisation, not simply to the availability of mineral resources, but primarily to the emergence of a settler national bourgeoisie and the interests of the evolving imperial system. Zimbabwe's industrialisation accelerated when the three territories were federated in 1953, as Harare drained huge sums from Zambia's Copperbelt and labour supplies from Malawi. But Malawi, as recent research has shown, was not simply a labour reservoir, it was itself a large importer of migrant labour, especially from Mozambique, for its colonial plantations. Moreover, it is rather simplistic to state that the 'traditional economies were destroyed directly and indirectly by the intrusion of capitalism' (p.77). It is also not clear why the settlers in Zimbabwe constituted a national bourgeoisie while those in Zambia did not. The rest of the paper discusses industrial policies, developments, and constraints, in each of the three territories after independence, and in the case of Zambia, deindustrialisation following the collapse of the copper market in the mid-1970s and adoption of structural adjustment programmes in the 1980s.

Far less satisfactory is Good's chapter on the agricultural development in the same three countries. He theorises on the 'weak underdevelopmental' post-colonial states of Malawi and Zambia, and eulogises the 'strong',

'developmental' settler colonial state in Zimbabwe, which not only promoted European farmers, but also, we are told, 'emergent' black farmers. The story of colonial agriculture in Zimbabwe seems to be one of impressive growth and little conflict. Reading Good one would not understand why Zimbabwean peasants fought a protracted guerrilla war. The assertion that the colonial state in Malawi only 'intervened fitfully' in the economy is simply not true. The effort to differentiate the rural population is commendable, but the categories used are airy, borrowed as they are from the World Bank. He correctly dismisses the 'economy of affection' model, but uncritically embraces the 'rational choice' approach.

Murray and Parsons tell the fascinating story of Botswana, the 'fastest growing economy in Africa' as posters in government buildings in Gaborone proudly proclaim. The colonial period was one long stretch of neglect and poverty. Migrant labour was the mainstay of the economy. Until independence the colony's capital was even located in South Africa, and there were no government primary or secondary schools. Miraculously, in the next two decades, the economy grew thirty-fold. The renegotiation of the Customs Agreement with South Africa in 1969 helped, and so did the recovery and expansion of the beef industry. But the real motor of Botswana's phenomenal economic growth came with the discovery of rich deposits of diamonds and other minerals. Murray and Parsons examine the impact that this 'mineral revolution' has had on the various sectors of the economy and society. They argue that the economy faces two major problems: rising unemployment and how to turn mineral-led growth, which is beginning to level out, into broad-based and sustainable development.

The last chapter by Longmire is the shortest. Perhaps reflecting the fact that it was written before Namibia's independence, it concentrates on the problems of land alienation and labour exploitation, first by the Germans, then by South Africa, which after 1947 virtually swallowed the country, so that it soon ceased producing separate statistical information on Namibia. A tentative analysis is made of the key sectors, from agriculture and fishery, to mining, trade and investment. Longmire also briefly discusses the role of the United Nations and SWAPO in the liberation struggle. His conclusion that 'independence is unlikely in the present circumstances' (p.221) shows that divining the future is an art best left to soothsayers, not scholars, let alone historians. Namibia got its independence at the same time that this book was being published.

Publications Received

- Aguessy, Honorat, 1994, *Le Pari de l'UNESCO pour le Succès de l'Enseignement Supérieur en Afrique*, Dakar, UNESCO.
- Alderman, Harold, 1991, *Downturn and Economic Recovery in Ghana: Impacts on the Poor*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, March.
- Babou, Malick, 1994, *Science(s) et Environnement: Débats Epistémologiques autour de la Problématique Sahélienne*, Québec, Centre Sahel/Université Laval, Février.
- Berman, Bruce J; Leys, Colin, ed., 1994, *African Capitalists in African Development*, Boulder, Lynne Rienner Publishers.
- Bernier, René; Dorosh, Paul, 1993, *Constraints on Rice Production in Madagascar: The Farmer's Perspective*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, February.
- Berthelemy, Jean-Claude; Vourc'h, Ann, 1994, *Debt Relief and Growth*, Paris, OECD.
- Bradford, Colin I, ed., 1994, *Redefining the State in Latin America*, Paris, OECD.
- Calkins, Peter, et al., 1993, *Mesure du Bien-Etre et de la Pauvreté*, Québec, Centre Sahel, Octobre.
- Cloutier, Luce; Pechat, Yolande, 1993, *Femmes, Rapports Sociaux de Sexe et Stratégie de Développement en Afrique de l'Ouest*, Québec, Centre Sahel, Octobre.
- Cloutier, Luce, 1994, *L'Ambiguïté des Rapports Sociaux au Coeur de la Qualité des Soins de Santé: le cas des Femmes de Ndjamena (Tchad)*, Québec, Centre Sahel, Mars.
- De Moraes, Nize Isabel, 1993, *A la Découverte de la Petite Côte au XVIIe Siècle: Sénégal et Gambie 1600-1621*, Dakar, IFAN Cheikh Anta Diop.
- Diop, Momar Coumba; Lavergne, Real, ed., 1994, *Regional Integration in West Africa*, Ottawa, IDRC, February.
- Dorosh, Paul A et al., 1990, *Macroeconomic Adjustment and the Poor: The Case of Madagascar*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, December.

- , 1992, *Agricultural Growth Linkages in Madagascar*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, January.
- El-Naggar, Said, ed., 1993, *Economic Development of the Arab Countries: Selected Issues*, Washington, International Monetary Fund.
- Gariyo, Zie, 1992, *The Press and Democratic Struggles in Uganda: 1900-1962*, Kampala: CBR, May.
- , 1993, *The Media, Constitutionalism and Democracy in Uganda*, Kampala, CBR, August.
- Gasse, Yvon, 1994, *La Coopération Interentreprises Canada-Sénégal*, Québec, Centre Sahel, Avril.
- Grenon, Eric; Vuillet, André, ed., 1994, *Processus Régionaux d'Intégration en Afrique de l'Ouest: Rapprochements Institutionnels ou Espaces Spontanés?*, Québec, Centre Sahel, Février.
- Gribble, James N; Preston, Samuel H, ed., 1993, *The Epidemiological Transition: Policy and Planning Implications for Developing Countries: Workshop Proceedings*, Washington, National Academy Press.
- Gutto, Shadrack, B, O, 1993, *Human and Peoples' Rights for the Oppressed Critical Essays on Theory and Practice from Sociology of Law Perspectives*, Lund, Lund University Press.
- Hulten, M, H, M, Van, 1992, *Coalition Mondiale pour l'Afrique: Développement Démocratie et Dette*, Lahaye, Ministère des Affaires Etrangères des Pays-Bas, Avril.
- IDRC, 1993, *Towards a Science and Technology Policy for a Democratic South Africa: Mission Report*, June, Ottawa, IDRC.
- Jabara, Cathy L, 1990, *Economic Reform and Poverty in the Gambia: A Survey of Pre-and Post-ERP Experience*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, December.
- , 1991, *Structural Adjustment and Stabilization in Niger: Macroeconomic Consequences and Social Adjustment*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program.
- Kafureka, Lawyer B, M, 1992, *The Dynamics of the Land Question and its Impact on Agricultural Productivity in Mbarara District*, Uganda, Kampala, CBR, June:
- Kalotay, Kalman; Alvarez, Ana Maria, 1994, *Emerging Stock Markets and the Scope for Regional Cooperation*, Geneva, UNCTAD, February.

- Khasiani, S, A; Njiro, E, I, ed., 1993, *The Women's Movement in Kenya*, Nairobi, Association of African Women for Research and Development (AAWORD).
- Koffi, N'Guessan, et al., (ed.) 1994, *Maîtrise de la Croissance Démographique et Développement en Afrique: Séminaire International ENSEA-ORSTOM*, Abidjan, du 26-au 29 Novembre 1991, Paris, ORSTOM Editions.
- Lele, Uma, ed., 1991, *Aid to African Agriculture: Lessons from two Decades of Donors' Experience*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press.
- Love, Alexander R, 1994, *Development Co-Operation: Efforts and Policies of the Members of the Development Assistance Committee: 1993 Report*, Paris: OECD.
- Mamdani, Mahmood; Kasoma, P, M, B; Katende, A, B, 1992, *Karamoja: Ecology and History*, Kampala, CBR, June.
- Mbeki, Govan, 1991, *Learning from Robben Island: The Prison Writings of Govan Mbeki*, London, James Currey.
- , 1992, *The Struggle for Liberation in South Africa: A Short History*, Cape Town, David Philip.
- Mihyo, Paschal, 1994, *Non-Market Controls and the Accountability of Public Enterprises in Tanzania*, Ottawa, IDRC.
- Muhereza, E. Frank, 1992, *Land Tenure and Peasant Adaptations: Some Reflections on Agricultural Production in Luwero District*, Kampala, CBR, June.
- Mukabi-Kabira, Wanjiku; Adhiambo-Oduol, Jacqueline; Nzomo, Maria, ed., 1993, *Democratic Change in Africa: Women's Perspective*, Nairobi, Association of African Women for Research and Development (AAWORD).
- Ndione, Emmanuel Seyni, et al. 1994, *Réinventer le Présent: Quelques Jalons pour l'Action*, Dakar, Enda Grat Sahel.
- Okudi, Ben, 1992, *Causes and Effects of the 1980 Famine in Karamoja*, Kampala, CBR, June.
- Oloka-Onyango, Joe, 1991, *Armed Conflict, Political Violence and the Human Rights Monitoring of Uganda: 1971 to 1990*, Kampala: CBR, August.
- Pelletier, David L; Msukwa, Louis A, H, 1990, *Intervention Planning in Response to Disasters: A Case of the Mealy Bug Disaster in Malawi*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, October.

- Pelletier, David L, 1991, *Relationships Between Child Anthropometry and Mortality in Developing Countries: Implications for Policy, Programs, and Future Research*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, September.
- Robert, Mugisha, 1992, *Emergent Changes and Trends in Land Tenure and Land Use in Kabale and Kisoro Districts*, Kampala, CBR, June.
- Rutanga, Murindwa, 1991, *Nyabingi Movement: Peoples Anti-Colonial Struggles in Kigezi, 1910-1930*, Kampala, Centre for Basic Research.
- Sahn, David E, 1990, *Fiscal and Exchange Rate Reforms in Africa: Considering the Impact Upon the Poor*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, August.
- Sahn, David E, *et al.*, 1990, *Policy Reform and Poverty in Malawi: A Survey of a Decade of Experience*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, December.
- , 1992, *The Adverse Nutrition Effects of Taxing Export Crop in Malawi*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, May.
- Sarris, Alexander H, 1990, *A Macro-Micro Framework for Analysis of the Impact of Structural Adjustment on the Poor in Sub-Saharan Africa*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, September.
- , 1992, *Options for Public Intervention to Enhance Food Security in Ghana*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, October.
- Schnepf, Randall D, 1991, *Understanding the Health and Nutritional Status of the Children of Rwanda*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, December.
- St-Hilaire, Colette, 1994, *Les Femmes et le Développement: Sommes-Nous Devenues des Gestionnaires du Féminin*, Québec, Centre Sahel, Février.
- Thisen, Jean K, 1994, *The European Single Market and its Possible Effects on African External Trade*, Geneva, UNCTAD, January.
- Van Frausum, Yves; Sahn, David E, 1991, *An Econometric Model for Malawi: Measuring the Effects of External Shocks and Policies*, New York, Cornell Food and Nutrition Policy Program, October.
- World Bank, 1994, *Global Economic Prospects and the Developing Countries*, Washington, World Bank.

Notes to Contributors

Manuscripts should be double-spaced with notes, references, tables and charts on separate pages. Camera-ready copies of maps, tables, charts, graphs and other illustrations will be welcome. An abstract of 150 to 200 words stating the main research problem, major findings and conclusions should be sent with the articles for translation into English or French.

Authors should indicate their full name, address, their academic status and their current institutional affiliation. This should appear on a separate covering page since manuscripts will be sent out anonymously to outside readers. Manuscripts will not be returned to the authors.

Articles submitted to *Africa Development* should be original contribution and should not be under consideration by another publication at the same time. If an article is under consideration by another publication the author should inform the editor at the time of submission.

Authors are entitled, free of charge, to two copies of the issue in which their article appears and 20 off-prints of their article.

Avis aux Auteurs

Les manuscrits doivent être tapés en double interligne avec les notes, références, tableaux et graphiques sur des feuilles séparées. Nous souhaiterions recevoir les prêt-à-photographier des cartes, tableaux, graphiques et autres illustrations. Un résumé de 150 à 200 mots indiquant le problème fondamental de recherche ainsi que les principaux résultats et conclusions doit accompagner les articles pour des fins de traduction en anglais ou en français.

Les auteurs doivent indiquer leur nom au complet, leur adresse, leur situation académique ainsi que leur rattachement institutionnel actuel. Ces informations doivent figurer sur une feuille à part puisque les articles seront envoyés aux arbitres à l'extérieur dans l'anonymat. Les manuscrits ne seront pas retournés aux auteurs.

Les articles soumis à *Afrique et Développement* doivent être des originaux et ne doivent pas être soumis à d'autres périodiques au même moment. Si un article était déjà soumis à un autre périodique, l'auteur devra en informer le Rédacteur en Chef au moment de sa soumission.

Les auteurs reçoivent gratuitement deux exemplaires du numéro dans lequel leur article est publié ainsi que 20 tirés-à-part de leur article.

Contents / Sommaire

George J Sefa Dei

The Challenges of Anti-racist Education Research
in the African Context

Hakim Ben Hammouda

Théories de la régulation et développement:
La formation du sous-développement au Burundi

John Makumbe

Bureaucratic Corruption in Zimbabwe: Causes and
Magnitude of the Problem

Tola Olu Pearce

Population Policies and the 'Creation' of Africa

Nadir A L Mohammed

The Recent Militarisation Trends in Sub-Saharan Africa

Florent Valère Adegbidi

Stratégie d'industrialisation et voie africaine du développement

Boubacar Barry

Regards croisés sur la crise africaine

Book Reviews

Jean-Emmanuel Pondi

*L'urgence de la pensée: Réflexion sur une précondition du
développement en Afrique*, Yaoundé:
éditions Mandara, 1993, 209 pages

Tiyambe Zeleza

Z A Konczacki, J L Parpart and T M Shaw, *Studies in the
Economic History of Southern Africa*, Vol. One:
The Front-line States, London, Frank Cass, 1990, 228pp.

Publications Received

ISSN 0850 3907

